

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1967.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

ANNÉE 1967



IMPRIMERIE RAYMOND SILLE
21, Avenue du Maréchal-Maunoury
BLOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877

ANNÉE 1967

SOMMAIRE

Pages

292 ^e assemblée générale, 12 avril 1967	3
293 ^e assemblée générale, 2 décembre 1967	6
L'excursion de la Société à Châteauneuf, Saint-Benoit, Sully-sur-Loire et Germigny-des-Prés	8
Allocution du président à Sully-sur-Loire	10
Nouveaux sociétaires : admissions prononcées en 1967	12
Chronique de l'année 1967	13
Compte financier de l'année 1967	15
Bibliothèque de la Société	16
Les nouveaux statuts	21

Communications :

— La municipalité de Vendôme de 1790 à 1940, 2 ^e partie : 1848-1940 par M. Jean Dupuy	26
— Un oiseau méconnu de nos régions : l'outarde canepetière, par le Docteur vétérinaire Yves Pineau ..	42
— Mademoiselle de Borthon et ses amies, 1804-1813, par M. J. Arnould	61

AVIS IMPORTANTS

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **5 F. minimum**, recouvrable au début du 1^{er} trimestre. Nos amis voudront bien faciliter la tâche du Trésorier en évitant une lettre de rappel et l'envoi d'un mandat de recouvrement.

— Compte de Chèques postaux : Orléans 665-33.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

SOCIÉTÉ

ARCHEOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU VENDOMMOIS

106^e ANNEE — 1967

292^e Assemblée Générale

Séance Publique du 12 Avril 1967

La société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois s'est réunie en assemblée générale dans la salle d'honneur de la Porte Saint-Georges. Le président, le chanoine Gaulandau, a accueilli à cette occasion M. Lasneau, adjoint au maire ; M. Martin-Demezil, directeur des archives départementales ; M. Lafontaine, proviseur du lycée ; M. Jean Garillon, président du Syndicat d'Initiative ; M. Vérité, président du comité des fêtes, etc...

En fait, cette réunion comportait deux parties. La première était une assemblée générale extraordinaire au cours de laquelle le secrétaire, M^e Couvrat, devait présenter un projet de modification des statuts de la société.

Auparavant, le chanoine Gaulandau a brièvement expliqué ce qui avait amené le bureau à envisager cette mesure : les textes en vigueur remontent à 1923 et ne correspondent plus tout à fait aux besoins de notre époque, la société a pris beaucoup d'extension et son influence s'est considérablement étendue.

M^e Couvrat a ensuite présenté le projet. Les modifications les plus importantes portent essentiellement sur deux points :

- la possibilité pour le président d'être réélu après trois ans d'exercice, ce qui n'existait pas dans les anciens statuts ;
- la constitution d'un « comité de lecture et de publication » de trois membres.

Le reste n'est que simplification de détail.

Soumis au vote, le projet a été adopté à l'unanimité.

L'assemblée générale ordinaire a suivi. Le président a donné le rapport moral sur la vie de la société. Il a parlé du transfert du polissoir du Pré de la Garenne, à Nourray, sur la pelouse qui se trouve devant l'église. Opération qui a reçu l'approbation des autorités archéologiques et locales compétentes, qui préserve et met en valeur l'un des plus intéressants polissoirs de la région, mais qui reste exceptionnelle.

Le président indiqua aussi qu'il avait été désigné (ainsi que Mlle Trocmé) pour faire partie du comité départemental chargé des études préalables à l'inventaire artistique du département. Il s'agit de préparer la sauvegarde de monuments et d'œuvres d'art non classés qui risquent de disparaître.

Rappelant que c'était là l'un des buts principaux de la société, le chanoine Gaulandeau déclara : « J'ajouterai, pour ma part et sous ma responsabilité, qu'il est regrettable, par exemple, que certains éléments de sculpture ou d'architecture soient détruits à la légère et aussi que des objets d'art fort valables disparaissent de nos églises ».

Après quelques informations concernant le Bulletin, les manifestations du centenaire de René Boylesve à Tours, les deux nouveaux dépliants (Vendôme et Vallée du Loir), etc., la parole fut donnée à M. Chrétien. Le compte-rendu financier fut adopté à l'unanimité.

*
**

La communication de M. Bayle, professeur de dessin au Lycée Ronsard, sur « *Les stalles de l'église de la Trinité* » fut extrêmement intéressante.

Son exposé était agrémenté de la projection de diapositives en couleurs de très bonne qualité et de dessins dont il est l'auteur, qui ont permis d'apprécier son talent.

Il commença par quelques généralités sur les stalles, donnant les définitions essentielles (dorsal, parclose, tablette) etc., faisant ainsi un peu d'histoire : c'est un meuble qui n'apparaît en France qu'au XIII^e siècle.

En ce qui concerne tout particulièrement les stalles de Vendôme, c'est au cours de la dernière campagne qui vit l'achèvement des quatre dernières travées et du portail de la Trinité que pourrait se situer leur construction. Et, à travers les époques, M. Bayle va reconstituer toute leur histoire, leur exécution se situant entre la fin du XV^e et le début du XVI^e.

Il parla de ce qu'étaient le chœur et les stalles juste avant 1791, puis des dommages causés par les révolutionnaires et aussi certains moines, l'esprit et le goût de certaines époques opposés à toutes les œuvres du Moyen-Age.

Les stalles de Vendôme ont été vendues en 1791 — on en retrouve pourtant une partie à Lunay, mais pour l'autre, on ne sait trop où la chercher : à Villiers, à Nourray ou ailleurs...

Elles reviendront à La Trinité cependant, à partir de 1835, mais cet exil en campagne ne s'est pas effectué sans dégradations ni modifications rendues nécessaires soit à cause des transformations apportées à l'église elle-même.

Ce sont ces restes que M. Bayle étudia ensuite dans le détail, considérant d'une part l'ensemble architectural et d'autre part l'œuvre sculptée — c'est sur ce dernier point qu'il insista en particulier.

Il serait vain de vouloir faire une synthèse de toutes les considérations techniques et artistiques développées par M. Bayle à ce point de son exposé. Il parlait tandis que défilaient sur l'écran les photos qui illustraient son propos. Il examina brièvement, en outre, l'intérêt présenté par les stalles que l'on rencontre à Nourray et Lunay, à Villiers aussi et qui pourraient constituer le reliquat des 90 meubles dont il semble que la Trinité était pourvue à l'origine. Il en reste aujourd'hui 32.

Cette étude présente aussi un grand intérêt documentaire : représentation des costumes et des coutumes de la fin du XV^e siècle, les instruments de musique (hautbois, cornet, viole, vielle à roue, harpe, etc.) ; l'intérêt technique : celui du bois sculpté. Cela va depuis les simples ornements géométriques jusqu'à la sculpture en ronde bosse en passant par le bas et haut relief. En outre, la décoration des stalles fait partie intégrante du meuble et la représentation des scènes empruntées à la vie religieuse et monastique, citadine ou rurale, a donné l'occasion aux tailleurs d'images de s'exprimer dans une langue particulièrement savoureuse, souvent pleine de fantaisie et d'humour. Intérêt artistique enfin : le choix des sujets : Nous sommes encore loin des rinceaux subtilement modelés en fines arabesques de la Renaissance. L'inspiration comme la plastique est encore gothique.

Et M. Bayle de conclure ainsi : « Mais d'une façon générale, dans l'art du bois comme dans celui de bâtir, le progrès de la pénétration italienne en France a été lent et ce n'est que sous Louis XII que commence l'élimination progressive des formes gothiques par les formes de la Renaissance.

« La tradition des maîtres français du Moyen-Age reste puissante et la tradition gothique se maintient encore davantage dans l'art religieux. On assiste même sous Louis XII et Charles VIII à un renouveau de l'art gothique qui est peut-être aussi son dernier sursaut.


« C'est dans ce cadre général que se situent les stalles de la Trinité de Vendôme ».

(Notre bulletin publiera dès que ce sera possible la communication de M. Bayle).

**

La réunion s'est achevée par la projection de quelques diapositives et d'un film en couleurs réalisé par Mme Dufer et son fils Jean-Marc, et qui retraçaient l'excursion effectuée par la société l'an dernier vers Ussé, Candes, Montsoreau et Fontevrault.

Tout le monde a su apprécier la qualité de cette projection.



293^e Assemblée Générale

Séance Publique du 2 Décembre 1967

Un auditoire nombreux et attentif avait répondu à l'invitation du président, M. le chanoine Gaulandau et des membres du bureau. Au premier rang se trouvaient M. Laugier, sous-préfet, M. Yvon, député-maire, M. Lafontaine, proviseur du lycée Ronsard.

M. Ferdière, adjoint au directeur des Antiquités Historiques pour la région du Centre et M. Piron, ancien élève de l'école du Louvre, qui a participé à des fouilles officielles à Thésée, à Jarnac, au site d'Ajernacus, assistaient également à la réunion.

En déclarant ouverte la 293^e assemblée générale le chanoine Gaulandau, au nom de ses collègues du bureau, s'est plu à mettre l'accent sur la confiance constante que leur témoignent les adhérents de la société et sur l'intérêt effectif que leur portent les autorités de la ville et de la région. Le président a salué les personnalités et toute l'assistance venue parfois de très loin — de Blois en particulier.

Après avoir présenté la liste des excusés, il a félicité M. Weelen pour sa récente nomination de chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres. Il a poursuivi en rendant compte de l'activité de la société depuis la dernière assemblée générale : excursion annuelle du 11 juin, réunion à la bibliothèque au sujet du recensement et de la surveillance des monuments mégalithiques, nombreuses correspondances échangées avec des sociétés savantes ou des chercheurs (tant en France que dans divers pays du monde). Le musée a participé à l'exposition Jean Racine à la Bibliothèque Nationale, à l'exposition Las Cases à Castres (le président a rappelé que l'auteur du « Mémorial de Sainte-Hélène » a été élève du collège de Vendôme autour de 1780). Il a également mentionné l'exposition de dessins et travaux scolaires dont l'animateur a été M. Bayle, et qui a obtenu un succès mérité, l'achèvement des travaux de couverture de la chapelle du lycée. Et il a poursuivi : « Nous nous réjouissons avec tous les Vendômois — et les autres ! — de la décision toute récente du conseil municipal au sujet de la restauration de l'église de La Trinité. Le vote de principe a été acquis à l'unanimité sur le rapport présenté par M. le maire. Nous pouvons espérer que le vœu du Syndicat d'Initiative, que nous avons fait nôtre, va être réalisé, appuyé qu'il a été par le conseil municipal également unanime ».

Le chanoine Gaulandau devait ensuite annoncer que le bureau a décidé d'intensifier la propagande et de recruter de nouveaux membres. « Non que nous tenions à avoir le nombre pour le nombre, puisque nous l'avons déjà (près de 500 adhérents). Mais il faut voir plus loin, et plus haut ! Il me semble en effet que nous avons dans notre région un rôle à remplir, un rôle d'ordre culturel. Beaucoup de nos compatriotes — trop de Vendômois — ne nous connaissent pas encore ou se font une fausse idée de nos activités. Dûment éclairés, ils viendraient à nous, et pas seulement des professions libérales : il y a longtemps que nous l'avons constaté. Nous toucherons aussi les étudiants et les scolaires. Nombre d'entre eux, dans la France entière, s'intéressent aux recherches d'archéologie et d'histoire. Certains mêmes y consacrent tout ou partie de leurs vacances, avec l'autorisation et sous le contrôle des organismes officiels, ce qui est indispensable ».

Le président de la société a affirmé qu'il ne peut être question de

« nuire à la valeur des études archéologiques, scientifiques ou historiques que nous présentons. Nous ne devons pas faire, et nous ne ferons pas, de la vulgarisation, ni de la science-fiction ! Bien au contraire, cette valeur il faudra la renforcer encore, s'il est possible, car c'est cela qui compte et c'est cela que l'on attend de nous dans les divers milieux que nous touchons ». Il a annoncé, à ce propos, qu'une note d'information allait être diffusée. Il a souhaité que chacun des membres appuie cette décision par son action.

Dans le domaine de l'archéologie, le président de la société a cité en exemple le travail immense fourni par le groupe qui s'appelait modestement, il y a quelques années, « l'équipe de Morée ». C'est désormais « au sein de notre société un groupe jeune et dynamique, aux efforts considérables et aux larges ambitions » pour tout ce qui concerne la découverte. Il a remercié M. Leymarios, M. Piron, M. Ferdière et M. Héry, qui a fait don d'une curieuse statuette qu'il a découverte cet été à Naveil. « Vous le voyez, il y a là encore de belles perspectives à envisager ». Mais il a ajouté que les autres disciplines n'étaient pas délaissées pour autant. « Ce soir même nous aurons le plaisir et le profit d'entendre M. Bouis, professeur honoraire d'histoire au lycée Augustin-Thierry, à Blois, nous parler d'un personnage qui vécut à Vendôme sous le Directoire et y marqua son influence : Hésine ».

M^e Couvrat a donné la longue liste des nouveaux adhérents. L'assemblée a renouvelé les pouvoirs du Dr Dattin, vice-président et de M. Poulteau, bibliothécaire-archiviste, et élu M. Denizot et M. Proust, en remplacement du Dr Colemonts et de M. Jeulin.

M. Leymarios a rendu compte de l'action entreprise dans le cadre du département en vue de recenser, puis de protéger les monuments mégalithiques existant encore et du développement de cette action.

**

Après un court entracte, M. Bouis a parlé, avec sa fougue bien connue et une sorte de passion due à ses vastes connaissances de l'histoire de la Révolution — dont il est un spécialiste remarquable — d'un personnage un peu mystérieux : Hésine.

Ce Normand, né en 1862 d'une famille de condition modeste, fit de brillantes études. Il vint au collège de Pont-Levoy où il enseigna les mathématiques. Rousseau le nourrit de ses théories et, à la Révolution, il devint tout naturellement l'un des plus ardents adversaires de la royauté.

Le personnage est cependant mal connu a affirmé M. Bouis car les historiens du siècle dernier l'ont présenté de façon peu conforme à la vérité. Longuement, M. Bouis, a évoqué l'activité de Hésine à Blois, au sein de différents comités révolutionnaires.

Dans une autre communication — sinon deux, tant est copieuse la documentation sur Hésine — M. Bouis parlera de son séjour à Vendôme, de son activité, de sa venue au « babouvisme » et, peut-être, évoquera-t-il d'autres personnages de cette époque.

Aussi est-ce avec une certaine impatience que nous attendrons la suite de cette intéressante communication.

Car, comme l'a fort pertinemment remarqué M. le chanoine Gaulandau, M. Bouis a su parler d'un personnage influent de la Révolution, mais aussi, il a su, avec une rare maîtrise, le situer dans une époque qui n'a pas fini de soulever des controverses et qui demeurera l'une des plus grandes pages de l'histoire de la France.

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, aux portes de l'Est des Pays de Loire

Une seule consigne avait été donnée à chacun de nos amis pour ce 11 juin 1967 : atteindre Châteauneuf-sur-Loire pour 9 h. 15.

Par les chemins secrets de Sologne, minces rubans sinueux noyés dans la végétation printanière, par le long trait de la nationale beauceronne, par les hautes et étroites « levées », tous rallièrent avec une précision toute militaire la porte pourtant bien dissimulée du « Musée de la Marine de Loire ».

CHATEAUNEUF-SUR-LOIRE.

C'est une découverte. Chacun sait qu'une marquise a descendu la Loire : elle nous a gentiment conté ses petites occupations de voyageuse. Mais l'heure n'était pas encore venue de crier la peine des hommes. Allez au Musée de Châteauneuf ! Vous y apprendrez comment était construit et gréé le chaland de Loire mais surtout vous vivrez la vie dure et gaillarde des « Chalandous », à bord, dans les ports et en famille. Merci à Mme Germaine Biton dont l'exposé clair, structuré, pittoresque et émouvant nous a prouvé que ce n'était pas un quelconque folklore, mais le souvenir des travaux, des joies et des peines, sinon des drames d'une corporation qui fut bien vivante avant que le progrès ne la prive de son gagne-pain.

M. Chrétien est là — heureusement — pour nous rappeler que si le mot « vitesse » n'était pas du vocabulaire de la marine à voiles, il est devenu le tyran de notre temps.

On se presse vers l'immense parc, heureux d'être un peu bousculés car le soleil salué ce matin a dû rester en Vendômois. Les rhododendrons sont passés en revue fort impoliment au pas de charge. Nous reviendrons...

SAINT-BENOIT-SUR-LOIRE.

Les voitures se pressent, allègres et disciplinées, vers Germigny et Saint-Benoît.

Déjà, dans l'abbatiale, montent, venus des profondeurs du chœur, les chants de la communauté auxquels répondent en un harmonieux concert les voix ferventes des pèlerins ou des touristes.

La visite guidée est d'une exceptionnelle qualité : érudition et simplicité. Que doit-on admirer ? La sobre harmonie de la nef ogivale où se marque dans ces arcs à peine brisés l'insensible abandon d'une architecture arrivée à la perfection pour une autre qui se cherche encore ? La belle pierre ocre du chœur roman si chaude qu'on regrette ne pouvoir être là pour la voir se dorer au premier rayon du matin de la douce lumière ligérienne ?

Voici le clocher-porche, monumental, symbole de la force et du rayonnement de l'abbaye moyenâgeuse. Catéchisme incomparable sont les chapiteaux des lourds piliers dont les feuilles d'acanthé, insensiblement s'assouplissent, se métamorphosent pour devenir d'énergiques représentations de sujets tirés de l'Apocalypse ou de l'Ecriture.

Quant au portail nord, aux « modernes » sculptures du XIII^e siècle, il résume dans son linteau la naissance du monastère par le rappel du périlleux voyage des reliques de Saint-Benoît du Mont-Cassin à Fleury et, par son tympan, il réaffirme sa raison d'exister avec son Christ enseignant à quatre Evangélistes aux expressions très humaines.

SULLY-SUR-LOIRE.

Sully nous accueille doublement. Le restaurant du « Val de Loire » permet à chacun de refaire des forces entamées par une longue et assez fraîche matinée. Nos compliments à cette agréable et réconfortante maison.

Avant de la quitter, notre président, M. le chanoine Gaulandeau, sait comme chaque année trouver les mots que chacun attend et rappeler la chaleur des contacts qui nous unissent. Nous lui demanderons aussi de confier au bulletin ce que son érudition a bien voulu nous communiquer relativement aux liens établis en ces temps entre Vendôme et ce coin d'Orléanais.

Avec le château de Sully, nous rompons l'unité de la journée. C'est presque une page de l'histoire contemporaine que nous tournons. Evidemment M. de Béthune vivait hier, alors que le malheur, après mille ans, venait de s'abattre sur Saint-Benoît. La forteresse reste imposante. On souhaite lui voir panser au plus vite ses plaies. Chacun a parcouru ces salles où vécut le grand ministre, où il composa ses mémoires. Quelques-uns ont songé qu'ici passa Jeanne d'Arc. Car, depuis ce matin la petite Lorraine est présente à chaque pas.

GERMIGNY-DES-PRES.

La journée se termine. Et l'on continue à vivre à l'heure carolingienne.

Trop restauré au XIX^e siècle — et ce fut son salut — cet édifice est une transplantation latine. Par quels étranges et lents cheminements cette architecture insolite est-elle venue s'épanouir sur le territoire d'une villa de Charlemagne ?... L'Arménie... La Dalmatie... L'Italie... Mystère des relations entre l'Orient et l'Occident.

Admirons cette mosaïque unique, cette arche d'alliance miraculeusement épargnée.

La lumière naît à l'Est. Chaque matin, pénétrant ces sanctuaires fameux, couronnant donjons et clochers, elle fait de ces lieux, « ombilic des Gaules » la porte de Lumière des Pays de Loire.

Merci de nous y avoir conduits.

J. ARNOULD.

ALLOCUTION PRONONCEE A SULLY-SUR-LOIRE

PAR LE CHANOINE GAULANDEAU

PRESIDENT DE LA SOCIETE

LE 11 JUIN 1967

Mesdames,

Messieurs,

Chers Amis,

Permettez-moi de commencer par une anecdote au sujet du roi Henri IV, dont il va être beaucoup question ici aujourd'hui.

Le roi était toujours reçu en grande pompe dans les villes qu'il visitait et le protocole d'alors (qui n'a guère changé aujourd'hui) l'obligeait à subir des harangues pédantes, ennuyeuses et longues qui le faisaient bouillir d'impatience. Or un jour, à l'heure de son dîner, il se trouva en présence d'un discoureur qui avait commencé son propos par ces mots : « Annibal, partant de Carthage... ». C'était remonter fort loin et cela risquait de n'en point finir. Alors le roi s'écria : « Ventre Saint-Gris ! Annibal partant de Carthage avait certainement dîné... et je m'en vais en faire autant ». Ce qu'il fit, avec toute sa suite, laissant l'autre bouche bée..

Ce n'est point du tout notre cas. Nous avons dîné, et fort bien, grâce à M. et Mme Blachet, que je remercie en notre nom à tous. Mais ce n'est pas pour autant le moment des harangues, aussi la mienne sera-t-elle brève.

Ce que je veux exprimer, c'est la satisfaction que nous éprouvons à nous retrouver dans l'amitié qui est la nôtre, c'est la joie d'ordre très élevé que nous ressentons à réaliser aujourd'hui cette excursion d'histoire, d'art et de beauté dans cette contrée toute baignée de la lumière serein du ciel et du fleuve, accueillis que nous sommes par le meilleur de ce que peuvent offrir aux yeux et à l'esprit la nature et le génie des hommes.

Ce matin Châteauneuf, chère à Maurice Genevoix, l'abbaye de Saint-Benoît, haut-lieu de l'ancienne Gaule, lumière du Moyen-Age, où de nos jours Max Jacob vint trouver la paix et la force pour mourir ; ici même, le domaine de l'intègre Sully et pour finir ce soir, Germigny, la merveille !

On vous dira tout cela, vous verrez tout cela. Aussi ne me livrerai-je pas au jeu relativement facile, mais à tout prendre assez vain, de chercher en ces lieux des affinités vendômoises.

Et pourtant !... Que j'aimerais vous parler de ce Mathieu de Vendôme qui au début du douzième siècle vint étudier à Orléans et à Saint-Benoît appelé alors Fleury.

...Vous rappeler que la Trinité de Vendôme était sœur cadette de l'abbaye de Fleury. Une correspondance curieuse fut même échangée en 1669 entre François Aubert, prieur de Vendôme et l'abbé de Saint-Benoît.

...Vous dire un mot de certain château de Chenaille entre Jargeau et Châteauneuf, discrètement caché dans les bois, où, dit-on, Henri IV rencontrait Gabrielle.

...Enfin évoquer l'ombre de Voltaire, deux fois exilé à Sully où il commença sa Henriade mais où il menait joyeuse vie avec la Société du Temple venue de Paris lui tenir compagnie, cette Société que fréquentaient les Vendôme, personnages assez peu édifiants mais qui font pourtant si majestueuse figure dans la salle des Actes de notre Lycée.

Souffrez encore que je salue, puisque nous sommes chez lui, Maximilien de Béthune, duc de Sully, l'ami fidèle et un peu austère (mais il le fallait !) de notre Henri IV et proclamons ce qui fut sans doute son plus beau titre de gloire, puisqu'il réussit à rétablir les finances du royaume tout en diminuant les impôts. Disons aussi qu'il mourut en 1647 à Villebon. Villebon, l'ancienne source du Loir qui cessa de l'être un beau jour (si l'on peut dire) à cause d'une mauvaise querelle de moines.

Laissons cela, Mesdames, Messieurs, chers Amis. Je crains déjà d'être tombé dans le travers du fâcheux discoureur interrompu par Henri IV.

Mais avant de terminer je dois dire encore un mot, que vous attendez. Il est ici quelqu'un qui s'est acquis cette année un titre de plus à notre gratitude : c'est M. Chrétien, dont les qualités de trésorier sont en vérité comparables à celles du grand Sully !

Pensons à ceux qui sont absents et qui le regrettent : beaucoup nous l'ont écrit ; et souhaitons-nous mutuellement de terminer cette journée aussi heureusement que nous l'avons commencée, et nous emporterons à Vendôme le précieux souvenir qu'elle va certainement nous laisser à tous.

ADMISSIONS NOUVELLES

(Année 1967)

- M. Leriche, 14, rue Gabrielle d'Estrées, 41-Vendôme.
M. Noulain P., à Nourray par Saint-Amand-Longpré.
Yale University Lib., New Haven Conn., U.S.A.
Mlle Poirier, 3, faubourg Chartrain, 41-Vendôme.
M. Duvoux, Centre Médico-Pédagogique, 41-Herbault.
M. Colin Henri, 41-Thoré-la-Rochette.
M. Lubineau-Bigot, 2, rue Jean Bouin, 41-Vendôme.
M. Cottet J.-M., « Bas-Fontenay », 41-Meslay.
Mme Souriau, 42, rue de Courtiras, 41-Vendôme.
M. Guérineau, 38, rue des Béguines, 41-Vendôme.
M. Martineau, 15, rue du Docteur Faton, 41-Vendôme.
M. le Docteur Cheramy, rue Guesnault, 41-Vendôme.
Mlle Tardiveau, 12, Mail du Maréchal Leclerc, 41-Vendôme.
M. Tardiveau, « La Roche », 41-Crucheray.
M. l'Abbé Boulay, Aumônier au Lycée Ronsard, 41-Vendôme.
Mme Batisse, « Le Tertre », 41-Montoire.
Mme Pichery, 7, rue du Poids-du-Roi, 41-Blois.
M. Guigues, 20, rue Molière, 41-Vendôme.
M. Charpentier, 96, rue de Rennes, 75-Paris (6ème).
M. le Comte Turpin de Crissay, 8, rue de Siam, 75-Paris (16ème).
M. Préteseille, 29, rue du Change, 41-Vendôme.
M. Guine, Professeur au Lycée Ronsard, 41-Vendôme.
M. Cordier, « Sublaines », 37-Reignac-sur-Indre.
M. Aumasson, 29, rue P. Brossolette, 41-Vendôme.
M. Delasalle, 41-Mesland.
M. l'Abbé Brossier, 5, rue des Béguines, 41-Vendôme.
M. Paquiez, avenue Jean Moulin, 41-Vendôme.
M. Bringer, 2, Villa Marceau, 75-Paris (17ème).
M. Dagnes, 6, boulevard du Général de Gaulle, 92-Villeneuve-la-Garenne.
M. Piron, 66, avenue Jean Moulin, 92-Villeneuve-la-Garenne.
M. Ferdière, 3, rue du Dôme, 75-Paris (16ème).
M. Chaudet, place de l'Eglise, 41-Onzain.

Chronique de l'année 1967

DISTINCTIONS.

M. J.-E. Weelen a été nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres.

Nos chaleureuses félicitations.

NOS DEUILS.

Mme Vergne, à Montoire. M. Le Houx, à Clamart. M. Camille Roussineau, à Naveil. M. le Docteur Guimond, à Vendôme. M. l'abbé Cousin, à Sougé.

Nous présentons nos vives condoléances à leur famille.

QUELQUES NOUVELLES.

— Au cours des *Huit Jours de Vendôme*, dont l'inauguration a eu lieu au Musée, une exposition philatélique s'est tenue au premier étage tandis que les élèves du Lycée Ronsard, avec leur professeur de dessin, M. Bayle, présentaient leurs œuvres dans les trois salles du rez-de-chaussée. Cette manifestation du talent de nos jeunes compatriotes fait le plus grand honneur au Lycée : elle était d'une valeur vraiment exceptionnelle. Voici les noms de ceux qui reçurent une récompense : En classes terminales : Philippe Moutié et Martine Chollet. — En Seconde : Claudine Bogler. — En Troisième : Joël Guétrot. — En Quatrième : Jeanne Lagrange. — En Cinquième : Alain Boitel et Mireille Lagoutte. — En Sixième : Jean Duchaud et Michèle Manceau.

— Le 25 juin, dans la bibliothèque du Musée a eu lieu une réunion très importante consacrée au recensement et à la protection des monuments mégalithiques dans le département. Elle était présidée par M. le Docteur Allain, directeur des Antiquités préhistoriques pour la circonscription du Centre.

Au cours de cette réunion des échanges de vue très positifs ont eu lieu, des statistiques précises ont été présentées et des résolutions importantes ont été prises. Des secteurs ont été déterminés avec des responsables de secteur. Les contacts pris dans les communes ont été fructueux. Cette action s'est continuée durant toute l'année 1967, et fait bien augurer de l'avenir dans ce domaine si intéressant.

— Le prix offert chaque année à un élève du Lycée qui s'est fait remarquer par son goût de l'Histoire et de l'Archéologie a été décerné en 1967 à M. Bernard Diry.

— Le nombre des visiteurs au Musée de Vendôme est de 6.667 pour l'année 1967, parmi lesquels de nombreux étrangers : Anglais, Allemands, Espagnols, Russes, Tchécoslovaques, Hongrois, Suédois, Hollandais, Belges, Italiens, Américains, Japonais, Pakistanais, Chiliens et Uruguayens, dont l'ambassadeur d'Uruguay en France.

AU MUSEE ont été offerts les dons suivants :

— de M. François HERY : une statuette en pierre de Villedieu, de 0 m 35 de hauteur, trouvée sur la commune de Naveil, et qui fait l'objet de la curiosité des experts.

— de M. CHERAMY : une plaque de cheminée représentant Saint-Eloi.

— de M. le chanoine GAULANDEAU : une carte de Cassini de la région 127 X 103.

— de la Communauté du SAINT-CŒUR : une toile du XVII^e siècle représentant l'Adoration des Mages.

— de M. LEYMARIOS : plusieurs cartes archéologiques et plans.

— de M. l'abbé PRÉTESEILLE : le château de Lavardin, crayon, par Villeneuve.

— de M. COLIN-COLIN, à Thoré : plusieurs objets destinés à la Salle des Métiers vendômois.

— de Mlle TROCMÉ : deux fragments de peintures murales respectivement de 115 X 122 et de 76 X 63, provenant d'une maison détruite rue Ferme. Mlle Trocmé a eu la patience de reconstituer ces deux peintures, tombées en fragments infimes. L'une représente Saint Michel à cheval, terrassant le dragon, l'autre une très belle figure auréolée présentant une offrande.

Nous remercions très sincèrement tous les donateurs.

*
**

TRAVAUX.

M. Gérard CORDIER. Le dépôt de haches à talon des « Bourgeons rouges », commune des Montils (Loir-et-Cher). — L'industrie des moyens niveaux alluviaux de la Claise à Bossay et au Grand Pressigny (Indre-et-Loire). (Extraits de la Revue archéologique du Centre).

Une nouvelle faucille à douille (Plaimpied-Givaudin, Cher). Extrait de « l'Anthropologie ».

Et plusieurs autres études dont deux sont mentionnées ci-après à la rubrique « Bibliothèque ».

— M. l'abbé NOUEL. Manuel de préhistoire pour le Sud du Bassin Parisien (Beauce, Sologne, Val de Loire, Gâtinais).

— M. RIGOLLET. Histoire de la Sous-préfecture de Vendôme (30 juin et 10 juillet). Les souffleurs de Verre (29 juillet). — Notre région à l'heure des vacances : Vendôme 7 août. Le Perche, 11 août. La Vallée de la Braye, 12 août. La Vallée du Loir, 22 août. — La Porte Saint-Georges, 28 décembre. Etudes parues dans « La Nouvelle République ».

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1967)

RECETTES :

Cotisations	2.381
Ventes d'ouvrages	1.680,72
Subventions	1.503
Encaissements pour participation à la sortie annuelle	2.995
Intérêts, livret de Caisse d'Epargne	53,30
Divers	306,60
Total	8.919,62

DEPENSES :

Impression du bulletin	2.110,50
Frais de bureau	514,98
Abonnements à publications	193
Imprimés divers et achat de volumes	517,10
Sortie de la Société	2.768,50
Divers	103
Total	6.207,08

BALANCE :

<i>Recettes</i>	8.919,62
<i>Dépenses</i>	6.207,08
EXCEDENT DE RECETTES	2.712,54
Reliquat de l'exercice précédent	3.817,94
<i>Avoir de la Société au 31-12-1967</i>	6.530,48
se décomposant comme suit :	
<i>Avoir au C.C.P.</i>	1.938,20
<i>Livret de C.E.</i>	4.147,08
<i>Espèces</i>	445,25
Total	6.530,48

Le Trésorier,
B. CHRETIEN.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1967

I. — DONS D'AUTEURS

— Du Docteur H. J. H. VAN BUCHEM, de Nimègue (Pays-Bas) le numéro de juin 1966 de la revue *Numaga* contenant son *Etude sur les fibules romaines cruciformes des III^e et IV^e siècles de notre ère.*

— De notre confrère M. J. CARTRAUD, les numéros LX et LXVII du bulletin de la *Société de mythologie française* contenant des *compléments à la carte mythologique du Loir-et-Cher.*

— De notre confrère, M. G. CORDIER, attaché de recherche au Centre national de la recherche scientifique, *Une figurine ornithomorphe hallstattienne dans l'environnement des « Donges » de Sublaines (Indre-et-Loire)* ; extrait de *Gallia-Préhistoire*, IX, 1966, compte-rendu des dernières découvertes de M. Cordier en Loir-et-Cher et en Indre-et-Loire ; R. Mauny et G. Cordier, *Souterrains-refuges, caves-fortes et « hypogées » de Touraine*, Chinon 1967.

— De notre ancien président, M. le professeur Georges DENIZOT, *L'Anjou et son climat au temps quaternaire*, 1965 ; *Sur la définition et la valeur du terme de Chelléen.*

— De notre confrère, M. l'abbé André NOUEL, *Où en est l'Archéologie antique dans le département d'Eure-et-Loir (partie Sud) ? L'âge de bronze en Beauce, inventaire pour le Sud de l'Eure-et-Loir.*

— De M. l'abbé PERDEREAU, curé de Germigny-des-Prés, une brochure sur son église en souvenir de notre visite du 11 juin.

— De notre confrère M. R. G. PLESSIS, le numéro 775 de la *Revue du Touring-Club de France* (septembre 1966) contenant un article dont il est l'auteur sur *le château de Villesavin.*

— De M. J. C. YVARD, conservateur du musée préhistorique du Grand-Pressigny, *Bibliographie de ses travaux scientifiques.*

II. — AUTRES DONS

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, *Bulletins de la Société Préhistorique Française.*

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU, Docteur Allain, directeur des antiquités préhistoriques pour la région Centre, *Premier aperçu d'ensemble sur l'industrie magdalénienne de la Garenne, commune de Saint-Marcel (Indre)* ; *Réflexions sur la chronologie du Magdalénien* ; *Note sur trois pièces pressigniennes de l'Indre.*

René Boylesve, *Seringapatam.*

A Gernoux, *L'ombre de Balzac au « Calme Logis » de Batz*, dans les *Annales de Nantes et du pays nantais*, 2^e trimestre 1962.

S. Trocmé, *Remarques sur la facture des peintures murales de la chapelle Sainte-Radegonde à Chinon.*

André Wurmser, *La Comédie inhumaine.*

J. C. Yvard, conservateur du musée préhistorique du Grand Pressigny, *Stratigraphie quaternaire de l'Indre inférieure*, résumé de thèse.

Histoire de Candès-Saint-Martin et sa collégiale, Saumur 1962.

Jean Racine, Catalogue de l'exposition présentée à la Bibliothèque nationale (1967). Au numéro 511 figure le portrait présumé de Racine exécuté en 1852 par Charles Mesnage, descendant de Racine, d'après un original disparu en 1877. Cette pièce appartient au musée de Vendôme.

Las Cases et le « Mémorial de Sainte-Hélène », catalogue de l'exposition du musée Goya, à Castres, sous le numéro 12 figure un lavis représentant le collège des Oratoriens de Vendôme vers 1778 par M. Dupuis et qui appartient lui aussi à notre musée.

— De M. Bailly, à Melun, *Almanach royal d'Houry pour 1780*.

L. Bossebœuf, *Le château de Chaumont dans l'histoire et les arts*, Tours, 1906.

Emile Mâle, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*.

Abel Ragot, *Morée au fil des siècles*.

Pierre Rain, *Les chroniques des Châteaux de la Loire*.

Marquis de Rochambeau, *Les imprimeurs vendômois et leurs œuvres (1514-1881)*, Paris 1881.

Rochambeau, a commemoration by the Congress of the United States of America of the services of the French auxiliary forces in the War of Independance, Washington, 1907.

Pierre Champion, *Ronsard et son temps*, Paris, 1925.

Fernand Desonay, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, *Ronsard, poète de l'amour, Livre II, de Marie à Genève*, Bruxelles, 1954 ; *Livre III, du poète de cour au chanfre d'Hélène*, Bruxelles, 1959.

Ronsard, *Discours des Misères de ce temps*, édition Guillaume Budé.

Œuvres choisies de P. de Ronsard avec notice, notes et commentaires par C.A. Sainte-Beuve, Paris, 1879.

Treize poésies de Ronsard mises en musique par Guido Spinetti, Paris, 1947.

Œuvres meslées de P. de Ronsard avec éclaircissements et notice bibliographique par M. Hugues Vaganay, Lyon, 1914.

Joseph Vianey, *Les Odes de Ronsard*, deux éditions.

Samuel F. Will, *The dedication and re-dedication of Ronsard's Hymne de la Mort*, 1931.

Brochures diverses.

— De Mme BAROUX, un lot très important de livres provenant de la bibliothèque de M. BARRIER.

Nous ne pouvons énumérer tous les titres faute de place et nous nous contenterons de citer :

G. Denizot, *Les fougères du Maine-et-Loire*, Angers, 1916.

E. Bourgeois et G. Pagès, *Les origines et les responsabilités de la Grande Guerre*.

H. Barth, *Constantinople* (collection *Les Villes d'Art célèbres*).

Louis Demaison, *La Cathédrale de Reims*.

Eugène Jarry, *L'église Notre-Dame de Cléry*.

Salomon Reinach, *Ephémérides de Glozel*.

L. Chopard, *Faune de France 3 Orthoptères et Dermaptères*.

Rémy Perrier, *La faune de la France illustrée*, III Myriapodes, insectes inférieurs, IV, Hémiptères, anoploures, mallophages, lépidoptères.

Noël Bernard, *L'évolution des Plantes*.

E. Caustier, *Les Insectes*.

J. Constantin et L. Dufour, *Nouvelle flore des champignons*.

Dr Paul Girod, *Atlas de poche des papillons de France, Suisse et Belgique*.

G. Bonnier, *Le Monde végétal — Album de la nouvelle flore — Nouvelle flore*.

G. Bonnier et G. de Layens, *Flore complète de la France*.

M. Douin, *Nouvelle flore des mousses et des hépatiques*.

L. Marret, *Les fleurs de la Côte d'Azur*.

G. Deflandre, *Microscopie pratique*.

Grammaire de l'Académie Française, 1932.

Robert Tardiveau, *Marie de Magdala*, poème lyrique.

— De M. COLAS-VIBERT, *Catalogue de livres anciens et modernes composant la bibliothèque de feu M. P. de Nully, ancien conseiller général du Loir-et-Cher*. (Vente du 6 juillet 1885 et jours suivants au château de la Blottinière, commune de Lunay).

Plusieurs planches extraites de nos bulletins.

— Du DEPARTEMENT DE LOIR-ET-CHER, *Revue archéologique du Centre*, numéros 21, 22 et 23. Dans le numéro 21, *L'âge du Bronze en Beauce, inventaire pour le Sud de l'Eure-et-Loir* par notre confrère l'abbé André Nouel. Dans le numéro 22, *L'industrie des moyens niveaux alluviaux de la Claise à Bossay et au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire)* par notre confrère Gérard Cordier.

Nous prions tous les donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

III. — ENVOIS DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— *Actes du quatre-vingt dixième congrès national des Sociétés savantes*, Nice, 1965, section d'archéologie, section d'histoire moderne et contemporaine, tomes I, II et III.

— *Actes du troisième colloque des présidents de Sociétés savantes*.

IV. — ECHANGES, ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

— *Académie des Beaux-Arts*, année 1965-1966.

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus juillet-octobre et novembre-décembre 1966, janvier-mars et avril-juin 1967.

— *Académie des Sciences*, comptes rendus hebdomadaires.

— *Revue de l'Agenais*, 3^e et 4^e trimestres 1966, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1967.

— *Cahiers de l'Alpe*, numéros 29 à 34.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts d'Angers*, mémoires 8^e série, tome IX, année 1965.

— *Société nationale des Antiquaires de France*, bulletins 1965 et 1966.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon*, volume 176 bis, 1967.

— *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, 5^e série, volume I, 1965.

— *Société de Borda* (Dax) numéros 323 à 325.

— *Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, tome XVII, 1964.

— *Académie du Centre* (Châteauroux), revue année 1967.

— *Société archéologique et historique de la Charente*, bulletins mensuels, 1966 : numéro 9 ; 1967 : numéros 1 à 8.

— *Société des Amis du Vieux Chinon*, tables du tome VI, bulletin tome VII, numéro 1, *Souterrains-refuges, caves-fortes et « hypogées » de Touraine*, par Raymond Mauny et notre confrère Gérard Cordier.

— *Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognacais*, bulletin 1965.

— *Académie delphinale* (Grenoble), bulletin, 8^e série, tome 5.

— *Découvertes*, revue trimestrielle de l'Entente des grandes associations françaises pour les activités culturelles, numéros 1 à 5, 7 à 9 (le numéro 6 est épuisé).

— *Société d'Emulation du Doubs*, mémoires, 1966.

— *Société d'histoire naturelle du Doubs*, numéro 69, fascicules 1 à 3.

— *L'Eduen*, bulletin de la Société d'histoire naturelle d'Autun, numéros 41 à 44.

— *Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir* (Chartres et Châteaudun), 3^e et 4^e trimestres 1966, 1^{er} et 2^e trimestres 1967.

— *Société archéologique et historique du Limousin*, tomes XCIII et XCIV.

— *Revue Mabillon* (Ligugé) numéros 226 à 227. Dans *Les religieux de la Congrégation de Saint Maur pendant la Révolution*, on trouve les noms de plusieurs bénédictins de Vendôme.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, numéro 101.

— *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, numéro 238.

— *Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, numéro 15, 2^e semestre 1964.

— *Académie de Montauban*, recueil années 1963-1964.

— *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, bulletin 1954-1965.

— *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, numéros 29 à 32.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest et musées de Poitiers*, bulletins 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1966 ; 1^{er} trimestre 1967, mémoires, 4^e série, tome VIII, année 1964.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 4^e série, tome I.

— *Le Pays Bas-Normand* (Flers), 3^e et 4^e trimestres 1966, 1^{er} trimestre 1967.

— *Société des Antiquaires de Picardie*, 3^e et 4^e trimestres 1966, 1^{er} et 2^e trimestre 1967.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, numéros 409 à 418.

— *Sites et Monuments*, numéros 36 à 38.

— *Académie de Stanislas* (Nancy), années 1964-1965 et 1965-1966.

— *Balzac à Saché*, numéro 10, *Balzac amateur de brocante*, par notre confrère M. J.-E. Weelen.

— *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 101^e volume, années 1965 et 1966.

— *Institut archéologique liégeois*, tome LXXVII, 1964 et tome LXXVIII, 1965.

— *Chronique archéologique du Pays de Liège*, 1964 et 1965.

V. — ABONNEMENTS

— *Congrès archéologique de France*, CXXIII^e session, Savoie (en 1965).

— *Bulletin Monumental*, tome CXXIV, 3^e et 4^e trimestres 1966. Page 461, liste des immeubles classés parmi les monuments historiques au cours de l'année 1965. Un seul classement pour tout notre département celui du dolmen « du Langault », à Saint-Hilaire-la-Gravelle. Ce classement a été obtenu grâce aux efforts de M. le professeur Denizot.

Tome CXXV, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1967. Page 95, compte-rendu par M. Thibout de l'article de Mlle Trocmé, *Remarques sur la facture des peintures murales de la chapelle Sainte Radegonde à Chinon*. Page 96, compte-rendu par le même d'un autre travail de Mlle Trocmé, *L'église de Villemardy et son Adoration des mages* (1). L'auteur y a étudié « depuis l'origine le thème de l'Adoration des mages dans l'art oriental comme dans l'art occidental et aussi bien dans les miniatures que dans la peinture murale... Bref, en quelques pages très denses, à la suite de recherches approfondies, Mlle Trocmé cite et analyse un nombre d'œuvres très important, ce qui donne à son travail une grande rigueur et ne laisse aucune part à la fantaisie et à l'interprétation ».

— *Société préhistorique française*, tome LXIII, fascicules 2 et 3. Comptes rendus des séances mensuelles, 1966, numéros 8 et 9 ; 1967, numéros 2 à 8.

— *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, mensuel, année 1967 complète.

— *L'année balzacienne*, 1967.

— *Archéologia*, numéros 14 à 18.

— *Gaule*, bulletins 2^e série, numéros 12 à 14 ; circulaires d'information, numéros 12 et 13.

— *Histoire locale, Beauce et Perche*, numéros 23 à 25.

— *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, bulletin numéro 17.

IV. — ACQUISITIONS

— Raoul Bauchard, *Les grandes pécheresses des châteaux de la Loire*.

— *Hommage à Dunoyer de Segonzac*, catalogue de l'exposition organisée au château de Blois (mai-juillet 1967), où figuraient en particulier les eaux-fortes gravées pour illustrer *Quelques sonnets de Ronsard*.

— Gérard Cordier, notre confrère, *L'Indre-et-Loire préhistorique et proto-historique, répertoire topo-bibliographique*, Rennes, 1967.

— Cécile Jubault, *L'extraordinaire aventure de la forêt de Fréteval*, mai-août 1964.

Le bibliothécaire-archiviste,

PH. POULTEAU.

(1) En vente chez l'auteur, 7, rue Renarderie, 41-Vendôme.

STATUTS

de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire du Vendômois

Adoptés par l'Assemblée Générale Extraordinaire du 12 avril 1967

Article premier. — Il est institué à Vendôme une Société savante sous le nom de Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois.

Art. 2. — Cette société a pour but de provoquer et de réunir les dons de tous les objets d'archéologie, d'art ou d'histoire naturelle pouvant intéresser le Vendômois, tels que livres, manuscrits, autographes, inscriptions, monnaies, médailles, cachets, poteries, parures, armes, tableaux, sculptures, animaux conservés, plantes, minéraux, fossiles, etc...

Ces objets sont en principe destinés au Musée de la Ville.

Elle a encore pour but d'indiquer et de faire exécuter des fouilles, de veiller à la conservation des monuments anciens de l'arrondissement, éventuellement d'en devenir acquéreur, et de stimuler les travaux littéraires, historiques, artistiques ou scientifiques ; de développer le goût de l'archéologie et des matières qui forment l'objet de ses travaux par des conférences, des excursions et tous autres moyens.

Toute discussion sur des matières politiques ou religieuses est formellement interdite.

Art. 3. — La société se compose de membres titulaires et de membres d'honneur, dont le nombre est illimité, résidant ou non dans le Vendômois.

Elle reçoit des communications de personnes étrangères à la société.

Elle publie un bulletin à raison d'un volume par an, divisé autant que possible en quatre fascicules trimestriels. Ce bulletin contient, outre les actes de la société, les articles inédits lus aux séances générales, dont le bureau aura décidé la publication, et des travaux anciens ou modernes également inédits dont la lecture publique n'aura pas été faite.

Art. 4. — L'Inspecteur d'Académie en résidence à Blois est, de droit, membre de la société.

Art. 5. — L'administration de la société est confiée à un bureau de douze membres, élus en assemblée générale au scrutin secret et à la majorité des suffrages exprimés par les membres présents.

Art. 6. — Le bureau se compose d'un président, d'un vice-président,

d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un bibliothécaire-archiviste, et éventuellement d'un secrétaire-adjoint, d'un trésorier-adjoint, et de membres.

Le titre de président d'honneur peut être décerné par le bureau à un membre ayant exercé plusieurs fois les fonctions de président, et ayant rendu des services signalés.

Art. 7. — Les membres du bureau sont élus pour trois ans. Ils sont renouvelés par tiers chaque année. Tout membre du bureau arrivé à l'expiration de son mandat ne peut être réélu qu'après une année accomplie.

Sont exceptés de cette disposition le président, le vice-président, le secrétaire, le trésorier et le bibliothécaire-archiviste, qui sont rééligibles dans leurs fonctions.

Le bureau élit, par un vote à bulletins secrets, son président, qui est en même temps celui de la société, et tous les autres fonctionnaires. Si le président est amené à cesser ses fonctions, il est, jusqu'à l'expiration de l'année en cours, remplacé par le vice-président.

Les autres fonctionnaires qui se trouveraient, au cours de leur mandat, dans l'impossibilité définitive d'exercer leurs fonctions sont remplacés à la suite d'une élection au sein du bureau.

En cas de vacances dans le bureau au cours d'une année, des élections partielles pourront avoir lieu. Les nouveaux membres seront élus pour la durée restante du mandat vacant.

Art. 8. — Le président, et en cas d'absence le vice-président, veille à l'observation du règlement ; il convoque les membres du bureau aux réunions et les sociétaires aux assemblées générales ordinaires et extraordinaires ; il préside les séances et en règle l'ordre du jour ; dans toutes délibérations en cas de partage, sa voix est prépondérante.

Le bureau désigne annuellement trois de ses membres pour constituer un comité de lecture et de publication.

Le secrétaire rédige les procès-verbaux des séances, il est chargé de la correspondance.

Le trésorier est chargé des recettes et des dépenses de la société.

Le bibliothécaire-archiviste a la direction et le soin de la bibliothèque et des archives.

Le conservateur du Musée se tient en relation constante avec le bureau de la société.

En cas d'absence, le président et le vice-président sont remplacés par le doyen d'âge du bureau ; le secrétaire est remplacé par le plus jeune membre.

Art. 9. — Le titre de membre de la société est conféré par le bureau aux personnes qui font acte de candidature et qui sont présentées par un membre de la société.

La qualité de membre de la société se perd : 1°) par la démission ; 2°) par la radiation par le bureau pour non paiement de la cotisation ou pour des motifs graves, le membre intéressé ayant été préalablement et dûment convoqué pour fournir ses explications, sauf recours à l'assemblée générale.

Art. 10. — Le règlement intérieur, préparé par le Conseil d'Administration est adopté par l'assemblée générale.

Art. 11. — En cas de dissolution de la société les membres qui en font partie, se prononceront, en assemblée générale, sur la destination à donner aux biens de la société.

RÈGLEMENT

de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire du Vendômois

Adopté par l'Assemblée Générale Extraordinaire du 12 avril 1967

Article premier. — Chaque membre de la société verse annuellement entre les mains du trésorier une cotisation dont le montant est fixé par l'assemblée générale sur l'initiative du bureau.

Les nouveaux membres admis dans la société pendant le quatrième trimestre ne doivent leur cotisation qu'à partir de l'année suivante.

Les membres démissionnaires qui n'ont pas donné leur démission pendant le premier trimestre doivent leur cotisation pour l'année en cours.

Art. 2. — Les membres de la société reçoivent les fascicules du bulletin au fur et à mesure de leur publication.

Le bulletin comprend chaque année :

- 1° — les procès-verbaux des réunions générales ;
- 2° — la mise à jour de la liste des membres de la société ;
- 3° — un bulletin bibliographique ;
- 4° — la description sommaire des objets entrés au Musée.

5° — Des communications faites aux séances générales, ou des travaux intéressant la région dont la lecture n'aura pu être faite et dont le bureau aura décidé la publication.

Ces travaux doivent être inédits. Leur publication pourra se faire dans d'autres bulletins ou revues, mais à des dates aussi rapprochées que possible de celles où ils paraîtront dans le bulletin de la société.

Art. 3. — Les réunions du bureau ont lieu une fois par trimestre, et encore chaque fois que le président le juge utile, ou sur la demande de la majorité des membres du bureau.

Le président ouvre la séance, dirige les débats, donne lecture de la correspondance.

Le secrétaire après entente avec le président, envoie les convocations tant pour les réunions de bureau que pour les assemblées générales.

Il rédige les procès-verbaux des séances, en donne lecture aux réunions suivantes. Il les fait contresigner par le président après qu'ils ont été approuvés.

Il est chargé des détails de la publication des bulletins, rédige les procès-verbaux des assemblées générales et de tous les actes de la société.

Il envoie les bulletins aux membres de la société, ainsi qu'aux sociétés correspondantes.

Les frais de bureau et de correspondance lui sont remboursés par le trésorier.

Le trésorier fait pendant le premier trimestre de chaque année le recouvrement des cotisations dues par les sociétaires pour l'année en cours.

Dans la première réunion de l'année, il rend compte au bureau des recettes et dépenses de la société pendant l'année précédente et établit le budget de l'année courante.

Ce compte et ce budget sont soumis au vote de la première assemblée générale annuelle et publiés dans le bulletin.

Le bibliothécaire-archiviste est chargé de la conservation, entretien, reliure, etc... des livres et archives.

Il en dresse le catalogue qui est déposé dans la salle de la bibliothèque.

Il s'assure que les livres empruntés sont régulièrement inscrits sur le registre des prêts.

Il est chargé de la vente des bulletins et publications de la société.

Art. 4. — Les assemblées générales ordinaires de la société ont lieu deux fois par an, à la date fixée par le bureau. Le public pourra y être admis.

Art. 5. — Au cours de la deuxième assemblée générale annuelle, il est procédé conformément à l'article 7 des statuts à l'élection des membres du bureau qui doivent entrer en fonction le premier janvier suivant.

Ces séances sont terminées par la lecture ou la communication des travaux intéressant le Vendômois.

Art. 6. — Tout membre de la société a le droit de consulter les archives et d'emprunter des livres à la bibliothèque. Mais aucun livre ne peut être déplacé sans avoir été inscrit sur le registre déposé à cet effet dans la salle de la bibliothèque.

Composition du Bureau pour l'année 1968

Président : Chanoine GAULANDEAU, Conservateur du Musée,
à Vendôme.

Vice-président : Docteur DATTIN, rue Saint-Bié, à Vendôme.

Secrétaire : M^e Paul COUV RAT, rue Poterie, à Vendôme.

Trésorier : M. CHRETIEN, instituteur honoraire, 18, rue Ch.
Chautard, à Vendôme.

Bibliothécaire-archiviste : M. POULTEAU, professeur honoraire, 9, rue
Saulnerie, à Vendôme.

MM. ARNOULD, instituteur honoraire, résidence Musset, les
Cèdres, à Vendôme.

BAYLE, professeur au Lycée Ronsard, 17, route d'Azé, La
Garde, Vendôme.

Docteur COUSIN, 2, place Clémenceau, 41-Montoire-sur-le-
Loir.

DENIZOT, professeur honoraire à la Faculté de Montpellier,
5, rampe du Château, Vendôme.

de l'EPREVIER, ingénieur, 41, faubourg Chartrain, à
Vendôme.

LEGENT, pharmacien, 6, faubourg Chartrain, à Vendôme.

PROUST, professeur honoraire, 16, rue de l'Abbaye,
Vendôme.

LA MUNICIPALITÉ DE VENDÔME

de 1790 à 1940

SECONDE PARTIE (1848-1940) (1)

Jean DUPUY

Cette seconde période qui durera plus d'un siècle est caractérisée par une remarquable continuité du cadre institutionnel. Le Conseil Municipal sera toujours composé de 23 membres élus au suffrage universel et direct. Le droit de vote est exercé par les citoyens français, du sexe masculin, âgés de 21 ans et payant contribution. Tout électeur âgé de 25 ans est éligible.

Le Maire, électif depuis 1884, est assisté de deux adjoints, ils sont choisis au sein du Conseil Municipal. A partir de 1923 le nombre des adjoints sera porté à quatre.

La durée du mandat variera quelque peu ; de 5 sous le Second Empire, elle sera de 4 années de 1871 à 1929 époque où elle sera portée à 6 ans.

Les élections ont lieu au scrutin majoritaire, la majorité absolue est requise au premier tour, la majorité relative suffit au second. Aucune règle ne préside à la présentation des candidatures, on peut voter pour tout éligible : en pratique des listes sont constituées mais elles ne sont pas toujours complètes, et certains candidats figurent sur plusieurs listes.

La population vendômoise ne connaîtra point les brusques variations qui furent le lot d'autres cités. En 1846 elle

(1) Voir Bulletin 1966, pp. 71 ss.

compte 9.281 habitants, pour s'élever à 9.907 en 1911 et redescendre à 9.344 en 1936.

La Ville de Vendôme a conservé les mêmes limites durant toute cette période et fut toujours sous-préfecture. De ce fait elle fut le siège de diverses administrations dont l'existence a contribué à entretenir une certaine activité économique et intellectuelle. Le Lycée (le seul du département) a apporté une contribution non négligeable au mouvement des idées.

LA II^e REPUBLIQUE. — LE SECOND EMPIRE

La Révolution de 1848 amena tout d'abord l'institution d'une Commission Municipale qui remplaçait le Conseil Municipal dissous, elle composait de :

MM. Bourgogne, avoué, président.

Lecoy, avoué, Rolland, notaire, Jouin, vétérinaire, Lutandu opticien, Hubert, coutelier et Richard de la Hautière, avocat. Seuls Hubert et de la Hautière ne faisaient pas partie du précédent Conseil Municipal, les autres membres appartenaient à l'opposition libérale. Hubert était peu connu ; quant à la Hautière ses opinions socialistes étaient notaires, il avait milité à Paris, et depuis son installation à Vendôme publié dans la tribune libre du journal LE LOIR des articles tendant à répandre les doctrines fourriéristes.

Le renouvellement du Conseil Municipal fut fixé aux 30 et 31 juillet.

Par suite de l'institution du suffrage universel le nombre des électeurs se trouvait porté de 458 à 1.911. La ville fut divisée en trois sections de vote afin de faciliter le développement des opérations électorales.

Il semble que, comme en 1790, l'opinion publique ait été quelque peu déroutée, les suffrages s'égaillèrent sur un grand nombre de noms, et ce, aux deux tours de scrutin.

Le nouveau Conseil comprenait 14 membres de la précédente Municipalité dont 5 membres de la Commission Municipale. La famille du député Dessaignes conservait ses deux représentants, l'ancien Maire Gendron et Martellière-Mareschal. La majorité du Conseil était républicaine, elle voisinait avec M. de Brunier, légitimiste notoire et M. de Trémault connu pour ses opinions libérales.

La Mairie fut confiée à M. Lecoy, républicain modéré, mais ferme. Peu après il abandonna ses fonctions pour celles de Conseiller de Préfecture. M. de Trémault le remplaça ; sa situation personnelle lui assurait la confiance et la sympathie générale.

Les Républicains avancés, les Socialistes, avaient échoué, aucun d'entre eux n'avait été élu au Conseil Municipal. De la Hautière parti à Paris n'avait pas été candidat, Hubert avait été battu ainsi que Jules Boutrais et Personne. Ils avaient réuni plus de 300 suffrages ce qui indiquait l'existence d'un courant d'opinions favorable, mais faible et sans doute peu organisé.

La proclamation de l'Empire n'apporta pas de changement dans la vie municipale et le Conseil élu en 1852 fut formé de 20 membres qui étaient en fonction depuis 1848, de deux anciens conseillers de 1846, M. Duchesne, ancien adjoint et M. Grandin, Ingénieur des Ponts et Chaussées : seul M. Peltureau, notaire, était réellement nouveau. Tous étaient d'ailleurs patronnés par l'Administration.

Durant tout l'Empire la Municipalité de Vendôme demeura aux mains des amis du Gouvernement, il fallut attendre les élections de 1865 pour que se manifestât une liste d'opposition, d'ailleurs incomplète qui fit entrer un des siens à l'Hôtel de Ville, le républicain Avril. Pendant cette période la Mairie fut détenue par les mêmes familles que traditionnellement à Vendôme occupaient cette fonction. Après M. de Trémault, MM. Peltureau et Martellière-Mareschal, descendants de Renou-Soudan exercèrent la première magistrature municipale. Il semble d'ailleurs que la domination de ces familles ait été libérale, puisqu'on voit figurer sur leur liste des personnalités aussi différentes que le légitimiste M. de Brunier et des républicains tels que Chautard, Belot et Boutrais.

Les changements de régime qui s'étaient effectués depuis 1830 n'avaient pas affecté la composition de la Municipalité qui demeurait toujours des plus modérées.

LA III^e REPUBLIQUE

Il n'est pas possible, dans le cadre d'un travail forcément limité d'étudier en détail les luttes électorales, les polémiques doctrinales ou personnelles conduites par voie de presse ou d'affiches : des susceptibilités légitimes pourraient être froissées, en outre le temps écoulé ne permet pas toujours de saisir le sens, ni le sel, de certains traits qui faisaient la joie des contemporains.

Notre but sera donc de dégager les grandes lignes des luttes politiques de ces 70 dernières années et d'en suivre l'évolution.

Il semble bien qu'un certain nombre de Vendômois ait nourri un vif intérêt pour la vie politique, tant générale que locale. Les acteurs de ces luttes sont, malgré leurs différences idéologiques socialement proches les uns des autres ; juristes, fonctionnaires en activité ou en retraite, chefs d'entreprises (le plus souvent petites ou moyennes) ils sont représentatifs des « couches nouvelles » prévues par Gambetta et qui jouèrent un si grand rôle en France durant cette période.

De plus la presse locale a servi de tribune permettant d'alerter l'opinion publique, de défendre les idées, de combattre les adversaires. Si la presse blésoise eut toujours quelques lecteurs à Vendôme, très vite se créa une presse hebdomadaire strictement vendômoise dont la diffusion couvrit tout l'arrondissement.

Dès 1842 parut à Vendôme LE LOIR feuille d'informations locales. Sans tendance politique bien définie, au début de la Troisième République il devint l'organe du parti conservateur, et, en 1899, changea son titre en celui de PATRIOTE, mais ne modifia point sa ligne de conduite. Il cessa de paraître en 1914.

C'est en 1879 que les républicains groupés autour de M. de Sonnier, député de Vendôme firent paraître LE CARILLON, qui, sous l'impulsion de M. Camille Launay ne tarda pas à connaître un tirage important. Il fut l'organe des républicains radicaux, puis des républicains de gauche.

Dès 1881 les militants d'extrême-gauche lancèrent LE PROGRES DE LOIR-ET-CHER. Il parut 5 ans, disparut, reparut en 1893, ouvert aux organisations politiques et syndicales. Il s'imprima régulièrement jusqu'en 1934, puis connut ensuite une périodicité à éclipse. Tribune des orga-

nisations socialistes il fut fréquemment publié sous le contrôle du parti socialiste S.F.I.O. Il s'étendit parfois à tout le département.

L'existence de courants politiques se traduisit également par la formation de comités, soit autonomes, soit rattachés par un lien souvent assez lâche à des groupements nationaux. Ils semblent avoir eu une existence assez précaire et avoir été dominés par des personnalités locales qui en assurèrent le fonctionnement. L'usage du droit de panachage, le fait que certaines personnalités soient portées sur plusieurs listes ne nous a pas permis de chiffrer d'une manière assez précise les pourcentages de suffrages obtenus par chaque tendance politique dans la plupart des scrutins.

Les élections municipales d'avril 1871 qui suivirent la chute de l'Empire n'amenèrent aucune modification notable : 19 conseillers sortants qui se représentèrent furent réélus, et le banquier Moisson conserva la Mairie qu'il détenait depuis 1870. C'était un libéral, ainsi que M. Ch. Chautard qui lui succéda. Ce dernier ne resta en fonctions que deux ans : il était en désaccord avec le gouvernement Mac Mahon, et préféra démissionner plutôt que d'infléchir sa politique. Les élections de 1874 donnèrent la victoire à une liste républicaine très panachée, dont le succès contrista fort le Sous-préfet : les candidats qu'il soutenait avaient échoué et, cependant, il avait consulté le curé de la Madeleine pour connaître les personnalités susceptibles de gagner la bataille. Le pouvoir central se décida alors à user de la faculté qui lui était laissée de choisir le Maire en dehors du Conseil Municipal, et M. de Brunier connu pour ses sentiments monarchistes fut désigné, mais celui-ci resta peu de temps et céda sa place à M. Gervais Launay, ancien professeur au Lycée, qu'un long séjour au Conseil Municipal recommandait particulièrement. Au bout d'un an il se retira laissant la place à M. de Trémault, dont la venue marque le succès définitif des républicains.

Les élections de 1878 précisèrent nettement les diversités de l'opinion publique. La liste républicaine fut élue en entier, elle était conduite par M. de Trémault et comprenait toutes les fractions du parti républicain : on voyait entrer au Conseil le corroyeur Frain et le fils de Hésine, retiré à Vendôme. Ce dernier qui militait activement depuis longtemps avait conservé de nombreuses relations parmi les enfants des amis de son père. Les électeurs s'étaient d'ailleurs prononcés en toute connaissance de cause sur cette candidature dont l'apparition provoqua dans la presse conservatrice une vive campagne au cours de laquelle le

passé de Hésine père, terroriste et babouviste fut largement rappelé. M. de Trémault fut réélu Maire.

La victoire incontestée du parti républicain introduisit la discorde dans ses rangs : les éléments avancés s'entendaient difficilement avec leurs collègues plus modérés. D'autre part la Droite atterrée et désorganisée désertant la lutte, il n'y avait donc plus de « péril réactionnaire », aussi deux listes se présentèrent-elles aux élections de janvier 1881. La plus axée à gauche emporta la majorité des sièges et porta à la Mairie Jean Barthélémy Belot, maître-tanneur, que la Sous-préfecture considérait quelques années auparavant « comme un homme de 48 ».

Les républicains modérés n'acceptèrent pas leur échec et en 1884 s'opposèrent de nouveau à leurs adversaires. La victoire leur sourit, ils retrouvèrent la majorité des sièges et M. de Trémault rentra à la Mairie. Mais la droite misant sur la division républicaine avait repris courage et présenté une liste d'ailleurs incomplète. Elle obtint cependant un siège et un chiffre important de suffrages.

Les élections de 1884 marquent un tournant dans l'histoire politique de Vendôme. On voit alors se manifester trois courants d'opinions qui continueront jusqu'en 1914. Le jeu de leurs alliances explique les vicissitudes électorales des trente années suivantes.

La droite qui s'appuie sur le journal LE LOIR groupe les partisans des régimes passés (Monarchie, Empire) qui voisaient avec des républicains très modérés qu'effraient l'anticléricalisme des centristes. Ses chefs seront tout d'abord Coupa qui siégea quelque temps au conseil d'arrondissement et ensuite Robert Barillet, avocat à Paris, ayant passé sa jeunesse à Vendôme. Son nom a varié au cours des années, ses candidats ne s'intitulent plus conservateurs mais indépendants, puis républicains libéraux et enfin progressistes.

Le Centre est constitué par des républicains laïques très attachés à la forme parlementaire du gouvernement, partisans de réformes sociales modérées et progressives : son journal est le CARILLON. Il bénéficie de l'appui du sénateur Bozerian, des députés de Sonnier et Tassin et plus tard de Pierre Berger. Habiles à se plier aux circonstances, les centristes recherchent des alliances tantôt sur leur droite, tantôt sur leur gauche, jusqu'au jour où pris de court et débordés par une manœuvre habile de leurs adversaires ils se diviseront et finiront par se fondre avec les uns et avec les autres.

La Gauche est l'héritière des Jacobins de 93, des Ba-

bouvistes. Ses chefs Frain et Lantenant sont originaires de Naveil, le dernier étant un ami personnel du fils de Hésine. Un industriel, Leleu figurera parmi ses meilleurs militants. Si sa situation à Vendôme-Ville ne lui permet pas de remporter la victoire sans contracter d'alliances, elle se rattrape dans le canton où les communes rurales lui sont en grande partie acquises. Les conseillers généraux Frain (1883-1889) ; Leleu (1889-1898), Rivière (1898-1919) et Besnard Ferron (1920-1945) lui sont entièrement acquis. Les diverses nuances de l'idée socialiste trouvent place en son sein ainsi qu'un certain nombre de radicaux avancés. Son journal était le PROGRES.

Les élections de 1888 donnèrent la majorité aux candidats de gauche. Belot fut élu Maire avec pour adjoints Leleu, qui devait être élu conseiller général l'année suivante et Avril, vétéran des luttes républicaines sous le Second Empire.

Le Boulangisme, la division des partis de gauche ayant fait élire au Palais-Bourbon un conservateur, M. de Possesse, un vif courant d'unité circula chez les républicains et 1892 vit se présenter une liste d'union où Belot, Frain et leurs amis voisinaient avec MM. de Trémault, Berger-Glaume et Taillebois. Cette liste fut élue tout entière.

Les progrès du socialisme en France, à Vendôme ensuite inquiétèrent sérieusement les républicains modérés. En Loir-et-Cher le socialisme sous l'impulsion d'Arthur Rozier qu'aidaient à Vendôme, Frain et Lantenant marquait des points. Les syndicats se créaient, des grèves éclataient, aussi une fraction du Conseil Municipal ne craignit point de s'allier avec la Droite. Belot, chef d'entreprise ne pouvait évidemment accepter la collectivisation : il rejeta donc les socialistes de sa liste, et fit entente avec M. de Trémault. Quand à la Droite elle présenta une liste incomplète. Un panachage abondant, des ballotages nombreux, le maintien des trois listes au second tour permirent aux modérés de faire entrer 15 des leurs au Conseil Municipal : il y eu 5 élus de la Droite et 3 du Parti Socialiste.

Mais les socialistes ne se décourageaient pas, et à la mort de Belot survenue en 1898 ils firent élire leurs amis aux 2 sièges devenus vacants. M. Guillemot adjoint de M. Belot, républicain radical, fut élu Maire.

Le courant hostile au socialisme ne cessait de s'amplifier en Loir-et-Cher, et les élections de 1900 furent à Vendôme comme à Blois marquée par l'entente entre les républicains modérés et la Droite. Un comité de défense républicaine et sociale fut constitué, il présenta une liste

qui voyait réunis Guillemot et de Trémault, avec Coupa et Lemaire, conservateurs avérés. Cette liste fut élue tout entière avec une moyenne de 926 voix contre 723 à la liste socialiste sur laquelle figuraient des radicaux avancés.

Il semblait que la Municipalité Vendômoise fût stabilisée au centre droit, mais la politique générale devait se répercuter sur les bords du Loir. La constitution à la Chambre des Députés d'un « Bloc » groupant radicaux et socialistes, la politique religieuse des ministères Waldeck-Rousseau et Combes provoqua une rupture entre la Droite et ses alliés modérés : ces derniers étaient laïques et soutenaient les gouvernements d'alors. Aussi en 1904 on vit le Centre s'allier avec les socialistes et constituer une liste qui remporta tous les sièges. Mais une déception attendait la gauche modérée : son candidat à la Mairie, Guillemot, Maire sortant, fut battu par le socialiste Lantenant. Pour la première fois un socialiste occupait la Mairie de Vendôme. Le nouvel élu était un vétéran du socialisme, Entrepreneur de maçonnerie, il militait depuis de nombreuses années et avait été élu au Conseil d'arrondissement. Il collaborait activement au journal LE PROGRES, et arrivait au pouvoir avec un programme de réalisations sociales fort hardi, mais vraisemblablement insuffisamment étudié, qui lui valut une opposition déclarée de la Sous-préfecture. D'autre part ses alliés modérés ulcérés de l'échec de Guillemot ne lui ménageaient pas une opposition feutrée, mais efficace. Harcelé, combattu, Lantenant décida de se retirer et démissionna avec dix de ses amis annonçant qu'il donnait rendez-vous à ses adversaires pour les élections de 1908.

Les élections complémentaires du 14 octobre 1906 virent élire sans concurrent une liste républicaine et radicale qui porta à la Mairie M. Léon Mellecœur, professeur de mathématiques au Lycée.

Les républicains du Centre réalisaient leur rêve secret, être seuls au Conseil Municipal, sans alliance d'aucune sorte. Aussi en 1908 se présentèrent-ils seuls contre une liste socialiste. La Droite restait absente de la compétition électorale. 21 des leurs furent élus au premier tour. Ils pensaient enlever aisément les 2 sièges restant à pourvoir, mais la Droite se réveilla et présenta un candidat, le journaliste Marsac, rédacteur au PATRIOTE. Celui-ci ne fut pas élu, il obtint 415 voix, mais en enlevant des suffrages au Centre fit élire un socialiste Henri Dalmon, qui avait un vieux passé de militant. Ce résultat prouvait qu'à Vendôme aucun des trois partis n'avait de majorité suffisante pour

réussir seul et devait compter sur l'appui, ou du moins sur la neutralité d'un de ses adversaires.

La politique de bascule pratiquée à Vendôme par le Centre avait indisposé ses adversaires. Tour à tour ceux-ci avaient été bernés et obligés de faire contre mauvaise fortune bon cœur, ne disposant point des ressources variées de leur concurrent. Une circonstance se présenta qui leur permit de jouer pleinement leur rôle. Une notable partie de l'opinion publique réclamait depuis longtemps une réforme électorale qui eût substitué, au moins pour les élections législatives, la représentation proportionnelle au scrutin uninominal. Les partis de Droite et les socialistes soutenaient ce projet auquel radicaux et républicains de gauche étaient farouchement opposés. Un comité proportionnaliste auquel adhéraient des personnalités brillantes avait déclenché dans le pays une campagne de meetings, d'articles de presse afin de sensibiliser le public à ces sortes de problèmes. Lorsqu'advinrent les élections municipales de 1912, un certain nombre de villes importantes virent se nouer des ententes permettant de réaliser une certaine forme de représentation proportionnelle. A Vendôme des contacts furent pris entre fractions rivales et un accord auquel la Municipalité sortante resta étrangère et hostile fut conclu à l'instar de ce qui se passait dans bien d'autres villes. Les partis en présence présenteraient chacun au premier tour une liste complète. Au second tour on constituerait une liste unique sur laquelle chaque concurrent inscrirait ses candidats dans la limite des sièges qui lui auraient été attribués si la loi de représentation proportionnelle avait été appliquée. La Municipalité sortante présenta une liste radicale d'union démocratique sur laquelle figurait 15 conseillers sortants. Elle réprouvait hautement les accords conclus par ses adversaires et déclarait se refuser à tout compromis. Deux autres listes avaient vu le jour, les socialistes et leurs amis conduits au combat par Dalmon, Frain, Lantenant, Péricat et Piriou s'intitulaient démocrates, républicains et socialistes, tandis que Barillet, Royau et Bourgoïn prenaient l'étiquette de républicains libéraux et progressistes.

Au premier tour les résultats furent :

Démocrates-socialistes :	moyenne 700 voix.
Radicaux :	moyenne 686 voix.
Libéraux-progressistes :	moyenne 437 voix.

Ces chiffres donnaient droit à 9 sièges pour les socialistes, 8 pour les radicaux et 6 pour les libéraux.

Une liste unique constituée sur ses bases fut alors présentée aux électeurs, les 8 radicaux y figurant malgré eux et protestant avec vigueur. D'ailleurs la liste Mellecœur se représentait en entier. Au deuxième tour de scrutin la liste proportionnelle fut élue en entier avec une moyenne de 1.030 voix. Ses concurrents ne réunissaient plus que 613 suffrages.

L'élection de la Municipalité fit élire Frain à la Mairie, un radical avancé, Leguay, fut élu premier adjoint, un libéral progressiste, Royau, était deuxième adjoint. Mais les vaincus de la Municipalité Mellecœur veillaient et 5 de leurs amis réélus malgré eux : MM. Hamar, Massé, David, Leroy-Marmier et Suard donnaient leur démission : il fallut les remplacer. Les élections furent fixées aux 3 et 10 novembre 1912. Les socialistes ne présentèrent point de candidats mais appuyèrent de toute leur force une liste radicale-socialiste formée par les 3 membres de la Municipalité Mellecœur qui, élus en mai étaient restés au Conseil Municipal. Les libéraux eurent également 5 candidats. En premier tour de scrutin aucun des concurrents ne réunit les 25 % requis pour être élu : au deuxième tour 2 radicaux et 3 libéraux l'emportèrent.

Il serait peut être oiseux de rapporter les polémiques violentes, l'existence mouvementée du Conseil Municipal élu en 1912. L'entente socialistes-libéraux n'avait duré que l'espace d'un scrutin, la défaite des radicaux qui avait été leur but commun laissait la place à une rivalité encore plus âpre il s'agissait de conquérir toute une clientèle désemparée ; chacun s'y employait de son côté pensant aux luttes futures... Mais la guerre qui éclata en 1914 allait apporter un élément nouveau que personne n'avait prévu.

La guerre de 1914-1918 devait provoquer un hiatus dans la vie politique du pays tout entier. La presse locale portait son attention sur des problèmes fort différents. Il fallait résoudre des difficultés multiples, enfin les hommes arrachés à leur foyer, à leurs occupations naturelles, acquièrent souvent une vue différente des gens et des choses.

Il semble qu'un désir de renouvellement se soit manifesté chez les électeurs. La Droite à Vendôme se trouvait bien placée pour canaliser ce mouvement minoritaire durant la guerre au Conseil Municipal. Elle avait pu éviter l'impopularité qui s'attache à l'exercice du pouvoir, surtout en période troublée. En outre son leader M. Barillet

lui apportait l'appoint de son prestige personnel : sa grave blessure de guerre, son élection à la Chambre des Députés ne pouvaient que servir sa cause. Une liste républicaine d'union pour la défense des intérêts de la ville fut constituée. Son programme mettait surtout l'accent sur les problèmes économiques à l'ordre du jour : elle fut élue tout entière avec une moyenne de 995 voix, l'emportant de haute lutte sur la majorité sortante qui, groupée sous l'étiquette « d'union radicale et socialiste », n'avait qu'une moyenne de 542 suffrages.

C'était une victoire complète, mais qui apparaissait cependant à beaucoup comme une revanche. Cela semblait être l'opinion du CARILLON qui, dans un article du 4 décembre 1919 déclarait qu'il « eût souhaité que la liste Barillet eût fait l'union avec d'autres partis pour étendre et consolider sa majorité ».

M. Barillet fut élu Maire avec pour adjoints MM. Royau et Bourgoïn. La discorde devait éclater aussitôt entre MM. Barillet et Royau. Dès le 14 février 1920 le Conseil Municipal vote un blâme à M. Royau et c'est le début d'une polémique ardente menée par presse, par affiches. La population est divisée. Il semble que ces deux hommes compagnons de lutte avant 1914, mais fort différents d'esprit et de formation aient été séparés par des questions de tactique. D'autre part leur entourage ne fit rien pour apaiser le conflit, bien au contraire.

La campagne pour les élections de 1925 s'ouvrit donc sous l'influence des luttes passionnées qui avaient divisé les vainqueurs de 1919. La Gauche de son côté revenait en force. Radicaux et socialistes réunis appliquaient la formule du Cartel des Gauches qui venait de remporter une nette victoire aux élections législatives et présentaient une liste opposée à la liste Barillet. M. Royau et deux autres conseillers sortants formaient une liste incomplète. Quelques jours avant le scrutin parut une liste intitulée : « Liste des intérêts économiques » elle comprenait les 3 membres de la liste Royau qui se trouvaient en tête, 5 candidats du Cartel des Gauches et 15 de la liste Barillet. La présence de cette dernière liste provoqua une grande confusion, les panachages furent nombreux. La liste du Cartel des Gauches obtint 5 élus, la liste Barillet 3, mais son chef et ses adjoints Suard et Bourgoïn étaient fort mal placés. Royau obtenant 699 suffrages, chiffre important si l'on songe qu'il devait se battre sur deux fronts. Au deuxième tour de scrutin deux listes seulement s'affrontèrent, le Cartel des

Gauches obtint 7 sièges, la liste Barillet 8, M. Barillet était battu et placé le dernier de tous.

C'est un socialiste, M. Gillard, ancien instituteur qui fut élu Maire avec MM. Andrieux et Octave Berger pour adjoints.

La victoire remportée par la Gauche n'apparaissait pas comme concluante ; au Conseil Municipal elle disposait seulement d'une voix de majorité ; devant le suffrage universel sa moyenne au deuxième tour se montait à 973 voix et celle de ses adversaires 971, la marge on le voit était faible.

La mort de M. Malangeau, conseiller élu sur la liste Gillard allait permettre de contester la victoire de 1925. M. Gillard dut démissionner, le Conseil Municipal ayant repoussé son compte de gestion à 1 voix de majorité (mesure prise uniquement pour provoquer son départ) et une élection partielle portant sur un siège fut fixée au 12 juin 1927. La situation était délicate pour tout le monde, la faiblesse des marges entre les deux partis nécessitait le choix de candidats ayant une forte autorité personnelle, et susceptibles en cas de concurrence de rallier à eux les suffrages flottants. La Gauche ne put trouver personne qui remplît ces conditions, elle abandonna la lutte d'autant plus que ses adversaires, affrontés comme elle aux mêmes problèmes se ralliaient à la candidature du sénateur Pierre Berger. Celui-ci fut élu sans concurrent avec 1315 voix. La Mairie lui échut quelques jours après.

Le nouveau Maire semblait bien par son passé et sa situation politique satisfaire aux exigences du moment. Né à Vendôme où son père, minotier et conseiller municipal, conseiller général de Saint-Amand-de-Vendôme, avait une forte situation politique. Il avait débuté dans la vie sous le patronage du sénateur opportuniste Pierre Tassin. Substitut à Blois, élu conseiller général de Selommes contre M. de Possesse en 1898, député en 1906 et 1914 il était devenu sénateur en 1920 et constamment réélu. Si la Gauche avancée l'avait toujours combattu, ses rapports avec la Droite avaient connus des éclipses dont l'une lui avait coûté son siège en 1919. C'était un républicain modéré, mais laïque. Il avait toujours bénéficié de l'appui du CARILLON qui voyait se réaliser son idée de 1919 : étendre largement la majorité modérée du Conseil Municipal vers le Centre.

Il semble que cette élection ait stabilisé la Municipalité Vendômoise vers le Centre droit. La mort de P. Berger survenue en 1932, ne modifiera pas la tendance dégagée

en 1927 et confirmée en 1929. La Gauche n'acceptera pas son échec et ira toujours au combat. Unie en 1929, séparée en 1935 elle ne pourra empêcher l'élection de ses adversaires. Les moyennes dégagées par les chiffres de ces élections sont les suivantes :

1929 —	Liste modérée	1041
	Liste de gauche	875
1935 —	Liste modérée	1133
	Liste radicale	559
	Liste socialiste	290

L'évolution de la ville de Vendôme s'était d'ailleurs manifestée également lors des élections cantonales. Si M. Besnard-Ferron député, fut toujours réélu au Conseil Général en raison de sa popularité, les deux conseillers d'arrondissement dont les sièges avaient été occupés par la Gauche presque sans interruption depuis 1875 passèrent aux modérés en 1934. Le principal bénéficiaire de ce changement fut M. Duverger qui avait remplacé M. Berger à la Mairie de Vendôme.

Arrivés au terme de cette étude il nous reste à résumer les grandes lignes, qui à notre point de vue caractérisent l'histoire politique de la Municipalité. Celle-ci est dominée jusqu'en 1881 par les grandes familles du pays : nobles (de Trémault, de Brunier) ou de grande bourgeoisie (Mareschal, Dessaignes et leur descendance). La direction échappe aux notables, mais au détriment de la stabilité politique ; aucun parti ne pouvant assurer seul le pouvoir, il est nécessaire de recourir à des coalitions. Les socialistes n'occupent la Mairie qu'à de brèves périodes. Il en est de même de la Droite qui ne retrouve le pouvoir qu'en 1919, et par suite de ses dissensions le perd. Seul le Centre occupe la Mairie d'une manière presque continue, tant se fait sentir le besoin d'un arbitre.

Les péripéties des scrutins qui se sont succédés en 90 années s'expliquent également par l'état d'esprit des électeurs. Dans leur grande majorité ils sont fermement attachés à la forme républicaine du gouvernement et considèrent la laïcité comme son corollaire, mais ils répugnent sinon à certaines réformes économiques et sociales, du moins à leurs conséquences pratiques. Lorsque les thèmes électoraux se porteront principalement sur ces questions leurs réactions seront souvent conservatrices.

MAIRES DE VENDÔME 1790-1940

- 1790 — BUCHERON de BOISRICHARD (Antoine)
1790 — de TREMAULT d'ESPOIR (Jacques François)
1791 — CHEVE (Jacques)
1792 — BUCHERON de BOISRICHARD derechef
1796 — BALLYER Fils
1796 — CURANDEAU
1797 — CHEVE (Jacques) derechef
1797 — BUCHERON de BOISRICHARD derechef
1798 — BALLYER Fils derechef
 BUCHERON de BOISRICHARD derechef
1813 — JOSSE BOISBERCY (René)
Cent jours — RENOU-DEBAUNE (René Gabriel)
 JOSSE BOISBERCY derechef
1821 — MARESCHAL (Lazare François)
1826 — MARESCHAL-DUPLESSIS (Charles)
1829 — GODINEAU de la BRETONNERIE (Louis Aimé)
1832 — RENOUE (Ulysse)
1843 — GENDRON (Charles)
1848 — BOURGOGNE (Louis Laurent)
1848 — LECOY (Théophile)
1848 — de TREMAULT (Auguste François)
1853 — PELTEREAU (François Joseph)
1863 — MARTELLIERE-MARESCHAL
1870 — MOISSON (Auguste)
1872 — CHAUTARD (Charles)
1874 — de BRUNIER (Georges)
1874 — LAUNAY (Gervais)
1875 — de TREMAULT (Charles Auguste)
1881 — BELOT (Jean Barthelemy)
1884 — de TREMAULT (Charles Auguste) derechef
1881 — BELOT (Jean Barthelemy) derechef
1898 — GUILLEMOT (Pierre)
1904 — LANTENANT (Pierre)
1906 — MELLECEUR (Léon)
1912 — FRAIN (Philippe)
1919 — BARILLET (Robert), député
1925 — GILLARD (Alfred)
1927 — BERGER (Pierre), sénateur
1932 — DUVERGER (Jean)

STATISTIQUE DE FRÉQUENTATION ÉLECTORALE

	Nombre des électeurs inscrits	Pourcentage des Votants	
		1 ^{er} Tour	2 ^e Tour
1848	1.911	62,06	56,82
1852	1.887	58,06	—
1855	1.890	38,78	—
1860	1.638	48,10	—
1865	2.014	64,10	59,68
1870	2.078	64,30	58,22
1871	2.150	48,46	—
1874	2.107	70,71	62,17
1878	2.093	63,68	44,96
1881	2.062	77,78	58,18
1884	2.267	76,18	73,31
1888	2.197	76,60	74,41
1889 (partielle)	2.197	46,40	—
1892	2.443	72,90	52,14
1896	2.323	73,39	73,39
1898 (partielle)	2.323	66,29	—
1900	2.385	74,17	38,54
1904	2.423	76,80	39,62
1906 (partielle)	2.423	61,36	—
1908	2.495	76,03	60,00
1912	2.586	74,24	72,50
1912 (partielle)	2.542	49,17	53,53
1919	2.632	66,45	—
1925	2.528	83,30	80,34
1927 (partielle)	2.528	61,11	—
1929	2.392	83,61	69,03
1932 (partielle)	2.397	64,80	66,81
1935	2.615	82,63	60,50

STATISTIQUE DES ÉLUS A CHAQUE TOUR DE SCRUTIN

		Sièges à pourvoir	Elus au 1 ^{er} Tour	Elus au 2 ^e Tour
1848		23	9	14
1852		23	23	—
1855		23	23	—
1860		23	23	—
1865		23	16	7
1870		23	21	2
1871		23	15	8
1874		23	14	9
1878		23	20	3
1881		23	16	7
1881	(partielle)	3	2	1
1884		23	2	21
1888		23	8	15
1889	(partielle)	2	2	—
1892		23	22	1
1893	(partielle)	2	—	2
1896		23	7	16
1898	(partielle)	2	2	—
1900		23	21	2
1904		23	21	2
1906	(partielle)	15	15	—
1908		23	21	2
1912		23	Néant	23
1919		23	23	—
1925		23	8	15
1927	(partielle)	1	1	—
1929		23	20	3
1932	(partielle)	2	—	2
1935		23	22	1

Un oiseau méconnu de nos régions

L'OUTARDE CANEPETIÈRE

(*Otis tetrax* L.)

Docteur-Vétérinaire Yves PINEAU

Les soins donnés aux animaux ne prédisposent pas particulièrement à l'éloquence puisque nos patients ne parlent pas. Vous voudrez donc bien excuser l'orateur d'occasion qui se propose de vous présenter en cette causerie la famille des outardes et plus précisément l'outarde canepetière dans nos régions où nous l'avons étudiée, dans ce que les géographes appellent « la petite Beauce », si vous voulez entre Châteaudun, Orléans, Beaugency, Blois et Vendôme.

La famille des outardes nous retiendra quelques instants pour situer la canepetière dans la classification ornithologique. Une étude rapide de la biologie de l'oiseau nous permettra de la décrire dans son comportement naturel et non de la façon fugitive telle que l'observent les chasseurs.

Nous quitterons alors le domaine ornithologique pour nous attarder sur l'histoire de l'oiseau au cours des temps, les essais de domestication au XIX^e siècle, les méthodes de chasse suivant les époques et les pays, de même que nous pourrons peut-être dire quelques mots de l'intérêt gastronomique de l'oiseau.

La famille des Outardes.

Les outardes constituent une famille bien délimitée d'oiseaux terrestres, coureurs, de taille moyenne ou très forte qui fréquentent les régions découvertes ; les steppes et les plaines. Leur tarse élevé, leurs trois doigts, puisque le doigt postérieur fait défaut, représentent des adaptations

remarquables à la course. Les organes internes sont remarquables aussi, en particulier l'appareil digestif par l'absence d'un véritable jabot, un gésier seulement membraneux et non très musclé comme nos gallinacés domestiques du fait de leur régime alimentaire. Quant au plumage, il est intéressant à différents points de vue par sa coloration d'abord, la moucheture du tissu, si on peut dire, puisque en fait il s'apparente au tissu que les dames appellent un tissu chiné ; la disposition des teintes d'autre part qui donne aux oiseaux une apparence homochrome avec le terrain qu'ils fréquentent par un phénomène de mimétisme très accentué propre aux oiseaux vivant à terre sur des espaces découverts.

Ils présentent d'autre part un dimorphisme sexuel très accentué. On désigne sous le nom de dimorphisme sexuel les principaux caractères externes de plumage, de taille et aussi les caractères du chant qui différencient le mâle de la femelle, ce chant qui d'ailleurs aura un rôle très important au cours de la reproduction.

Quant à la biologie des outardes elle ne peut être que très schématisée ici pour nous permettre de définir quelques termes. Ces oiseaux n'ont pas une méthode de vie rigide, ils s'adaptent continuellement, c'est ce que nous montre l'écologie une partie très attachante de la science ornithologique : elle étudie les actions qu'exercent les uns sur les autres les êtres et les milieux dans lesquels ils vivent, c'est la science des habitats. Pour l'homme, si vous voulez, ce serait l'étude de son adaptation aux cités d'H.L.M. par exemple : nous verrons que pour les outardes, canepetières, les maïs par exemple représentent un petit peu les H.L.M. des oiseaux. L'écologie montre que l'état d'équilibre de chaque milieu naturel est tout relatif ; il dépend de trop d'interventions pour être autrement qu'instable et illusoire. Il n'est pas inutile de rappeler ici le rôle trop souvent néfaste joué par l'homme dans la fluctuation de densité des peuplements d'oiseaux. La disparition de la grande outarde, la rareté ou la disparition de certaines espèces de rapaces en est un exemple. Chez les oiseaux on parle souvent aussi de biotope.

C'est étymologiquement le milieu de vie de l'animal ou de l'oiseau. Sa connaissance est fondamentale pour l'étude des oiseaux sur le terrain ; il ne faut pas cependant lui donner un caractère trop absolu car les facultés d'adaptation sont grandes et variées. L'oiseau est parfaitement capable de tirer parti en cas de nécessité des ressources

d'un biotope inaccoutumé, l'outarde canepetière en est un bel exemple dans nos plaines de France et en particulier de Beauce où fleurit maintenant le maïs. Les outardes sont essentiellement des oiseaux de plaine, parfaitement adaptés à la course et à la vie dans les régions plates cultivées ou non mais coupées le moins possible de haies ou de surfaces étendues, d'arbres et des buissons.

En U.R.S.S. les outardes abandonnent les zones de grande culture où sont plantées maintenant des bandes de protection contre le vent, c'est-à-dire en fait des haies, (en France on les supprime). Les outardes ne dédaignent pas un relief légèrement ondulé leur ménageant des postes d'observation très recherchés de ces oiseaux méfiants. Mais en aucune façon ce ne sont des oiseaux aquatiques : en captivité ils ne savent que se noyer dans les bassins des parcs zoologiques.

Ce biotope précisé, nous résumerons l'étude de l'alimentation de la façon suivante : elles ont un régime mixte insectivore et herbivore avec une préférence pour les crucifères, par exemple le colza, pour les légumineuses cultivées, les trèfles, les luzernes, les sainfoins. Elles supportent très bien les étés les plus secs.

Les différentes phases de la reproduction seront évoquées au cours de l'étude de la vie de la canepetière.

Leur répartition géographique est surtout africaine, mais l'existence d'une outarde australienne isolée sur le continent, constitue un argument très important en faveur de la grande ancienneté de ce groupe d'oiseaux.

En résumé, la famille des outardes est extrêmement originale et homogène et il faut admettre pour elle l'existence d'un ordre indépendant, celui des otidiformes dont le plus ancien exemple remonte à l'Eocène. Parmi les différentes espèces deux d'entre elles retiendront notre attention : la grande outarde (*otis tarda*), l'outarde canepetière (*otis tetrix*) dont vous avez un exemplaire mâle avec son collier, et un exemplaire femelle.

La grande outarde c'est le plus gros de tous les oiseaux rencontrés en Europe, mais l'évolution des cultures et l'action de l'homme, en général, font que cette outarde se confine de plus en plus vers les pays de l'Est alors qu'elle était répandue au siècle dernier dans beaucoup de régions tempérées d'Europe. La Champagne fut autrefois la zone de prédilection des grandes outardes mais c'est en 1926 que les observateurs ont signalé le dernier passage impor-

tants de grandes outardes : on observe quelques oiseaux erratiques encore pendant quelques années et c'est dans l'Yonne qu'on a signalé la dernière capture en 1955. Une grande outarde fut même tuée à Sargé-sur-Braye à la même époque. En Champagne elles furent victimes en certaines années de froids rigoureux, de massacres tels que les marchés de la ville de Reims furent abondamment pourvus. Il en résulta des perturbations importantes sur les prix des autres gibiers, sur les volailles et même sur le prix de la viande dont les cours s'effondraient. Actuellement ses principaux points de nidification se trouvent surtout dans la péninsule ibérique, en Espagne et au Portugal, en Allemagne de l'Est, en Hongrie, en Russie centrale et méridionale.

On l'appelle aussi « outarde barbue » parce que le mâle en plumage nuptial arbore de très grandes moustaches latérales d'environ une quinzaine de centimètres de longueur. C'est donc un oiseau de très grande taille, au corps lourd, aux pattes et au cou longs : un mâle adulte peut avoir une envergure de 2,50 m et peser 14 à 15 kgs. Le plumage était surtout remarquable chez le mâle par ce caractère de dimorphisme sexuel, ces grandes moustaches et le plumage lui-même, autrement il est absolument analogue à celui de l'outarde canepetière. Il présentait aussi une particularité qu'on retrouve chez l'outarde canepetière c'est un sac situé sous la gorge, un sac dit « jugulaire » qui sert à emmagasiner de l'air et qui permet à l'oiseau en activité de noces de gonfler son cou et de hérissier les plumes de telle façon qu'il fait entendre en même temps son cri plutôt que son chant. Ces cris d'ailleurs émis par les mâles outardes ne sont pas seulement des invitations pour les femelles, ce sont aussi des défis lancés aux mâles des territoires voisins et ces provocations se terminaient souvent par des combats dont les oiseaux les plus vieux, les plus vigoureux sortaient vainqueurs. Les coups d'ailes qu'ils se portent sont extrêmement violents ; entre deux combats le mâle n'oublie pas de faire du charme à ses belles : il fait la roue en utilisant au maximum toutes les possibilités anatomiques et physiologiques de ses attributs, plumage, moustaches, sac jugulaire.

La canepetière de nos régions.

La petite outarde ou outarde capenetière est actuellement le seul représentant des otidiformes nichant régulièrement en France. Elle représente un élément impor-

tant de la faune ornithologique de plusieurs régions, en petite Beauce notamment. Nous l'avons observée pendant plusieurs années successives surtout dans la zone située dans l'axe entre Châteaudun et Blois.

Dans l'ordre des otidiformes c'est l'une des plus petites outardes. Son nom a déjà prêté à beaucoup de discussions, on l'appelle « poule de Carthage » dans les ouvrages consacrés à la faune d'Afrique du Nord et chez nous nous l'appelons souvent « canepetière ». Ceci permettait déjà à Buffon de se prêter à de longues considérations sur l'origine du terme et les confusions qu'il pouvait créer : « la désignation de petite outarde que j'ai préférée à canepetière, écrit-il dans son *Histoire naturelle des oiseaux*, n'est point sujette à confusion, car l'oiseau dont il s'agit, ayant tous les principaux caractères de la grande outarde à l'exception de la grandeur ce nom composé lui convient dans presque toute la plénitude de la signification et ne peut guère produire d'erreurs ».

Il n'en reste pas moins que les termes « canepetière » « canepetrelle » « canepetrace » se sont maintenus dans le langage populaire de nos provinces alors qu'on peut déjà les lire, dans les fabliaux du Moyen-Age. Buffon rapporte aussi l'expression « anas pratensis » désignant la canepetière, du fait que l'oiseau se plairait dans les zones herbeuses des prairies et que ce terme par traduction se serait contracté en canepetière. Toussenel, un ornithologue célèbre du XIX^e donnerait plutôt raison aux anciens fauconniers qui ont baptisé la canepetière à partir d'une observation de métier : la petite outarde, comme d'autres oiseaux, se « déleste » à l'envol très souvent et comme cette opération ne se fait pas sans trouble et s'accompagne ordinairement d'un bruit qui a reçu un nom dans la langue des hommes, les fauconniers témoins auriculaires de la chose l'on appelée « canepetière ». Actuellement à la distance où les oiseaux s'enlèvent ordinairement il n'est pas facile de vérifier une telle affirmation. C'est un fait que les paysans beaucerons la désignent souvent sous le nom de « pétueux », « péteux ». Nous avons retenu aussi une explication plus probable qui rappelle l'onomatopée qui exprime le chant du mâle en mai dans les luzernes : un « prett, prett, prett ». On peut penser que l'expression populaire en a été déduite par l'audition de ce cri.

En résumé, le terme communément admis est « outarde canepetière » mais les patois locaux ont une variété infinie de termes pour la désigner. Les paysans sont les plus



Outarde canepetière

concis, en s'annonçant mutuellement au printemps entre eux « les canes sont arrivées » comme d'autres mentionneraient l'apparition des premières hirondelles.

Description biotope.

La description du plumage de l'oiseau ne nous retiendra pas longtemps mais il convient de signaler tout de même ce caractère du mâle, ce vêtement de noces qu'il revêt après sa mue de printemps et qu'on appelle « plumage nuptial ». Ce caractère est représenté par un double collier noir et blanc qui est particulièrement remarquable : soit lorsqu'on voit l'oiseau qui chante et qui tape sur place, soit lorsqu'on le voit au vol, on distingue cette collerette hérissée un peu comme la fraise des élégants à l'époque de la Renaissance et cela permet de caractériser l'oiseau à coup sûr.

Les jeunes, les poussins sont à caractère nidifuge. Il convient ici de définir ce qu'on appelle des oiseaux nidifuges, ce sont des oiseaux dont les poussins naissent revêtus d'un duvet, les yeux ouverts, aptes à se déplacer dès leur naissance et qu'on retrouve chez tous les gallicinés domestiques et sauvages. Ces oiseaux proviennent en général de nids faits à terre. On les oppose aux oiseaux nidicoles qui eux sont des poussins qui sont nus, aveugles, inaptes à se déplacer et qui sont obligatoirement tenus de rester au nid, tels la plupart de nos passereaux et par exemple aussi les hirondelles, les pigeons et d'autres espèces.

On peut retrouver d'ailleurs cette opposition entre, (si l'on peut dire) nidifuge et nidicole en parlant des mammifères, chez par exemple des gibiers que vous connaissez bien les lièvres et les lapins par exemple. Les levrauts sont eux aussi nidifuges, ils naissent revêtus d'un duvet très abondant, ils ont les yeux ouverts, ils sont aptes à se déplacer très facilement et même à se défendre habilement, en particulier contre les chiens, en retenant leur odeur. Les lapereaux par contre, sont obligés de naître dans le nid fait par la mère avec son duvet abdominal au fond d'un terrier, car ils sont nus, aveugles et absolument inaptes à se mouvoir et à se nourrir par eux-mêmes. Eh bien ! les jeunes canepetières, elles, sont nidifuges et très vite elles suivront leur mère pour leur nourriture.

Les dimensions de l'oiseau adulte sont les suivantes : mâle 500 mm — femelle 420 mm.

Leur poids moyen est de 450 à 500 grammes pour la femelle et en général pour le mâle 1 kilogramme.

Le biotope par contre, nous retiendra d'avantage. La canepetière qui est un oiseau coureur comme toutes les outardes recherchera donc d'abord les grandes plaines et les steppes. Elle est également douée d'une vue perçante et l'observateur s'en rend compte car elle sonde les moindres fentes, scrute les horizons : on a pu la qualifier de « lynx des oiseaux ».

Regardons bien : des herbes sort comme un périscope le cou noir bariolé de blanc, une petite tête triangulaire qui se relève à chaque appel. Là se trouve le poste habituel de la canepetière. Eh bien avant d'avoir pu repérer l'oiseau celui-ci depuis longtemps inquiet a remarqué votre manœuvre, percé à jour vos intentions et à la moindre alerte va s'envoler, grand oiseau clair qui s'élève et s'éloigne rapidement. La canepetière exige donc l'espace, elle aime les étendues herbeuses, les plaines à grandes ondulations où les champs de céréales alternent avec les luzernes et les parcelles réservées aux betteraves et aux pommes de terre. Jamais par contre vous ne la rencontrerez dans les marais, c'est un oiseau essentiellement terrestre et dont le dédain pour l'eau est tel qu'il attend pour s'engager à la recherche des sauterelles que le soleil ait enlevé les dernières traces de la rosée du matin. Dans tous les cas il faut donc à l'outarde de l'espace, il faut qu'elle puisse observer de très loin et que rien ne puisse gêner ses mouvements dans une retraite précipitée.

C'est par contre une erreur de penser qu'elle recherche les terrains arides, terreux, dénudés alors qu'elle affectionne particulièrement les aires étendues où alternent le blé, luzerne, betteraves et même depuis quelques années le maïs. Déjà il était connu qu'en Russie, en Asie Centrale, l'outarde canepetière était rencontrée dans les champs d'orge et de maïs, c'est pourquoi l'extension brutale de la culture du maïs à graines, dans les plaines de Beauce, n'est pas pour modifier et trop contrarier le biotope naturel de la canepetière. Par contre elle s'adaptera difficilement aux traitements insecticides et autres que la végétation subit dans les zones qu'elle fréquente. Pour le maïs elle ne ferait pas exception : la perdrix, la caille, le faisan ont très vite adopté cette culture comme zone de nidification particulièrement propice, mais il semble que la mécanisation à outrance pour le travail de la terre ne la gêne pas non plus, c'est surtout une question de traitement.

Même les Ponts-et-Chaussées peuvent quelque fois favoriser provisoirement la présence des canepetières. Dans l'Yonne près d'Auxerre une large bande de terrain de plusieurs kilomètres restée en friche en vue d'une construction d'autoroute a servi de territoire de chasse et même de nidification pour les canepetières qui y séjournaient en grand nombre.

Il convient en outre de préciser l'importance de terrains légèrement mamelonnés ou en pente pour permettre aux mâles le choix de lieux d'observation, d'installations de sentinelles, ces lieux d'observations qu'on appelle des « têtes », des « petraces » qui sont aussi leurs postes de chant et de parades nuptiales qu'ils vont pétrir en sautant sur place d'où ce nom local de canepétraces que Buffon signalait déjà.

Comportement.

Pour identifier notre oiseau dans la nature, il convient de décrire son comportement. La confusion de l'outarde canepetière avec une autre espèce est difficile lorsqu'on a observé une fois l'envol de l'oiseau ou le passage d'une bande en déplacement, aux battements d'ailes réguliers et rapides et dont les dominances blanches du plumage ressortent dans le soleil ; de même est caractéristique l'attitude à terre d'un de ces oiseaux immobile dans une luzerne, le cou tendu comme un périscope, inquiet de l'arrêt de votre voiture d'où il est plus facile de l'observer qu'à pied.

Au sol, le plus souvent, l'oiseau surpris par l'homme n'attend pas son approche pour prendre son vol. On est alors étonné de voir partir un grand oiseau très clair, les ailes fortement cintrées, en grande partie blanches, qui battent rapidement en sifflant. Elle ressemble beaucoup à un canard au vol d'autant plus que le cou est tendu en avant et la tête haute. Tantôt elle file très vite au ras du sol, se pose peu après et continue à fuir en courant ; ou bien elle s'élève assez haut d'un vol direct et aisé et s'éloigne en décrivant un large demi-cercle.

Les canepetières se groupent volontiers en compagnies assez nombreuses et la plupart du temps inabordables pour l'observateur. On les remarquera plus fréquemment en avril-mai à l'arrivée des oiseaux qui n'ont pas encore choisi leur territoire ; d'autre part en septembre-octobre à l'époque des regroupements avant le départ des oiseaux vers leurs quartiers d'hiver. En septembre ces bandes, augmen-

tées de la jeune génération alors apte au vol, se reforment, et trop souvent dérangées par les allées et venues des chasseurs ne vont pas tarder à prendre leur vol migratoire vers des régions plus hospitalières.

Les cris divers des oiseaux sont variables. Il y a le chant du mâle ou du moins le cri, il y a les cris de la femelle en colère, il y a les piaulement des petits qui cherchent leur mère, il y a enfin les sifflements des oiseaux en vol : en effet les canepetières émettent en volant un sifflement caractéristique qui se produit au moindre battement. Lorsqu'une bande importante d'oiseaux passe au-dessus de vous particulièrement un jour d'ouverture de chasse où les oiseaux sont constamment dérangés, c'est souvent ce bruit qui vous fait lever les yeux et découvrir une magnifique volée d'outardes au reflet blanchâtre des ailes.

Quelle sera l'attitude de l'oiseau devant l'homme et les autres animaux ? De cette rapide esquisse sur le comportement des canepetières il convient de retenir d'abord combien ces oiseaux sont méfiants : ils ont l'avantage de voir facilement autour d'eux à une grande distance, alors qu'eux-mêmes sont difficilement repérables. Si par contre le cultivateur est derrière son attelage ou sur son tracteur et qu'il va et vient à proximité du poste de chant d'un mâle il pourra facilement observer l'oiseau qui saute sur place, chante, bat des ailes ou rejette la tête en arrière. D'une façon générale l'oiseau se méfiera beaucoup moins de l'homme accompagné d'animaux, les bergers par exemple, ou monté sur un tracteur ou encore, comme nous l'avons vérifié souvent, au volant de sa voiture.

A propos de la nourriture de la canepetière, les quelques dégâts que peuvent commettre ces oiseaux dans les crucifères et les légumineuses cultivées sont minimes par comparaison avec ceux qui sont provoqués par les bandes de pigeons ramiers par exemple. Seuls les rassemblements des oiseaux avant leur départ marquent nettement leur séjour dans les luzernes notamment. Dans les steppes dont ils sont originaires ils peuvent faire une grande destruction d'acridiens, sauterelles, grillons, surtout lorsque les bandes sont alors constituées de plusieurs milliers d'individus.

Reproduction.

La biologie de la reproduction de l'outarde canepetière dans ses différentes phases est particulièrement intéressante. Il reste dans ce chapitre bien des inconnues particulièrement au sujet de la nidification, de la ponte, de la couvaison, du temps d'incubation et on doit admettre que peu d'oiseaux se reproduisant en France sont plus ignorés dans ce domaine que l'outarde canepetière.

Ce chapitre comprend en fait toute la description de la vie de l'oiseau puisque dès qu'ils sont arrivés le premier souci des mâles sera le choix et la délimitation de leur poste de chant c'est-à-dire en fait la délimitation de leur territoire car comme chaque oiseau, l'outarde canepetière a un territoire défendu par le mâle, donc ce sera d'abord cette délimitation de poste de chant, alors qu'au mois de septembre les vols des jeunes de l'année annonceront bientôt l'époque du grand départ. Très schématiquement entre ces deux phases le cycle annuel d'un oiseau, quel qu'il soit d'ailleurs, peut être résumé ainsi : arrivée du mâle dans la zone de nidification puis des femelles ou inversement ou les deux ensemble suivant les espèces, chant et établissement dans un territoire individuel, formation du couple pour les oiseaux monogames ou recherche des femelles pour les oiseaux polygames avec tous les intermédiaires, construction du nid, ponte, incubation, élevage des jeunes, hivernage ou départ de la zone de nidification.

L'arrivée des canepetières en pays beauceron s'effectue discrètement mais n'échappe pas à l'œil averti des cultivateurs qui nous signalent régulièrement les premiers individus observés. Les premières bandes ne passeront que quelques jours chez nous et se disperseront vite et c'est ensuite qu'arriveront les locataires définitifs des territoires qui se partageront chacun une zone de terrain. Les regroupements entre les dates d'arrivée signalées dans différentes régions permettent d'affirmer que la première quinzaine d'avril est le plus souvent la période d'arrivée de ces oiseaux.

L'oiseau va donc d'abord chanter et il va ainsi, après quelques hésitations, quelques parcours, prendre possession de son terrain. La prise de possession d'un territoire donné se fait donc essentiellement par ce chant qui s'intensifie lorsqu'un intrus s'approche ou chante dans les environs. Dans nos vergers, dans nos jardins on s'imagine que les oiseaux chantent pour nous alors qu'en fait c'est un véri-

table duel qui s'établit, un véritable duel vocal comme les défis que se lancent les cerfs à l'époque du brame. Très rapidement le mâle canepetière s'installe définitivement, il a fixé ses limites et son chant d'amour l'annonce au loin. Soulignons la spécificité absolue de ce chant qui permet chez tous les oiseaux d'identifier l'espèce avec certitude. Les postes de chant sont de petites places dénudées dominant les alentours et où le mâle se tient en permanence durant le jour. Ajoutons qu'ils sont piétinés par l'oiseau et ainsi très facilement reconnus par les cultivateurs et aussi par les braconniers.

Le comportement du mâle à son poste de chant est variable. Seul, il émet son cri par intervalle tout en se livrant à une mimique très particulière : régulièrement on le voit hérissier son collier, chanter, sauter parfois en lançant sa note pétillante, avancer, tourner sur lui-même, s'immobiliser, écouter attentivement les divers bruits venant de la plaine, chanter à nouveau et recommencer inlassablement son manège. En présence d'une femelle, le mâle quitte aussitôt son poste d'appel, se précipite vers celle-ci et l'entoure de mille démonstrations amoureuses. Nous avons utilisé à cette fin, à plusieurs reprises, une femelle naturalisée que nous plaçons bien en vue sur un chemin un peu surélevé ou dans un endroit dénudé, puis nous faisons s'envoler un mâle dans le voisinage du lieu choisi. Dès que celui-ci aperçoit la silhouette il vire rapidement et va se poser à quelques mètres d'elle. Un instant immobile il fonce sur elle, ailes abaissées et collerette en érection, et la couvre brutalement au point de la renverser. Nullement décontenancé par ce comportement particulier et la présence aussi d'un socle de bois il continue ses manifestations amoureuses sans s'occuper de notre présence à une cinquantaine de mètres. Enfin calmé il s'éloigne, nous aperçoit et fuit. La brutalité du mâle dans son comportement amoureux est souligné par les observateurs, Jacques Delamain, un ornithologue très précis montre bien cette extrême « virilité » si l'on peut dire. « S'il aperçoit une femelle qui se faufile parmi les herbes il s'élance à toute vitesse, boule d'un jaune ocreux qui fait voler la poussière en roulant sur les sillons et lorsqu'il l'atteint, elle se blottit à terre pour la pariade ». Lorsque, par contre, la canepetière mâle se trouve en face d'un rival ou du moins survolé par un rival, le comportement est totalement différent. Lorsqu'un mâle dérangé sur son propre canton survole le territoire d'un voisin celui-ci s'élève aussitôt en poursuite comme un avion de chasse qui quitte son aérodrome, les deux



Nid et ponte de canepetière
dans une luzerne récemment fauchée



Jeune canepetière âgée de 15 jours

oiseaux qui volent à une trentaine de mètres de hauteur paraissent alors tout blancs car ils ne montrent que le dessous du corps et les ailes maintenues basses comme celles des canards et qui frémissent à petits coups sifflants. Deux ou trois grands cercles et l'intrus sort des limites que son poursuivant revendique comme territoire. Ils atterrissent l'un et l'autre et par des sentiers défilés, une marche serpentine et prudente, très curieuse à observer aux jumelles, le cou noir dressé, tête en périscope parmi les tiges de luzerne, chaque mâle glisse vers son angle de champ labouré et recommence à crépiter sur sa motte de terre.

Le comportement de l'oiseau est donc extrêmement révélateur quant à sa prudence et sa vigilance. Le problème de la monogamie et de la polygamie ne sera pas soulevé ici, il semble bien cependant que l'oiseau soit ou un monogame très passager ou disons un polygame.

Au cours de cet accouplement le plus remarquable est certainement tout le cérémonial qui précède l'acte lorsque le mâle effectue sa parade nuptiale : il utilise alors tous ses attributs comme nous l'avons vu aussi chez la grande outarde.

Ponte — Couvaion.

Ensuite la femelle va disparaître et elle va effectuer sa nidification. Le nid lui-même sera extrêmement simple car la femelle va consacrer, comme tous les oiseaux qui nichent à terre, très peu d'activité à la construction de ce nid : une simple cuvette grattée dans le sol d'une zone sèche bien protégée par la végétation environnante, c'est-à-dire le plus souvent un champ de légumineuses fourragères, luzerne ou trèfle, dimensions peu variables, garniture du nid absente ou très réduite, quelques herbes sèches au plus. On peut seulement le comparer au nid de l'œdicnème criard que l'on appelle encore le courlis qui a souvent été rapproché de la canepetière car il affectionne aussi les plaines, où il nidifie.

La ponte sera d'environ deux, trois ou quatre œufs au maximum. Les œufs sont verdâtres, lavés de marron et sont très bien connus des cultivateurs. Malheureusement l'incubation artificielle lorsqu'on récolte ses œufs aboutit toujours à des échecs. Cette incubation est assurée par les femelles seules suivant le cas général dans les oiseaux polygames où les mâles abandonnent entièrement aux fe-

melles tous les soins inhérents à la construction du nid, à l'incubation des œufs, à l'élevage des jeunes. Cependant le mâle se tient généralement à proximité.

Pendant les premières semaines les jeunes outardes seront rarement visibles, elles commenceront à voler vers l'âge de six à sept semaines, c'est-à-dire approximativement à la période de la moisson. Des cultivateurs m'ont cité le cas de ces jeunes oiseaux au vol maladroit qui parfois se tapent sur le sol près de leur tracteur : ils peuvent même les capturer à la main par surprise tellement elles se fient d'avantage à leur immobilité et à leur plumage couleur de sol qu'à leurs ailes encore faibles. Dès les premiers jours du mois d'août l'instinct va commencer à grouper les jeunes et les adultes en bandes plus ou moins importantes et il convient déjà de préciser qu'à ce moment on ne reconnaît pas les mâles des femelles. Beaucoup de chasseurs font la réflexion, et constatent du moins qu'ils ne tuent que des femelles au moment de la chasse : c'est une erreur, car en fait femelles et mâles ont à ce moment un plumage absolument identique. En fait on tue surtout des jeunes.

Migration.

Leur migration pourrait nous retenir longtemps mais à vrai dire ils échappent aux méthodes modernes d'identification, aux baguages, aux reprises, toujours en raison de leur caractère extrêmement craintif. Ici ce sont des oiseaux estivants, car il faut faire sous nos climats une distinction entre les oiseaux estivants et les hivernants, les premiers, les plus nombreux, sont tous ceux qui à la saison des nids viennent chez nous du Sud où ils sont allés passer l'hiver au chaud ; les autres, les hivernants, habitent l'été et la plus grande partie de l'année dans les pays du Nord et même les régions polaires où ils nichent. Nous ne les verrons que lorsqu'ils estimeront que nos hivers sont moins rigoureux que ceux où il se trouvent, c'est-à-dire en fait par les froids les plus sévères. Les cygnes par exemple et beaucoup de palmipèdes sont dans ce cas.

L'outarde canepetière, elle, constitue comme l'hirondelle et la caille, un véritable oiseau-calendrier car les dates d'arrivée et de départ sont fixes et seulement légèrement modifiées par les conditions météorologiques. Où vont-elles ? La plupart gagnent la péninsule Ibérique et surtout le nord de l'Afrique, particulièrement la Tunisie,

le Maroc. Dans ces régions d'ailleurs beaucoup d'oiseaux sont sédentaires comme des pigeons ramiers chez nous par exemple. Leurs itinéraires de déplacement sont très improbables, ou très mal précisés. Du moins, on peut déduire que les outardes canepetières quittent la Beauce en direction du Sud-Ouest de la France, franchissent les Pyrénées, survolent Espagne et Portugal où certaines s'arrêtent et gagnent le Nord de l'Afrique en évitant un trop gros parcours marin.

Répartition géographique.

En France quelle est leur répartition géographique ? La dernière enquête territoriale à ce sujet remonte à 1885, il y a eu beaucoup d'évolutions depuis. En fait, les principales zones de nidification sont assez bien groupées : d'une part, l'Eure-et-Loir, le Loir-et-Cher, l'Indre, le Cher : on peut dire la province de l'Orléanais-Touraine ; d'autre part, la Marne, l'Aube, la Haute-Marne, la Champagne en général, l'Yonne, l'Aisne et quelques zones très localisées dans le Midi de la France, dans le département du Gard par exemple.

Il conviendrait aussi d'évoquer l'existence de la canepetière orientale qui est extrêmement abondante en Russie et qui, elle, prend ses quartiers d'hiver en Egypte, en Syrie, en Asie-mineure et en Perse. Mais, comme le soulignent les auteurs ornithologues russes, la mise en culture de steppes a amené au siècle dernier une diminution considérable du nombre des canepetières en Russie ainsi qu'une rétraction de leur aire de distribution, il n'en reste pas moins qu'il existe en Russie des bandes de deux à trois mille oiseaux en période de migration : c'est chose extrêmement courante.

Acclimatation.

La vie de l'outarde étant évoquée rapidement, on pourrait dire quelques mots de l'acclimatation et de la domestication des outardes car en certaines plaines de Russie on voyait fréquemment des outardes complètement apprivoisées dans les fermes disposées au milieu des steppes et qui vivaient en bonne intelligence avec les autres oiseaux de basse-cour, mais les essais de domestication n'ont pas abouti au XIX^e siècle, à l'époque où l'on voulait à vrai dire tout apprivoiser.

La chasse à l'outarde et à la canepetière.

Les chasses, par contre, peuvent être aussi évoquées rapidement. Les outardes et l'homme n'entretiennent pas toujours des relations aussi amicales que pourraient le faire supposer les tentatives de domestication. Leur caractère défiant est si bien connu qu'il était même devenu proverbial chez nos ancêtres. Par allusion à une personne rusée et soupçonneuse on disait au Moyen-Age : « Il fait la canepetière ». La nature farouche de ces oiseaux n'a fait qu'exciter l'imagination des chasseurs. Dans les pays de l'Est la grande outarde se chassait couramment à courre derrière des lévriers suivis de chasseurs à cheval. Ce devait être une chasse qui représentait une rude épreuve pour les chevaux comme pour les chiens et surtout pour les cavaliers. Toutes les classes de la Société d'ailleurs, en Russie, chassaient l'outarde, c'était une source de nourriture non négligeable, on utilisait le procédé de la vache artificielle par exemple. Il fallait beaucoup de patience aux chasseurs qui usaient de ce piège grossier. Avec des moyens rudimentaires ils imitaient dans ses formes et dans sa démarche cet animal qu'ils traînaient dans les champs, mais il fallait pouvoir se retourner avec facilité au moment d'ajuster l'arc, « ce n'était pas chose facile » constate le chroniqueur.

Les paysans Russes avaient déjà bien observé le comportement très peu farouche des outardes vis-à-vis des animaux domestiques. Ils utilisaient ce principe pour les abattre en utilisant des chars à outardes : une voiture à cheval recouverte de branchages, avec deux personnages, le conducteur et le tireur armé d'un arc. D'après le commentaire il suffisait au premier de savoir bien faire jouer les guides pour porter le cheval tantôt à gauche, tantôt à droite, l'arrêter brusquement et enserrer progressivement les oiseaux dans un cercle déterminé jusqu'à portée d'arc ou de fusil.

La fauconnerie fut aussi très utilisée pour chasser l'outarde. Par comparaison ce fut l'art noble tel que le pratiquaient les seigneurs arabes en Algérie. L'outarde Houbara est une autre espèce d'outarde communément rencontrée en Afrique du Nord. Elle était chassée dans les immenses plaines du Sud essentiellement propices à cette chasse ; les militaires de l'époque prenaient grand plaisir à voir lancer le faucon à la poursuite de l'outarde et en ont fait

des descriptions enthousiastes. C'était un vol d'ailleurs que les fauconniers n'entreprenaient jamais sans appréhension : tous les faucons n'étant pas aptes à prendre l'outarde qui se défendait à terre et qui par son vol puissant les entraînait et provoquait leur perte.

Quant à l'outarde canepetière, on peut dire qu'elle n'est pas chassée. La petite outarde est sans doute avec la bécasse le plus beau gibier à plumes qu'un chasseur puisse espérer rapporter. En fait on ne la chasse pas : on peut avoir une bonne rencontre en septembre pendant la première semaine d'ouverture de chasse. Les autres prises, faciles d'ailleurs, sont du domaine du braconnage à la période des amours. Il suffisait aux braconniers de connaître les mœurs des outardes et d'observer le comportement des mâles, ils en déduisaient deux méthodes aussi efficaces l'une que l'autre : ayant remarqué l'habitude du mâle de sauter à la même place en jetant son cri, ils repéraient la petite zone circulaire qui résulte du piétinement de l'oiseau ; un piège à palette assurait la capture ; de même l'extraordinaire passion du mâle à la vue d'une femelle même empaillée produisait inmanquablement son effet : un piège disposé à côté de l'appât ne rebutait pas l'oiseau qui en était bientôt victime.

Gastronomie...

Quant à la valeur gastronomique de ce gibier, il y aurait beaucoup de chose à dire car c'est aussi un des meilleurs plats qu'on puisse déguster. On peut dire que sa chair très riche en sucs mérite de figurer sur les meilleures tables, écrivait-on déjà au XIX^e « un chaperon d'outardes à colliers engraisées à l'épinette aurait damé probablement le pion à tous les chapons du Maine et même aux poulardes de Bresse ». Quel jugement porteraient donc ces artistes gastronomes en goûtant nos produits obtenus à la chaîne dans un temps record avec les farines les plus variées et après des traitements plus ou moins naturels ? En résumé, un vétérinaire affirmait à l'époque : « la chair des outardes est un aliment solide, riche en sucs nutritifs et qui convient particulièrement aux jeunes gens, soumis à des violents exercices, bien qu'elle soit un peu échauffante et capable de déterminer des rêves érotiques ».

Oiseau de légende.

Ce fut aussi un oiseau de légende. Les gens de tribus dispersées en Tunisie manifestaient un dégoût invincible à l'égard du rhaad comme ils appelaient la canepetière et l'apparition de ces oiseaux, même la vue d'une plume, les faisait vider les lieux précipitemment ; il est malséant de parler de rhaad devant eux. Un paysan n'a pas voulu récolter le blé de son champ car au moment où les moissonneurs étaient à l'œuvre une canepetière s'envola. Cette tribu considérait les rhaads comme des oiseaux de malheur, un peu, comme encore dans nos campagnes, les oiseaux de nuit, et leur opinion est basée sur des légendes colportées de bouche à bouche, comme les fabliaux du Moyen-Age chez nous.

Conclusion.

L'outarde canepetière c'est donc un peu un anachronisme dans notre Beauce, disons un oiseau retardataire et archaïque qui n'a pas subi l'évolution comme ces poissons fossiles dont la presse parle parfois lorsqu'ils sont pêchés, ou simplement comme les attelages de chevaux dans la plaine Beauceronne. A l'ère de la mécanisation, de la destruction méthodique de toute végétation indésirable, du renouvellement incessant de la teneur minérale et organique du sol, on peut se pencher avec sympathie sur cet oiseau car la canepetière devant ces perturbations continues s'accroche désespérément à notre sol où son biotope naturel est bouleversé perpétuellement par l'activité humaine.

L'étude de l'outarde canepetière, comme de n'importe quel oiseau peut être un sujet d'initiation à l'étude de la biologie des gibiers trop souvent mal connue. Ce domaine de l'ornithologie et celui plus général et tout-à-fait d'actualité de la protection de la faune et de la flore ne doivent pas être étrangers aux membres de notre société. Ce sont pour nous de rares occasions de rompre aussi avec les servitudes de nos métiers et c'est aussi une ligne de conduite que nous conseille fortement un médecin qui fut aussi bien un grand biologiste qu'un écrivain renommé, Duhamel : « Veillons sur les droits de l'esprit, écrivait-il, pensons à la douceur des entretiens humains, admirons les longs chefs-d'œuvre de la patience et les sereines magnificences de la nature ».

Mademoiselle de BORTHON et ses amies

Chronique de la vie quotidienne en Vendômois

1804-1813

par M. J. ARNOULD

PREMIERE PARTIE

LES ANNEES DIFFICILES

PROLOGUE.

Hé bien oui, je l'avoue, il s'agit encore d'eux. Mais ils sont mes trois mousquetaires et comme le voulut Dumas, le compte n'y sera que s'ils sont quatre. Leur histoire serait incomplète si nous taisions l'attachante figure du quatrième. Ce serait aussi injustice. N'est-ce pas au soins pieux de Mademoiselle de Borthon que nous devons d'avoir pu vous présenter successivement le vieux lutteur de Saint-Domingue, le mélancolique dernier seigneur du Fief-Corbin, l'impétueux soldat des guerres impériales ? Il nous manquerait de la mal connaître.

Mademoiselle de Borthon nous apporte aujourd'hui quelque 140 lettres à elle écrites par ses amies. Presque toutes datent de la période impériale.

Parler de l'Empire est toujours bien accueilli. Le Français aime les images d'Epinal. Elles lui rappellent l'Empereur. Depuis qu'il n'est plus, la France n'a jamais

tant parlé de lui « car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître », écrit le poète.

Bien sûr, la Grande Armée, instrument de la grande aventure, a la meilleure part dans la légende et dans l'histoire.

Mais les autres, ceux qui en ces quinze ans héroïques, n'ont jamais quitté le vieil hexagone ? Que savons-nous de ces trente-sept millions de Françaises et de Français ?

Nos manuels d'histoire les ignorent. Leurs soucis, leurs problèmes, paraissent minuscules et même mesquins sous la toise impériale. Ils n'en sont pas moins de réels problèmes, d'humains soucis.

Leur vie ne peut nous être indifférente ; elle peut nous être fort attrayante, voire sympathique surtout lorsqu'elle a pour cadre notre Vendômois.

Que faisait Mademoiselle de Borthon à Sargé pendant que son frère se prenait au col avec les Russes, les Espagnols et autres Kaiserlicks ? Où la menaient ses légers sabots de bois — et tap et tap — par nos chemins creux, alors que les bottes de sept lieues d'un voltigeur du 2^e Léger le projetaient de la Baltique à la Méditerranée, du Vendômois aux plaines saxonnes ?

La correspondance gardée par Mademoiselle de Borthon n'est que fragmentaire. Qu'importe ! Les faits fourmillent. C'est une chronique à bâtons rompus de la vie quotidienne. Quel désordre, mais aussi quelle richesse !... On tient la vie à pleines mains... Déjà elle nous échappe, s'écoule, se déroule, la voici :

Adieu enfance ! Adieu, Fief-Corbin !

Mademoiselle de Borthon est née le 29 octobre 1782. L'extrait du registre des baptêmes de l'église Saint-Eustache à Paris déclare : « L'an mil sept cents quatre vingt deux, le mercredi trente octobre a été baptisée Anne-Etienne, née d'hier, fille de messire Marie-Joseph-François Borthon, chevalier, sieur de l'Etang, gendarme de la garde ordinaire du roi, avec rang de capitaine de cavalerie et de dame Antoinette Brunot son épouse, demeurant rue des Bons Enfants... »

Négligeons vingt années et portons-nous à Sargé aux alentours du 11 brumaire an XIV, par tradition un jour méditatif : le 2 novembre 1805.

Un grincement d'essieu déchire le silence du Haut-Bourg. Le citoyen Hervet, aubergiste à l'enseigne de la Croix-Blanche, professionnellement, lève la tête. Déjà un lourd chariot a tourné la pierre à l'angle de la rue. Cahotant, massif et lent, il descend vers Saint-Cyr, il tourne là-bas vers le Petit-Moulin du Bourg... A son passage, mêlé à celui de la bise, un souffle court, s'insinue sous chaque porte et chuchote : « C'est la demoiselle,... la demoiselle du Corbin,... mademoiselle Anne... ses meubles... elle déménage... »

Et bonnes gens de branler le chef, de jeter à la dérobée un œil circonspect mais combien aigu vers le chargement ; Et p'tits gars d'accourir, bouche ronde. Naturellement, « on sait ren », mais si chacun pouvait causer... C'est qu'avant celles de ce char, les pesantes roues de l'histoire, inexorablement, ont tourné.

Le 21 janvier 1805 — 1^{er} pluviôse an XIII). — le château du Fief-Corbin a été péniblement vendu par madame Brunot de Beyre, veuve de monsieur de Borthon et mère de mademoiselle Anne.

Cette dernière s'y est réservé pour un an l'appartement qu'elle occupait. Le 11 brumaire an XIV, le délai expirant, l'inévitable se produit. Des amis, les Bordier, lui offrent l'hospitalité.

Chez les Bordier, rue Basse

André Bordier fils et gendre de « marchands d'étoffe » est par sa mère de cette famille Savatier de Bessé, laquelle céda, avant 1789, le Fief-Corbin aux Borthon. Lui-même « marchand fabricant de laine et de cotonnades » fait partie de ces Sergettiers qui longtemps donnèrent au village une physionomie singulière et une solide bourgeoisie.

La Révolution le porte aux honneurs municipaux. L'Ordre nouveau le trouve en 1802 établi notaire dans cette maison de la rue Basse qui abrita longtemps ses pairs et qui dresse toujours sa longue façade austère.

De mademoiselle de Borthon, André Bordier a été le conseil. Il l'a guidée sur le rude sentier qui l'éloigne de sa mère afin de sauvegarder des intérêts déjà suffisamment aux prises sur l'océan de la procédure avec la flotte rameutée des créanciers. Une lettre datée de Vendôme, (7 juin 1804) écrite par madame de Borthon au notaire de sa fille en porte témoignage.

« Vous avez sans doute vu avec plaisir, Monsieur, l'accueil que j'ai fait à ma fille. Vous êtes père, votre cœur est bon, vous avez de l'amitié pour elle, et tous ces sentiments réunis ne pouvaient vous trouver froid spectateur d'une réunion qui parlait à l'âme et rendait les paroles nulles...

Je vous charge d'un soin digne de votre zèle pour mademoiselle de Borthon. De ce moment je confonds mes intérêts avec les siens. Prenez lecture de la lettre que je vous adresse pour elle. Depuis longtemps vous avez sa confiance et vous la méritez par votre dévouement à ses intérêts. Il est vrai que pour la servir vous avez pris un terrible chemin : qu'il nous coûte un tiers des débris de notre fortune mais dans le voyage semé d'épines de la vie, nous marchons le bandeau sur les yeux ;... Je vous charge donc de la décider à me venir joindre à Vendôme. Son lit l'attend... Sa présence ici est aussi pressée qu'indispensable. J'attends par le premier courrier des réponses de ces messieurs. Nous nous consulterons ensemble sur la nôtre. Ils ont agi noblement en ne cessant de plaider sa cause avant de l'avoir vue, et sa présence ne pouvait les refroidir pour elle... Le 24 de ce mois doit décider de la vente (en supposant que le pays ne dégoûte pas de la maison le plus jeune des acquéreurs...) J'attends ses offres. C'est aujourd'hui ma fille et moi *qui vendent*. C'est elle et moi *qui placeront* et c'est encore ma fille qui choisira avec sa mère le lieu de notre retraite. Son frère sera enchanté de notre réunion. Nos divisions ont fait son tourment. C'est un excellent jeune homme ! Oh ! pourquoi sa sœur n'a-t-elle pas sa touchante sensibilité !...

...Vous sentez parfaitement, monsieur, que nos intérêts séparés, et totalement désunis par la transaction je ne suis aujourd'hui influencée que par *le sien seul, celui de son frère* et ma tendresse maternelle. Je ne me crois plus dans l'affreuse position d'avoir à me défendre contre ma fille... Agissez-donc, monsieur, et méritez par ces nouveaux soins une éternelle reconnaissance de sa part.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon estime ».

Veuve de Borthon.

Nous sommes en plein drame familial, drame obscur et toujours pénible. Monsieur de Borthon s'était endetté. Les créanciers en sont à exiger le pire. Mieux vaut les devancer en vendant le château.

De son côté, mademoiselle de Borthon a conclu avec sa mère une transaction qui a séparé leurs intérêts.

Le château vendu, les créanciers rassasiés, Anne touchera un capital de 6.000 livres dont la rente assurera ses modestes besoins.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

La lettre de madame de Borthon semble nourrir quelques autres desseins. Elle nous découvre aussi tout un passé de désaccords entre la mère et la fille. Qu'il est doux dans ces extrémités de connaître le soutien de l'amitié désintéressée. C'est cela que cherche et trouve Anne de Borthon au château de Montmarin auprès de Marie-Louise d'Alès épouse du marquis Palamède de Montmarin.

Au Fief-Corbin, le 21 novembre 1803.

Madame,

Un moment de conversation que j'ai eu hier avec mademoiselle Caille a donné lieu à la démarche que j'ose hasarder aujourd'hui. Elle m'a rapporté ce que vous lui aviez dit à l'occasion de l'arrivée de maman à Vendôme dont j'ai paru vous faire un mystère. Je vous avoue, Madame, que cela m'a pénétrée jusqu'au fond du cœur et j'ai résolu de tout employer pour dissiper les nuances désavantageuses que cette conduite mystérieuse aurait pu jeter dans votre esprit. Je sens bien que l'air réservé que j'ai toujours eu avec vous, madame, a dû naturellement vous faire soupçonner ma sincérité. J'attache un trop grand prix à votre estime pour ne pas faire tout ce qui dépend de moi pour me justifier de cette insensibilité qui me rendrait indigne de la bonté avec laquelle vous m'avez toujours traitée et de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à moi. Je vais donc vous dire sincèrement, madame, les raisons qui m'ont portée à user de cette retenue. Je ne vous croyais pas aussi instruite de ma véritable position qu'il me semble que vous l'êtes. J'ai souhaité bien des fois de pouvoir, vous ouvrir mon cœur sûre de trouver en vous, madame, qui êtes la bonté même, des consolations et des conseils salutaires... Vingt fois vous m'avez fait les avances... J'étais cependant sensiblement touchée de cette bonté franche qui m'inspirait la plus grande confiance et j'ai souvent été prête à rompre le silence mais considérant qu'une fois

lancée, je n'aurais pu m'arrêter et que peut-être il m'aurait été impossible de ne pas dire bien des choses au désavantage de maman je me suis tue. J'ai tâché de renfermer en moi-même des choses que je voudrais que tout le monde pût ignorer. Voilà, ma chère madame, le véritable motif de cette froideur et de cette réserve... Il m'importait de me justifier mais trop vivement pénétrée, je n'aurais jamais eu la force de vous dire tout cela. J'ai préféré vous écrire. Un mot de votre main, Madame, qui m'assurerait que vous m'aimez toujours me comblerait de joie...

Celle que mademoiselle de Borthon pleurera en 1810 comme on pleure une mère répond sur le champ et la petite messagère du Fief-Corbin rapporte à sa jeune maîtresse ces paroles bien faites pour adoucir sa peine :

« Je suis désolée, mon aimable amie, qu'un mot dicté uniquement par le vif intérêt que vous m'inspirez, ait pu vous causer une impression de tristesse...

Je ne vous nierai pas, ma chère amie, que j'avais été un peu surprise de votre silence sur un sujet que je sentais devoir vous occuper d'une manière pénible. Vous me feriez tort si vous me supposiez un motif de curiosité bien loin de moi et que je rougirais de me voir attribuer. Le désir d'adoucir vos peines en les partageant m'aurait seul animée. Je n'ignore point que vous en avez et des plus sensibles pour une âme telle que a vôtre. J'admire le courage avec lequel vous les supportez ainsi que les motifs de votre réserve sur un sujet semblable...

Rassurez-vous donc, mon aimable amie, je respecte vos douloureux secrets et je vous plains de toute mon âme.

Si je puis vous être de quelque utilité dans quelque moment que vous le jugiez vous me trouverez toujours disposée à vous procurer les consolations d'un cœur sensibles et qui connaît le malheur... »

d'Alès de Montmarin.

La thèse de Madame de Borthon.

Puissions-nous nous arrêter sur ces lettres si sensibles. Mais la vie est rude à chacun, particulièrement à mademoiselle de Borthon subissant l'argumentation de sa mère : cruels reproches, appels angoissés, serments généreux ; mais de cette savante alternance on pourrait dire avec quelque raison : « Le flux les apporta, le reflux les remporte ».

« J'ai eu hier, ma fille, un long entretien avec monsieur de Hargne (avoué au tribunal de Vendôme, conseil et fondé de pouvoir de mademoiselle de Borthon) relatif à notre critique position. Je dis *notre* parce que du moment où ma fille s'est rendue à ses devoirs (il est vrai qu'elle n'a rempli qu'un devoir, que la sécheresse de sa physionomie et de son langage annonçait visiblement que son cœur n'y était pour rien, ce qui n'a pas échappé aux personnes qui nous observaient). Je m'efforce d'éloigner des souvenirs douloureux et de me persuader que je retrouverai dans ma fille les sentiments de tendresse que j'ai pour mon père et ma mère. Je ne forme donc *qu'un tout* de ses intérêts, de ceux de son frère et des miens. Les droits de ce malheureux jeune homme sont les mêmes que les vôtres et pourtant il n'a reçu que mes soins quand vous avez joui d'une pension de trois cents livres, reçu un mobilier et l'assurance de 6.300 livres mais je connais le noble désintéressement de son âme et l'excellence de son cœur : il ne calculera jamais avec une mère qu'il estime et qu'il aime parce qu'il la connaît bien. Ah ! que toutes les injures que vous lui avez écrites sur elle ne pourraient détruire la vérité qu'il avait sous les yeux. Voilà, ma fille, *les derniers souvenirs dont votre mère vous entretiendra*. Mais un tissu d'indignités ourdi depuis quatre ans ne peut en un instant se détruire sans laisser de fils. Soyez donc bien persuadée que mon cœur vole au-devant du vôtre et que je me croirais encore heureuse, s'il le pouvait sans défiance... »

Epître fleuve, véhémence, passionnante et passionnée. Ecourtons-la à dessein pour écouter venant de Saint-Calais la voix calme, mesurée mais inflexible de la défense. Entendons Javary, juge suppléant au tribunal civil de la dite ville :

Saint-Calais, 25 prairial an 12 (14 juin 1804).

Je tiens, mademoiselle, pour maxime qu'il ne faut point traiter d'intérêts en face avec les personnes à qui l'on doit du respect et de la soumission. Il y a dans ce cas la ressource des fondés de pouvoir...

...Ne grevez d'aucune charge le faible bien-être qu'une transaction vous a ménagé. Si votre sort n'est pas considérable il est du moins fixé, ne l'exposez pas, je vous en conjure à de nouvelles chaînes...

Toute pénétrée de ces évidences et de quelques autres,

mademoiselle de Borthon répond à sa mère deux jours après :

« ...Sans expérience et ignorant absolument les affaires, j'ai été obligée de consulter monsieur Javary sur votre lettre. Je ne puis mieux faire, je crois, ni vous marquer plus de confiance que de vous envoyer celle même que j'ai reçue de lui à ce sujet. C'est un homme éclairé et qui a toujours mérité ma confiance, un père de famille qui connaît les devoirs des enfants envers leurs pères et mères et dont les conseils m'auraient infailliblement ramenée au respect que je vous dois si j'avais été assez malheureuse pour m'en écarter... »

N'est-ce pas dans sa concision et sa précision, lesquelles contrastent avec la volubilité et l'excitation de madame de Borthon, d'une fermeté qui peint un caractère ?

Le dernier assaut.

Nous sommes au théâtre. Après la confidente, voici le grand-père. Il a lu Molière : « On oublie aisément les fautes des enfants lorsqu'ils rentrent dans le devoir ». A lui de parler au nom de l'ordre et de la famille.

Paris, le 17 prairial an 12 (6 juin 1804).

« Le compte qui m'a été rendu, ma fille, par monsieur Lafontaine de la manière dont vous vous êtes conduite en sa présence vis-à-vis de votre maman ; la peine que lui a causée votre position actuelle, dans laquelle vous vous êtes mise vis-à-vis d'elle, et vis-à-vis de tous vos parents ; le chagrin que votre grand'maman et moi ressentons de l'éloignement total d'un enfant que nous avons tant aimé, et à qui nous l'avons prouvé me font vous engager fortement à briser toutes les entraves que des gens mal-intentionnés peut-être plutôt que vous-même, ont mises jusqu'à présent, à votre réunion avec tout ce que vous avez de plus cher au monde... »

Je ne doute pas... etc. Vous devinez la suite. Cette attaque précise et directe, madame de Borthon la soutient de tout son courroux.

27 juin 1804.

« J'ai, ma bonne amie, absolument besoin du contrat d'acquisition du Fief-Corbin. Vous l'avez au château... Si ma fille était capable de m'entraver dans une affaire de

laquelle dépend le dernier morceau de pain de sa mère, de son frère (je ne lui parle pas ici de ses intérêts, liés aux miens par les nœuds de la nature, ne voulant pas lui prêter des sentiments si bas) en vérité je douterais qu'elle fut effectivement mademoiselle de Borthon...

...Je dois vous dire que votre grand-père outré de toutes les menées dont nous sommes toutes deux les victimes (votre mère particulièrement) m'écrit le 5 du courant : « Il faut, et je l'exige en père, ramener ta fille avec toi.. cette discorde contre nature ne doit plus exister, et je la ferai cesser sans retard »... Il veut vous aller chercher... »

Que va faire Anne de Borthon devant ce déchaînement familial ? Elle est un peu débordée mais ses amis ne sont-ils pas là ? A Saint-Calais « l'aimable Amélie » pressera son père, monsieur Javary de dépêcher quelque courrier à son amie.

Les derniers conseils de Javary.

Le 4 juillet 1804 après avoir « médité sur les choses et les personnes », ainsi s'exprime l'homme de loi, monsieur Javary rend son arrêt. Il est brutal.

...« Je crois que vous ferez bien de ne pas vous trouver au Fief-Corbin au passage de madame votre mère ; il vous sera demandé à ce passage des choses qu'il est essentiel de refuser pour la sûreté de ce qui vous est réservé par le traité que nous avons souscrit.. Vous serez donc tourmentée et si vous aviez le courage de tenir fermement, vous essuyeriez de votre mère les propos les plus durs...

Prenez des mesures en vous absentant pour qu'il ne soit remis aucune pièce à madame votre mère sans un récépissé ; priez en conséquence monsieur Bordier de se charger de ce soin... Il y a ce me semble quelques bijoux portatifs qu'il ne faut pas laisser sous la main de quelqu'un qui sera moins une mère qu'une ennemie dans ses recherches.

...Je laisserais sur ma toilette un petit écrit pour madame votre mère... Je dirais que craignant d'être pressée de nouveau... j'ai pris le parti de céder la place jusqu'à ce que l'acte de vente soit consommé. Je rendrais compte du déchirement que vous éprouvez au moment où le lieu dans lequel vous avez perdu les objets les plus chers de votre affection va cesser de vous appartenir et où vous allez être obligée de lui faire un éternel adieu... »

La rupture.

Un nouveau délai de vingt-quatre heures et tout bien pesé monsieur Javary décide d'en terminer. Après avoir tranquilisé sa cliente : « ...La loi et les magistrats sont là pour vous donner protection et sûreté contre les entreprises de votre grand-papa dont le pouvoir sur une fille majeure est borné », il enchaîne : « J'écrirais à votre place à votre maman de manière à n'y plus revenir ». C'est la rupture ; et monsieur Javary y pourvoit en joignant à son billet un brouillon qu'il ne faudra que reproduire. Mademoiselle de Borthon franchit le pas car une date surajoutée de sa main — 11 juillet 1804 — fixe pour nous le jour d'envoi à sa mère.

« Je ne sais point revenir, ma chère maman, contre les engagements que j'ai pris. Puisse le prompt envoi que je vous fais du contrat que vous demandez accélérer l'exécution de vos projets de vente.

Quant à ceux d'une vie commune que vous me proposez aux environs de Paris, j'insiste sur un délai de quelques années. Je l'écris à mon grand-papa.

Ma résolution inébranlable est d'attendre au Fief-Corbin la délivrance de la somme que notre traité m'assure et de me retirer ensuite auprès de personnes respectables victimes comme moi de la Révolution jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge où une fille cesse d'avoir besoin de répondants.

Des intentions aussi pures seront protégées sans doute contre toute espèce de violence et je suis sans inquiétude de ce côté-là.

Elles ne présentent rien ce me semble qui ne se concilie, ma chère maman, avec la tendresse respectueuse de votre fille ».

De ce jour, les chemins divergent. Madame de Beyre va vivre seule à Paris. Son fils, après sept ans de guerre, passant par la capitale peut renseigner sa sœur : « J'ai appris ici, avec le plus grand étonnement, que ma mère était remariée depuis près de trois ans, et qu'elle avait épousé Monsieur d'Aiglun de Saint-Vincent, comte de l'ancien régime, et ruiné totalement par la Révolution. Ce mariage n'a pu offrir à maman aucune espèce d'avantage : il l'a retirée seulement de cette sorte d'isolement dans lequel elle vivait, en lui procurant une compagnie assez agréable. Je ne dissimulerai pas néanmoins que cette union

surannée est non seulement ridicule, mais encore incompatible avec les intérêts de ses enfants ». (20-10-12).

Quant à Anne de Borthon, son sort la fixe à Sargé, auprès de la famille de Montmarin. Habitante au bourg, elle garde son indépendance mais fera de multiples séjours dans toutes les demeures des environs et particulièrement en dehors de Montmarin, à Saint-Calais chez les Javary, à la Barre de Conflans chez les de Vanssay, à Cogners chez les Musset. Il est temps de nous entretenir de mademoiselle de Borthon et de ses amies.

DEUXIEME PARTIE

« L'AIMABLE AMELIE »

Une commissionnaire complaisante.

De quoi parleraient des jeunes filles, sinon chiffons et toilettes ? Dans son grand château vide du Fief-Corbin, chez ses hôtes Bordier puis dans sa petite maison basse de la ruelle Saint-Martin, mademoiselle de Borthon n'a pas la ressource des couturiers de Joséphine. Sargé manque non pas de couturières mais de doigts de fées. Il faut avoir recours à la ville si l'on veut de loin suivre la mode de la capitale. Saint-Calais n'est pas trop éloigné pour des jambes de vingt ans. Surtout, on y retrouve Amélie Javary, laquelle entre deux séjours de son amie court pour elle les boutiques, lui réalisant ses achats les plus pressés. Et souvent, très souvent, quelque messenger occasionnel apporte à Sargé et billet et paquet.

Ainsi « l'aimable Amélie » se manifeste fin mai 1804.

« Je vous fais passer, ma chère amie, votre robe que l'ouvrière m'a remise ce matin en vous priant de vous faire agréer ses excuses de ce qu'elle ne vous l'a pas envoyée plus tôt ; je vous réponds que ce n'est pas sa faute car elle a le plus grand désir de vous contenter ; si cette robe a par hasard quelques défauts nous vous prions de l'apporter vous-même, on les corrigera plus exactement... »

Vous le voyez, mesdames, rien ne manque : ni le retard, ni les excuses de rigueur sans oublier la scène des ultimes retouches.

Vite, bien vite, on s'assied devant le mignon secrétaire et trotte la plume légère :

« ...J'ai essayé ma robe. Elle m'a paru faire très bien mais ce n'est qu'en la portant que je pourrai apercevoir les défauts s'il y en a. Vous ne me dites point ce que je dois à l'ouvrière pour la façon... Je n'aime point à retenir le bien d'autrui, surtout des malheureux qui ne travaillent que pour fournir à leur subsistance. Je vais encore pour prier, ma chère amie de me rendre un petit service.. C'est de m'acheter trois quarts de nanquinet couleur de nanquin et un peigne de corne tout uni pour tenir les cheveux. Vous savez que je les ai très épais. Il m'en faut un dont les dents soient un peu longues et fortes. Si vous pouviez m'envoyer cela dès demain vous me feriez grand plaisir... »

Quelle exigence, qui n'a d'égale que la promptitude mise à la satisfaire.

Saint-Calais, ce 31 mai 1804 .

« ...J'espère que vous ne serez pas mécontente du nanquin que je vous fais passer car je n'en ai pas beaucoup vu du plus beau, mais aussi je le trouve un peu cher. Il est d'un écu. Je vous envoie un peigne très simple et très à la mode. Il est de la forme dont je les ai tous vus à Tours. Le prix, j'imagine, ne vous effrayera pas : il ne coûte que 25 sous. J'en ai vu d'écaille, tous chers, qui ne faisaient pas un meilleur effet sur la tête. J'ai payé vos souliers ; ils ne vous coûtent que 6 francs et votre robe 4 livres 10 sous que vous devez toujours à l'ouvrière, car elle n'a pas voulu que je lui donnasse de l'argent... »

Mais laissons-là ces menus comptes, ces va-et-vient de billets et de paquets souvent perturbés par la négligence des porteurs réquisitionnés au hasard : un paysan venu au marché, le notaire... ou le curé.

La mode en province.

Sautant quelques années durant lesquelles les deux amies se retrouvèrent fréquemment dans les boutiques de mademoiselle Lefèvre ou de mademoiselle Lorrin, venons-en à quelques anecdotes sur la mode dans la seconde moitié de l'Empire. Et d'abord ce savoureux morceau que nous intitulerons : *Eloge des corsets des élégantes de Saint-Calais*. Mademoiselle Amélie a la parole.

Saint-Calais, 30 juin 1808.

« Nous devenons si difficiles ici pour nous habiller que vous serez étonnée, enfin nous ne voulons plus de corset fait dans le pays. Je vas écrire à Tours pour m'en faire faire un comme ceux de mesdemoiselles Hardian qui vont parfaitement. Seriez-vous tentée, chère amie, de profiter de l'occasion ? Mademoiselle Pascalite (il s'agit d'une demoiselle de Vanssay) doit venir demain en essayer un et me charger de lui en faire faire un dessus soit en y prenant des mesures ou l'envoyant ; pour ne pas vous effrayer sur le prix que je trouve considérable je vous dirai qu'ils sont très grands puisqu'ils « embouètent » les hanches et sont entièrement en nanquin ; on y ajoute aussi « un busque » d'acier, le tout pour 20 livres. Nous allons bientôt être à Saint-Calais des demoiselles faites à peindre. Vous ne pouvez vous faire une juste idée de la manière dont sont faits ces corsets-là avant de les voir ».

Ces demoiselles veulent suivre la mode. Foin des corsets de Saint-Calais ! Nos élégantes vont prendre conseil et modèle à Tours seule ville où elles peuvent se rendre de loin en loin. Et ne serait-on pas disposées déjà à retrouver ces longs corsets que la mode révolutionnaire et les dames des Tuileries ont un temps fort raccourcis et que la Restauration verra reparaître ?

Mais laissons ce sujet ;... indiscret et portons-nous en 1813 afin de recevoir le joli chapeau expédié par Pascalitte de Vanssay à mademoiselle de Borthon :

« Je ferai remettre votre chapeau, ma chère amie, demain matin au messenger de Saint-Calais ; ainsi vous pourrez l'avoir jeudi par les gens qui vont au marché... Votre chapeau n'est pas d'une paille très fine mais je la crois bien bonne et comme je vous le mandais l'autre jour pour en avoir une un peu plus fine il faudrait y mettre au moins deux louis ce qui rend un chapeau fort cher, parce qu'on les charge beaucoup de garniture ; celle qui est au vôtre est simple mais elle me semble faire un bon effet ; enfin je désire bien ma bonne que vous le trouviez joli ; vous trouverez peut-être la forme un peu haute. J'ai cependant recommandé qu'elle ne le fût pas trop. Aussi est-elle dans les communes car il y en a qui les ont si hautes montées que ça finira par être ridicule»

Car, des chapeaux, il y en a, à cette époque comme à d'au-

tres, — pour tous les goûts, même les pires. Mais nos amies savent se garder de l'outré et du saugrenu.

L'Empire prise fort les châles ; le cachemire est sur toutes les épaules ; l'hiver fait surgir de confortables douillettes ; les fourrures enfin sont très appréciées.

Le capitaine de Borthon en garnison à Paris court en janvier 1813 les magasins de pelleteries.

« Je t'envoie une pèlerine de mon goût, qui, j'espère, sera le tien. Elle est en hermine, et sa bordure inférieure est de petit-gris ; le petit-gris est l'écureuil de Russie. Cette pèlerine est tout ce qu'il y a de plus recherché, de plus noble, de plus gracieux, de plus facile à conserver. Cette espèce de pèlerine est si rare que je n'en ai trouvé que deux dans Paris. J'ai pris la plus grande et je crois qu'elle aura assez d'ampleur. Je te préviens d'ailleurs que les pèlerines se portent un peu courtes... »

Et ce cadeau de premier de l'an se parfait de bijoux, gages de son amitié fraternelle.

« Tu trouveras dans la « boîte », avec cette pèlerine, une paire de boucles d'oreilles et un anneau que je te prie d'accepter. Cet anneau complétera ton écrin. L'émeraude dont il est orné est l'emblème de l'espérance qui doit nous accompagner et nous soutenir jusqu'au tombeau... »

Un mois après, le 1er février 1813, à l'envoi de son portrait il joint « un joli collier de perles fines, dont la couleur est le symbole de l'innocence et de la candeur. Lorsque tu devras communier, ajoute-t-il, et que tu affubleras ta tête virginale d'un long voile blanc, tu voudras bien mettre à ton col cet ornement simple, qui deviendra l'emblème de la pureté de ton âme. et qui te rappellera combien ton frère honore ta vertu. Ce collier m'a été donné par une main chère, avec injonction de t'en faire présent... »

Les « embarras de ménage » d'une petite bourgeoise.

Les renseignements me manquent concernant la famille Javary. En 1804 elle semble comprendre avec l'aimable Amélie une autre fille prénommée Pauline et deux fils. Monsieur Javary semble veuf.

Mademoiselle de Borthon se rend fort souvent à Saint-Calais. Elle y séjourne chez ses amis, y passe lorsqu'elle se rend à la Barre de Conflans dans la famille de Vanssay ou à Cogners chez les Musset.

Le 11 octobre 1804, Amélie maudit le mauvais temps :
« Je suis bien fâchée, ma chère amie, que le mauvais temps vous ait empêchée de venir nous voir car de longtemps nous ne pourrions avoir de plaisir ; nous partons demain pour la Vallée... »

Aussitôt de retour, c'est une nouvelle invitation à se bien vite retrouver :

« 2 novembre 1804. ...Vous voyez que nous avons été bien plus longtemps que nous ne devions être... La fête de papa approche ; nous espérons vous voir à cette époque si vous voulez accepter la moitié de mon lit. Nous ne pouvons vous offrir celui que vous occupez ordinairement parce que M. le Curé nous l'a demandé pendant l'embarras de son délogement... »

On sait aussi quitter Saint-Calais pour Sargé et venir rue Basse retrouver mademoiselle de Borthon devenue l'hôte de Madame Bordier. L'hiver même n'arrête pas ces demoiselles.

« Je voulais lundy vous aller voir, ma chère amie. Je fus retenue premièrement par l'incertitude du temps puis Fanchette eut un accident ce qui me détermina tout à fait à garder la maison ; elle s'est donnée un effort dans l'épaule dont elle a souffert horriblement pendant 48 heures ; elle est mieux, cependant je ne sais quand je pourrai me mettre en marche pour l'agréable voyage de Sargé... La semaine prochaine je prévois ici des embarras de ménage qui demanderont ma présence. Ma sœur n'a pas moins que moi le désir de vous voir. Elle attend avec impatience une belle gelée pour aller à pied vous surprendre un beau matin... (1809).

N'est-ce pas joli et... courageux. Aussi comprend-on qu'on se fâche à Saint-Calais lorsque Mademoiselle de Borthon hésite à se mettre en chemin.

« Je ne veux pas être assez cruelle que de vous engager à quitter votre paroisse avant l'octave de la fête du Saint-Sacrement, mais je vous préviens que plusieurs personnes se fâcheront contre vous si vous ne venez pas à Saint-Calais

dans dix jours et feront grand tort à votre réputation en disant que vous êtes trompeuse ». (Mlle Javary, 1808).

Heureusement qu'il est parfois des circonstances atténuantes. Un certain château sur la route de Saint-Calais abrite une si douce amie que l'impérieuse Amélie se doit incliner de très bonne grâce.

« Toujours disposée à vous condamner je disais dernièrement à Madame de Vanssay que je vous trouvais insupportable de ne pas vous dépêcher de venir avant l'Assomption ; elle m'a dit que c'était pour Madame de Montmarin qui devait avoir de la compagnie que vous alliez rester quelques jours. Ce n'est donc pas tant par mauvaise volonté, j'en suis bien aise... » (Amélie Javary, 30 juin 1808).

Quels sont ces « embarras de ménage » qui retiennent au logis notre petite bourgeoise pourtant secondée par une brave et bonne Louison. Grapillons dans ses billets :

« Jeudy dernier je voulais vous écrire, bonne amie, mais c'était la foire et nous nous en ressentions à la maison... »

Après la foire, la lessive...

« Jeudy dernier, ma chère amie, je fus si occupée à la lessive que je ne me donnai pas le temps de vous dire un mot... »

Enfin tout un bouquet :

« J'avais remis à vous écrire, ma chère amie, à aujourd'hui croyant avoir plus de temps à moi et voilà qu'il faut que je me dépêche bien vite. La messe va sonner bientôt et je veux y aller. Je suis désolée : il faut, mon amie, que je remette à vous aller voir après Nouël. Madame Lebrun est ici. Nous sommes tous les jours réunis pour la fêter. Nous n'avons pas encore eu notre tour et nous avons des projets de dîner en cérémonie à cause d'elle la semaine prochaine à la maison, puis nous avons les quatre-temps, le jour de marché ; enfin la veille de Nouël, il faut nécessairement rester chez soi... (16 décembre 1809).

Ce « dîner en cérémonie », nous nous le représentons parfaitement mais la lettre suivante nous ouvre des horizons plus agréables aux jeunes personnes.

« Je devais hier mon amie vous aller voir ; je le désirais de tout mon cœur, mais la bienséance exigeait une démarche de moi dont je ne pouvais me dispenser malgré la volonté que j'en avais. M. Langlechère notre président du tribunal donnait une fête pour ses enfants qu'il a chez lui dans ce moment-ci ; pour marquer que ce n'était pas le plaisir qui m'entraînait à ce bal que je dédaignais un peu j'en conviens, j'avais pris la résolution de revenir de bonne heure. Je vous avoue ma chère amie qu'il a fallu toute ma raison pour me rappeler ce dont à quoi j'étais déterminée. La danse était des plus belles que nous puissions avoir ici et des plus brillantes et ce n'est pas tout à fait sans regret que j'ai refusé de danser je vous assure. Mais à présent je me sais fort bon gré de mon petit brin de modération d'autant mieux que papa n'a pu m'accompagner à cette fête.. »

On n'a pas toujours ce « petit brin de modération » et cette moue de dédain affecté puisqu'on écrit le 8 février 1809 à mademoiselle de Borthon ;... « Vous qui ne vous occupez que des plaisirs des autres de faire le bonheur de ceux qui les goûtent, vous parlerai-je des nôtres ? Nous avons encore dansé depuis notre bal ; nous nous reposons maintenant pour jusqu'à lundi. Je crois que cela fera la clôture de nos divertissements ; je m'amuse bien du carnaval et ai du plaisir à voir arriver le temps du Carême ; concevez-vous cela ?... »

Nous concevons cela fort simplement. La Province en 1809 comme de nos jours avait peu de distractions. Pour une petite ville c'était alors aussi bien le bal de société que la messe de onze heures, cela dit sans froisser quiconque. Il faut bien montrer son chapeau !

Qu'en pense Anne la sérieuse ? Son frère, nous parlera pour elle. De Vitoria en Espagne le 9 septembre 1808 il lui écrit : « ...la valse russe est la danse de la folie, la valse allemande celle de la volupté. Mais pourquoi ne m'entretiens-tu pas dans tes lettres de ces petits plaisirs-là que tu sais te procurer souvent, au lieu de les remplir de sermons... »

TROISIEME PARTIE

L'INQUIETE MADAME DE VANSSAY

Madame de Vanssay et ses enfants.

« Quoique courant le monde, les grands soupers, les bals, il est impossible, Mademoiselle, de vous oublier surtout lorsqu'on sait bien vous connaître et vous aimer et dans ce vieux château, vous savez, mon aimable petite, que ces sentiments ne sont point étrangers et que vous occupez une bonne place dans les cœurs qui l'habitent : vous y êtes tendrement désirée. Venez donc bien vite. Voulez-vous que je vous envoie chercher ? Dites oui je vous prie.

J'ai laissé Madame Cazimir bien fraîche, toute brillante de santé, contente, heureuse ; elle a bien des raisons de l'être. Dans cette union mille choses agréables se rencontrent. Le Bon Dieu a été bien consulté avant la décision. J'ose espérer qu'il bénira cette union. Le mari de ma Caroline possède les qualités précieuses de l'âme et du cœur. Sa nombreuse famille est aussi vertueuse qu'elle est aimable. Caroline est adorée de son mari, de sa famille et de sa société qui est parfaitement bien composée.

Si vous voulez savoir par intérêt pour nous, ma chère petite, plus de détails, vous viendrez nous voir et vous serez bien aimable.

Permettez que je vous embrasse et sans cérémonie aussi sincèrement que je vous aime. Mille tendres amitiés de mes deux petites compagnes ».

Qui donc en un vieux château, en ce froid 14 février 1807, a le cœur tellement plein de Mademoiselle de Borthon qu'un autre jour elle lui avouera : « J'aime mieux dire à

ma quatrième fille que je l'aime de tout mon cœur et que je l'aimerai de même tant que je vivrai.. »

Qui donc en ce vieux château, en ce même jour a le cœur tendrement réjoui en songeant à une fille chérie devenue depuis peu une jeune épouse heureuse ?

Madame de Vanssay au château de la Barre à Conflans (Sarthe) est cette personne comblée. Née Marie Paschale Edme des Rouaudières, mariée à vingt ans, le 28 avril 1778, elle est veuve du marquis Charles de Vanssay décédé à Baugé le 29 septembre 1792.

« Madame Cazimir » est sa fille aînée, Caroline, laquelle vient d'épouser Cazimir Bernard de la Carbonnière. Vous connaissez maintenant les sentiments d'estime de Madame de Vanssay pour la perle des gendres.

« Les deux petites compagnes » se nomment Pascalitte et Adèle ; avec leurs frères Achille, Armand, Auguste et le petit Victor qui vivra peu elles composent le plus beau et le plus tendrement chéri des biens de la marquise.

Ces garçons, les voici, présentés par leur mère, au temps de Tilsitt : « Voulez-vous bien dire à monsieur de Montmarin qui s'intéresse à mes enfants que mon Achille a été accueilli de la manière la plus flatteuse. J'ai entendu dire par voie indirecte qu'on était ravi à Château-Gontier d'avoir un Vanssay pour administrateur ; (Achille de Vanssay est sous-préfet de l'Empire) et que je n'ai point de nouvelles de mon Auguste. (Celui-ci est à l'armée, officier de dragons). J'ai une lettre de son colonel. Les prisonniers n'étaient point encore de retour ; la paix étant signée, mon Auguste ne m'écrit point ; je connais son exactitude. Ses blessures ont été si considérables ! Je suis inquiète. Mon Armand toujours à Milan et s'amusant bien, je n'en doute pas ». (Armand, officier lui aussi est dans les cuirassiers).

La « quatrième fille » de la marquise.

Quand à la quatrième fille de madame de Vanssay, on ne lui ménage pas l'amitié qu'on lui porte, étant largement payée de retour ; dans cet antique château de la Barre, ainsi s'exprime la marquise « on se connaît un peu en qualités aimables et solides ».

Ce mercredi, 15 octobre.

« Vous m'aviez promis, mon aimable petite amie que vous me donneriez de vos nouvelles et de celles de Madame de Montmarin dont l'état m'inquiète et je n'ai rien reçu à mon grand déplaisir. Monsieur de Musset et moi nous avons été pour avoir l'honneur de vous voir en allant à la Freddonnière. J'ai eu bien du regret de ne pas vous trouver ; j'espère que madame Bordier aura bien voulu vous le dire. J'aurais bien voulu avoir l'honneur de voir Monsieur le Curé de Sargé mais il était tard. J'ai chargé un homme qui a été notre guide d'aller faire mes compliments à Monsieur le Curé. Etes-vous revenue des vendanges ? Il faudra s'il vous plaît, ma petite amie, penser à venir voir ces gens de ce vieux château qui ne peuvent vous être étrangers car ils vous aiment tendrement. On y pense à vous, on y parle de vous. Dans cet antique hermitage on se connaît un peu en qualités aimables et solides parce qu'on y possède cette sorte d'instinct qui n'est pas de l'esprit et que quelques âmes sensibles aiment mieux que de l'esprit. On aime ce qu'on sait apprécier. Il est donc tout simple et bien naturel que vous soyez aimée à ce vieux château. Ces sentiments qu'ils vous ont voués les rendent dignes de quelque retour et de quelques souvenirs de votre part. Le mien est tendrement occupé de mon aimable fille d'adoption ».

« L'aimable fille d'adoption », « l'aimable sœur » des trois demoiselles de la Barre, c'est la fille spirituelle de la marquise, la confidente, celle qui partage ses manières de voir, de juger, ses sentiments, sa piété. C'est en elle qu'on s'abandonne, lui faisant « confession ».

Car, d'ordinaire, le style de madame de Vanssay n'a pas la simplicité, la légèreté et le naturel que recèle la lettre que nous venons d'évoquer. Il est plus étoffé, plus nourri de sévères réflexions. Sa correspondante de choix, elle l'a retenue selon Saint-François-de-Sales écrivant dans l'introduction à la Vie dévote : « N'ayez point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses ».

Écoutons son « entretien » du mercredi 9 novembre 1807, mademoiselle de Borthon étant à Saint-Calais chez les Javary.

« Je remercie Dieu chaque instant de ma vie d'avoir mis dans le cœur de mes enfants les sentiments d'une solide piété. Je me trouverais heureuse si je pouvais leur composer une société de personnes toutes ressemblantes à mademoi-

selle de Borthon et à mademoiselle Amélie. Malheureusement je ne l'ai pas fait encore et je frémis chaque fois qu'il échappe en leur présence un seul mot qui annonce l'impiété ou l'incrédulité du discoureur. Il y a bien longtemps qu'un homme sage a écrit : « Nous nous accoutumons à sentir, à penser et à agir comme les auteurs dont nous lisons les écrits et les personnes dont nous entendons la conversation ». Cette sentence dont la vérité est prouvée par de trop fatales expériences m'engage souvent dans un triste examen de ma conduite, jusqu'à ce jour ne pas faire tout le bien qu'on peut faire, ne pas s'opposer au mal qu'on peut empêcher c'est se rendre coupable et gravement coupable. Voyez, ma petite, me voilà toute disposée à vous faire ma confession si vous êtes d'humeur à m'écouter... Je me souviens avec un intérêt réel de quelques causeries que nous avons faites ensemble. J'ai bonne envie de recommencer. Il est naturel de prendre goût à ce qui est agréable, utile et bon. Selon moi rien n'est intéressant, rien n'est touchant comme la raison, l'esprit, la vertu, la piété dans l'âme dont l'enveloppe est si jeune encore. Je suis persuadée que le dieu des vertus aime une âme comme celle-là plus qu'aucune autre. Je vous quitte pour me rendre dans une société où l'on ne songera guère peut-être et moi toute la première à s'entretenir de la présence de Dieu et à se bâtir une retraite au fond de son cœur. La société dissipe et les bonnes pensées du matin s'évanouissent. C'est avec vous, ma chère petite, que je suis venue m'entretenir et me faire un fond de solides réflexions pour passer ma journée... »

Et, avant de vous entretenir des soucis religieux de Madame de Vanssay, je ne peux me défendre de vous faire part de quelques lignes lesquelles vous confirmeront mieux que tout commentaire en quelle communion de pensée sont cette « mère » et cette « fille ».

... « Je voudrais bien, ma chère petite, vous avoir avec nous pendant les trois jours gras ; nous aurons cette année les quarante heures. Nous serions toutes les quatre unies d'esprit et de cœur aux pieds de l'autel ; mais il n'est que vous, ma chère petite ou personne qui vous ressemble que je souhaite pendant ces trois jours consacrés à notre église. Je vous avoue que toute autre société me gênerait en ce moment. Madame de Montmarin et notre bon voisin me feront grand plaisir s'ils nous viennent avant le carnaval. Je vous prie, ma chère petite, tâchez de savoir quels sont les moments qu'ils me destinent. Je vous confie mon secret,

ma petite, ne le dites point. J'aime bien mes voisins de Montmarin, mais j'espère que le bon Dieu m'inspirera le désir d'être uniquement occupée de lui pendant ces trois jours où nous irons l'adorer. Nous serons souvent absentes d'ici. Aussi je souhaite fort que nous n'y ayons point de compagnie. J'aimerais fort à vous y avoir parce que vos sentiments sont d'accord avec les miens. Mais vous ne voudrez point quitter votre bon Dieu de Sargé pour celui de Conflans, et pourtant, ma petite, il est bien bon, il est bien aimable en vérité... Voulez-vous que je vous envoie chercher ? Vous ne me dites pas seulement un petit mot ; vous êtes une ingrate. Et cependant, je vous aime toujours de même, c'est de tout mon cœur... »

Les soucis religieux de Madame de Vanssay.

Elevée selon les principes d'éducation les plus rigoureux réservés au XVIII^e siècle aux jeunes filles nées auxquelles on inculquait que la volonté de Dieu est l'unique règle de vie, rudoyée par les événements révolutionnaires, choquée davantage encore par la mort prématurée de son mari, madame de Vanssay se réfugie en Dieu :

« Des prières, des heures de solitude, voilà les besoins d'un cœur profondément affligé... Dieu, un ami, une retraite, voilà tout ce qui est bon à l'âme affligée : la peine, la douleur aime à se cacher pour jouir de ses plaisirs qui sont ses larmes, ses soupirs, ses gémissements qui s'élèvent vers Dieu et ne sont entendus que de lui ;... Si l'on a oublié son Dieu à qui se confier ?... »

Mais si Dieu est le secours unique et « la retraite, la source de bien des vertus », Dieu veut des âmes fortes. Tout en poursuivant l'éducation de ses filles lesquelles à l'encontre des garçons partis servir l'Empereur continuent à graviter même mariées autour de leur mère, la marquise, femme « d'aplomb » et de « jugement » selon une de ses belles-filles, marque de sa forte personnalité son entourage, suit avec attention et souvent anxiété les manifestations contradictoires de la politique religieuse impériale et de toute son énergie soutient cette religion encore mal rétablie des attaques du siècle des philosophes et de l'assaut révolutionnaire.

« L'irréligion est à son comble. Partout le nombre des incrédules est grand. A Saint-Calais le pasteur trouve

le plus grand nombre contre lui et peu de consolation de la part de ceux qui se disent ses amis. Il y a tant d'âmes faibles et si peu qui sachent montrer courageusement qu'elles sont attachées à leur religion et à ceux qui la défendent... »

C'est un fait patent à l'époque, de « l'insouciance » en matière religieuse d'une bonne part des classes dirigeantes. La marquise s'en alarme. « Chez soi, dit-elle, on impose silence, mais ailleurs l'on souffre et se voue soi-même à un silence infiniment pénible ».

Le commun peuple n'a pas plus de ferveur. Dix ans sevrés plus ou moins de la présence des prêtres les gens des campagnes ont applaudi à la réouverture des églises, au retour « des bons curés » d'autant mieux que ce retour s'est effectué sans contrepartie entendez sans restitution des biens d'église, sans une renaissance de la dîme. Mais le retour aux pratiques masque bien des petits calculs. Madame de Vanssay s'en ouvre à sa confidente : « Nos campagnes ont grand besoin d'être animées par des instructions et des prières qui y excitent la ferveur... Nous avons autant que les habitants des grandes cités besoin des secours et des consolations de la religion... »

Qui, mieux que le clergé séculier, pourrait reprendre en main les fidèles, relever les paroisses ? Aussi quel bienfait lorsqu'on peut tenir et retenir un bon pasteur. L'abbé Dubois a manqué quitter Sargé. Madame de Vanssay en tire conclusions :

A la Barre, ce mercredi 24 août 1810.

« Vous me faites bien plaisir, mon aimable petite, de me dire que Sargé conservera son bon pasteur : perdre un bon curé est un malheur grand et réel, quoiqu'il ne soit pas compris de tout le monde. Messieurs les prêtres sont rares, mais les bons pasteurs le sont tellement qu'on tremble à la pensée de voir remplacer ceux qui méritent notre confiance et notre estime ; sur ce point les inquiétudes sont bien trop fondées. Si Dieu n'a pitié de nous, nous tomberons dans un triste état. Le clergé d'Angers a été parfaitement accueilli par l'Empereur qui a donné des ordres afin que le nombre des élèves du séminaire fût augmenté. Que devons-nous craindre ? Que devons-nous espérer ? Les peuples bons et religieux obtiennent de la miséricorde divine de bons ministres évangéliques et de bons souverains. Si nous nous rendons justice que méritons-nous ?...

Nous devons trembler jusque dans la moëlle de nos os ! Cependant je ne jette point le manche après la « coignée » quand c'est au bon Dieu et à son aimable providence que j'ai affaire... Prions donc ma petite avec foi, avec amour et confiance. Prions pour cette église souffrante et pour tous ceux qui souffrent avec elle.. »

Nous trouvons ici écho d'une plainte souvent formulée à l'époque concernant la rareté des prêtres. En corollaire pour parer au plus pressé on a réinstallé côte à côte anciens insermentés et ex-jureurs. Je vous laisse à penser quels heurts plus ou moins cachés peuvent encore se produire et lorsque les fidèles s'en mêlent les difficultés se multiplient. De tout cela l'Empereur se préoccupe. Madame de Vanssay lui en rend témoignage.

Son souci d'unité, Napoléon le manifeste aussi en ordonnant à Fouché le 7 février 1806 de supprimer tous les journaux ecclésiastiques. Ils seront refondus dans une seule feuille intitulée : « Le Journal des Curés ». Les rédacteurs en seront nommés par le cardinal Archevêque de Paris.

Il se trouve que madame de Vanssay y fut abonnée. Ce qu'elle en écrit ne peut qu'être pour nous digne d'intérêt :

« Depuis le 1er mars, Monsieur le Curé de Saint-Calais et moi sommes abonnés au journal des curés. J'en suis infiniment plus contente que de mon ancien. Il en dit autant sur la politique ; les nouvelles ecclésiastiques, les bulletins sur la littérature sont quelquefois intéressants. Ce journal est bon à laisser sur une cheminée. Les ennuyés d'un salon le liront par désœuvrement. Ils y rencontreront souvent le saint nom de Dieu. Ceux qui vont disant que la religion est dans leur cœur, que c'est là où est leur temple, hélas ! ont grand besoin qu'on leur rappelle ce nom auguste. Si Dieu était dans leur cœur, ils ne mépriseraient pas ses autels et son culte.. »

Cette excellente gazette pourtant voulue par le pouvoir ne dépassa pas 1811. Alors sur un nouvel ordre de l'Empereur ses abonnés reçurent à sa place « Le Journal de Paris ». Il nous manque là-dessus l'avis de la marquise.

Heureusement pour les lecteurs de ces feuilles et pour les autres il peut y avoir des sources d'information moins « officielles ».

« La longue vacance du siège de Paris effraye les catholiques. L'on vient de me dire que Monseigneur l'Archevêque de Tours est nommé archevêque de Paris : ce bruit n'est pas appuyé d'autorités assez graves pour oser le croire... »

Lorsque madame de Vanssay écrit ces lignes le 8 décembre 1808, il y a déjà six mois que le vieux cardinal de Belloy est mort. Napoléon ne nomme le cardinal Fesch que le 31 janvier 1809. Le Pape alors en pleine querelle avec l'Empereur refuse « l'institution » à l'archevêque nommé en attendant de brandir les foudres, — moins efficaces ! — de l'excommunication.

Madame de Vanssay pendant de longs mois va n'apprendre « que des détails affligeants ». Le pire nous le trouvons dans une lettre du vendredi 25 août 1809 ; « On sait de bonne source que le Souverain Pontife a été mené jusqu'à Grenoble, escorté de deux officiers et 12 gendarmes : partout le peuple s'est porté avec respect sur son passage. Alors des ordres sont arrivés pour qu'on le ramenât en Italie. On ne dit pas dans quel lieu de l'Italie on l'a conduit. A Grenoble il a été logé à la Préfecture et le cardinal ministre qui l'accompagnait a été logé dans un hôtel à part. Lorsqu'on a emmené sa Sainteté de Grenoble, il ne lui est resté que son aumônier qui l'a suivi. Le cardinal ministre a été conduit, du moins on le croit, dans une citadelle près Turin et un prélat qui avait aussi accompagné le Souverain Pontife a été conduit dans une autre citadelle. Je vous prie, ma petite que ces nouvelles soient pour vous seule. Il est bon de ne point les publier... »

Certes comme l'écrit madame de Vanssay : « les affaires de l'église me pénètrent de tristesse ». Le trouble ne peut qu'être dans les esprits. Mais nous ne la suivons plus lorsqu'elle redoute, selon son expression, « l'extinction de la foi ». Napoléon après tout n'a de démêlés qu'avec le Souverain temporel de Rome. Pour la plupart de ses contemporains quels qu'aient pu être ses desseins il restera, même excommunié, le « restaurateur des autels ».

QUATRIEME PARTIE

ADELE DE VANSSAY ET LE SOUCI DES SOLDATS

Inquiétudes permanentes.

Si j'ai intitulé ce chapitre : « Adèle de Vanssay et le souci des soldats », c'est avec intention. Non que chacun des correspondants de Mademoiselle de Borthon ne soit préoccupé du sort des absents. Mais un hommage particulier doit être rendu à « la tendre Adèle » dont deux frères sont à l'armée en attendant que, jeune épouse, elle doive laisser partir son mari à l'armée de Bavière aux jours difficiles de la campagne d'Allemagne de 1813. Sa pensée, ses vœux, ses prières, tout en elle est tendu vers les combattants dans le sentiment qu'elle a de les protéger en implorant pour eux l'aide divine.

Car le soldat de Napoléon, c'est le soldat de toujours. S'il a pour lui d'être vainqueur ce qui lui met du cœur au ventre, il n'accomplit cependant son devoir qu'au prix de terribles misères. Et ces épreuves, il n'est pas seul à les subir. Trop de cœurs et d'abord de cœurs féminins pâtissent avec lui.

Ainsi, presque à chaque lettre, retrouvons-nous sous une forme à peine nuancée ce qu'exprime Caroline de Vanssay en 1806, s'adressant à sa bonne amie de Sargé.

« Avez-vous des nouvelles de Monsieur votre frère ? Parlez-moi de ce qui vous touche. Cette matière m'intéressera toujours. Nous sommes cruellement inquiètes de mes frères. Dieu veuille nous les conserver au milieu de tous les dangers ».

Le sous-lieutenant de Borthon est alors depuis octobre occupé à en découdre avec les Prussiens auxquels succéderont les Russes. Auguste et Armand de Vanssay lesquels ne précisent pas leur « secteur postal » sont eux aussi quelque part en Europe. Au château de la Barre de Conflans, une mère et ses trois filles ne parviennent pas toujours à se dissimuler mutuellement leurs inquiétudes.

Nous avons connu les angoisses de Madame de Vanssay au temps de Tilsitt. 1808 verra ce cher dragon en permission visitant les uns et les autres. Mais revient trop vite l'heure de la séparation. Et sa mère de s'assombrir :

« Notre Auguste est donc parti le 30 mars. Les sombres prévoyances, les tristes pensées ne manquent point au moment des séparations qui nous font payer cher le bonheur de nous réunir aux objets de notre affection ». (8 avril 1808).

L'Empereur, terreur des mères et des sœurs.

Auguste de Vanssay est dirigé vers l'Espagne comme Monsieur de Borthon. Comme lui, il fait la guerre avec ses jambes.

« Achille, (il s'agit de l'aîné des Vanssay, le Sous-préfet) a reçu une lettre d'Auguste du 1er novembre, écrit Adèle à Sargé. Ils sont toujours pourchassant l'ennemi et ne pouvant l'atteindre. L'Empereur est attendu en Espagne, mande mon frère ; il désire sa venue et moi je la crains ». (30 novembre 1808).

Elle récidive : « Je ne puis vous dire combien je suis reconnaissante de l'intérêt que monsieur votre frère veut bien prendre à mon Auguste ; qu'il soit assuré que s'il recevait ses lettres, il ne manquerait pas d'y répondre. Il paraît que les communications sont seulement libres dans ce malheureux pays. L'Empereur y va, dit-on. Dans peu quel coup on va porter ! Les suites en font frémir ! Remettons tout entre les mains de Dieu et soyons résignés à sa divine providence ».

L'Empereur, suprême espoir et suprême pensée, terreur des mères et des sœurs, mais sans la présence duquel on n'est plus que l'ombre de soi-même, n'est-ce pas capitaine de Borthon qui écrivez à votre sœur ces mots valables tout au long de l'épopée « Nous sommes toujours dans l'inac-

tion ; nous attendons impatiemment l'arrivée de Sa Majesté l'Empereur pour voler à de nouvelles victoires ».

Le 22 décembre 1808, revenant de Château-Gontier, Adèle qui a eu des nouvelles s'empresse d'en entretenir son amie.

« Nous avons trouvé à notre arrivée ici, (à la Barre), deux lettres de notre cher Auguste. La plus fraîche est du 22 novembre. Il a encore été de (la grande) bataille du 19, son cheval a (été tué) sous lui. Il paraissait à cette époque se porter assez bien quoique bien las et bien fatigué de cette maudite guerre. Recevez-vous des nouvelles de Monsieur votre frère. Auguste ne nous en parle point ; ils ne sont sûrement pas dans le même endroit ».

On le voit, l'Empereur est arrivé. Les armées espagnoles sont enfoncées ; nos soldats éreintés. Ils se plaignent. Mais ils vont escalader et au pas de course encore ! les pentes de Somosierra derrière les cheveu-légers polonais.

Les vœux du premier de l'an sont empreints de mélancolie. On sent toute la vanité de ces pauvres souhaits impuissants à protéger la vie menacée des absents. Avec accablement, Madame de Vanssay écrit le 2 janvier 1809 à sa quatrième fille : « Recevez, mon aimable petite amie, l'expression sincère de mes sentiments et mes tendres vœux pour votre bonheur. Du bonheur, hélas ! en est-il en ce monde ? Ma chère petite, je n'en connais point ; mais je souhaite pour vous, ma petite, comme pour les objets de mes plus tendres et sensibles affections la seule félicité digne des désirs des âmes vertueuses et qui ressemblent à la vôtre. J'attends chaque courrier avec un tendre empressement et cependant avec inquiétude. Et je ne reçois aucune nouvelle de mon Auguste. Les objets de nos sentiments les plus doux, les plus légitimes, souvent sont la source de nos peines les plus sensibles... Il est fâcheux que monsieur votre frère ne se soit pas trouvé près de l'Empereur au moment où il a fait des promotions, mais vous avez de ses nouvelles ; c'est pour vous une tranquillité et une vraie satisfaction... »

La mort de Louis Armand de Vanssay.

Mais le destin frappe à la porte. L'Autriche est menaçante. Les mouvements de troupes sillonnent l'Europe.

« Nous avons quelque espoir de revoir Auguste à son passage pour l'Allemagne ; cela n'est pas encore sûr. Je

ne sais que désirer : les dangers sont les mêmes ». La pauvre Adèle a raison. Tomber dans un guet-apens espagnol ou en chargeant une batterie autrichienne ?, son cœur de femme n'a pas connaissance des subtilités de la gloire.

Auguste se signale à quelque temps de là à Berlin ce qui la tranquillise. Armand pour sa part fait mouvement en Italie ». Il garde toujours le même silence. Les lettres, croit-elle, ne passent point. Mais ce pays est si calme.

C'est ainsi que le drame éclate, depuis si longtemps redouté. C'est à Osmane de Musset qu'échoit le soin de prévenir mademoiselle de Borthon du deuil frappant leurs amis communs.

La Barre, ce 24 juin 1809.

« Je suis ici, ma bonne amie, depuis quelques jours. Hélas ! C'est pour y voir mes plus tendres amies livrées à une bien juste douleur. Vous savez combien elles étaient inquiètes de Monsieur Armand. Des lettres de Monsieur Achille et de papa ont augmenté leurs alarmes lundi et jeudi. Il ne leur restait plus qu'une faible lueur d'espérance, hier, lorsque maman est venue leur apprendre que le pauvre malheureux n'existait plus du 21 mai. Il a été emporté d'un boulet de canon à la tête d'un escadron de cavalerie, ce corps étant resté sans chefs.

Madame de Vanssay et ses filles connaissent trop votre attachement pour elles pour n'être pas convaincues de la part que vous prendrez à leur malheur. Elles me chargent, mon aimable amie de vous en faire part. Elles recommandent le pauvre Armand à vos bonnes prières. La religion soutient nos amies... »

Armand de Vanssay est tombé le 21 mai 1809. Souvenons-nous ; aux portes de Vienne prisonnière, les ponts de bateaux du génie français sur un Danube en crue.

Passant de la rive droite à la rive gauche, les quatre divisions de Masséna. A elles le périlleux honneur de créer la tête de pont. Supportant tout le poids de l'armée autrichienne, le Maréchal s'accroche toute la journée du 21 aux villages d'Aspern et d'Essling. Le 22, les assauts reprennent. Les deux villages sont pris et perdus jusqu'à neuf fois. L'archiduc Charles ne peut plus conjurer le péril. Mais le grand pont part à la dérive. Masséna isolé se replie dans l'île Lobau laissant 16.000 morts sur la plaine. L'Europe retient son souffle... six semaines, et ce sera Wagram.

Mais les morts, les pauvres morts !...

Auguste de Vanssay, le dragon.

Déjà, il faut les oublier pour songer à ceux qui restent, à celui qui chevauche de nouveau dans cette maudite Espagne. Car en cet été 1809, Auguste de Vanssay, lui aussi, inquiète par son silence et parents et amis.

« Recevez-vous des nouvelles de monsieur votre frère, ma bonne amie. Pour nous, nous commençons à être très inquiètes d'Auguste. Sa dernière lettre était du mois de juin ; depuis ce temps, point de nouvelles directes ; nous savons seulement qu'il se portait bien le 30 juillet. Je vous avoue que je ne puis me défendre d'être inquiète et crains bien que cela ne soit avec raison. L'Espagne est dans un si grand bouleversement qu'il est impossible que les Français y soient en sûreté. Je crois que nous n'avons rien de mieux à faire que de remettre tout entre les mains de Dieu ; lui seul peut faire cesser cette guerre qui nous cause tant d'inquiétudes. Mais ma bonne petite il faut que je vous fasse ma confession. Il me semble que je ne suis point assez résignée ; je ne puis me faire à l'idée de perdre un frère que j'aime tendrement ; loin d'être résignée à tout, je murmure contre celui qui cause tant de maux à la France et qui met tant de familles dans la douleur. Maman est inquiète, mais elle montre toujours ce calme et cette soumission que vous lui connaissez. Sa santé souffre de tout cela... »

Et cette bonne Adèle ajoute en post-scriptum : « Ne me répondez point sur ce que je vous dis d'Auguste. Je ne veux pas que maman sache combien j'en suis inquiète ».

« Dieu veuille nous conserver celui-là », s'écrie-t-elle dans une autre lettre de 1809. D'une autre, cet appel angoissé, ce « prions et espérons », pourrait être bien vite un cri de révolte. Mais pour Adèle de Vanssay comme pour sa mère la divinité est bonté. C'est l'homme qui peut être l'incarnation du mal. Bonaparte, le successeur de Robespierre, le général Vendémiaire, appelez-le comme vous voudrez mais cela nuira toujours à l'homme du rétablissement de l'ordre, de l'unité, de la réconciliation ; Napoléon peut être admiré par l'ancienne société. Elle ne lui aura jamais de reconnaissance même pas celle de lui avoir rendu sa patrie.

Les nobles rentrés et ceux qu'ils rejoignent forment en province de petites sociétés fermées. Leur fortune plus ou moins écornée par la Révolution, ils vivent enfermés dans leurs gentilhommières, se retrouvant entre gens nés pour juger le régime et son guide.

Napoléon s'emploie à grignoter ce dernier carré d'opposants. Il en marie parfois les filles. Il lui prend sa jeunesse, avide de servir comme les ancêtres servaient sous les Bourbon. Nous la trouvons, qui dans l'administration, qui à la cour, qui surtout sous les armes. Et si les familles grognent encore dans les salons et dans leur correspondance — on restera toujours royalistes — les jeunes officiers oublient bien vite qu'ils ont pu être plus ou moins contraints.

Fausses nouvelles.

Malgré les victoires remportées sur les réguliers espagnols, les guérillas tiennent la campagne. En cette fin 1809 les nouvelles ne passent pas où si déformées qu'on ne peut y ajouter foi. Dans les familles, c'est l'affolement.

Fin novembre, Amélie Javary se fait l'écho de bruits circulant à Saint-Calais : « Au moment où je reçois votre lettre, bonne amie, j'entends parler pour la première fois de la malheureuse nouvelle dont vous me faites part ; en me l'apprenant on m'a dit des choses si invraisemblables que j'espère qu'elle est fausse. On prétend que monsieur notre Sous-Préfet, sans aucun ménagement vient d'envoyer l'extrait de mort de monsieur de Vanssay à madame sa mère et que celle-ci était partie sur le champ pour l'Espagne ; peut-on ajouter foi à de pareils propos !... »

Simple fait-divers commun à toutes les guerres ; Que s'est-il passé exactement ? Je n'ai trouvé que l'épilogue, — heureux, — de ce branle-bàs.

« Ce 16 décembre 1809... Je savais déjà ce que vous me marquiez jeudi à l'égard de monsieur Auguste ; cela fait grand plaisir. Ces dames ne reviennent donc que dans quelques jours ? Je me fais une fête d'aller les voir... » A Javary.

Le Capitaine de Borthon.

Il y a pour les familles et pour les soldats quelques rares jours de joie dans ces temps inquiets. Ainsi le 1er janvier 1810, Pierre de Borthon annonce à sa sœur sa nomination au grade de capitaine. La nouvelle se répercute de château en château et chacun de complimenter et de se réjouir.

Ce 3 février 1810,

« Je savais la nomination de monsieur votre frère, ma chère petite amie, avant de recevoir votre lettre ayant été jeudi soir chez monsieur Javary et comme je n'avais point encore reçu de lettre de ma chère Stéfanie, je m'imaginais qu'en cette occasion elle avait oublié de faire partager à sa meilleure amie la joie qu'elle éprouvait si justement mais je jugeais bien mal. Votre charmante lettre, chère amie, a dissipé entièrement ce doute et m'a fait voir que vous rendiez justice à votre Adèle. Je défie à qui que ce soit de partager votre joie mieux que moi. Voilà maintenant votre frère dans le cas de se retirer quand il voudra. Je le désirerais pour vous, ma chère amie ; ce serait un objet d'inquiétude de moins pour vous car réellement on ne vit pas lorsque l'on a des gens qui vous intéressent dans cet état... »

Cette bonne Adèle voit immédiatement le côté pratique de l'événement, ce qui va, n'en doutons pas dans le sens des sentiments de son amie. « Voilà maintenant votre frère dans le cas de se retirer quand il voudra ».

L'intéressé, qu'en pense-t-il ? Sa réponse il la donne en termes non équivoques le 8 avril 1813 de Würzburg : « Si je fais une campagne heureuse et que j'obtienne tout l'avancement que j'espère avoir le bonheur de mériter, j'aurai fait la moitié du chemin qui conduit au but que je me propose d'atteindre ».

Ne sourions pas. Nos manuels scolaires connaissent un soldat dont voici les états de service : Vélite de la garde à 19 ans le 21 juin 1804, Caporal le 22 décembre 1805, Sous-lieutenant en 1806, Capitaine en 1809, Chef de bataillon en 1811 ; major en 1814 ; en demi-solde après Waterloo. Qui est-ce ?

Hé bien, de 1806 à 1813, le chevalier de Borthon obtient le même avancement que notre exemple. Pourquoi n'aurait-il pas eu dans sa giberne ce que Thomas de la Piconnerie, plus connu sous le nom de Maréchal Bugeaud y a trouvé ?

C'est aussi dans l'espoir de rendre à sa sœur une partie de la fortune dont la Révolution dit-il l'a dépouillée qu'il continue à servir. Pour l'heure sa solde, trop mince, ne peut lui permettre de réaliser ses intentions : « Mon grade de capitaine me donne 1800 livres d'appointements et ma croix 250. Les retenues faites pour payer la musique, il me

reste 2000 livres par an. Si parfois, ma bien-aimée, ta modique pension ne te suffisait pas, je pourrais t'envoyer des secours... ». Il le fait d'ailleurs et avec quelle délicatesse !

Le voltigeur et le dragon.

L'année 1810 n'apporte que de fâcheuses nouvelles de la péninsule. On assiste à l'enlèvement des meilleures troupes au milieu de populations fanatisées. L'inquiétude mine l'armée en Espagne et les familles en France. Adèle de Vanssay s'en fait l'écho en février 1810 au moment de la campagne d'Andalousie.

« Je suis bien inquiète de mon Auguste... Je sais à n'en pouvoir douter qu'il était à une bataille qui a eu lieu le 24 janvier. J'ai vu dans le journal que son régiment y était. Maman et mes sœurs ignorent cela. Il ne faut pas les affliger avant qu'il ne soit temps. Maman en est très inquiète. Jugez de ce que ce serait si elle ne pouvait plus douter que son Auguste y eut été... »

Et peu après : « J'ai bien partagé votre joie, mon aimable amie, en apprenant que vous aviez eu des nouvelles de monsieur votre frère. Hélas ! nous n'avons pas le même bonheur... Mon cœur frissonne en pensant au sacrifice affreux qu'il faudra peut-être bientôt faire. Nous avons tout à craindre. Il paraît que les dragons agissent beaucoup. Il y a fort peu de temps que j'ai écrit à mon frère. Je lui parle de monsieur de Borthon. Je suis bien sûre que s'il pouvait lui écrire, il n'y manquerait pas... »

Nul doute que la poste aux armées fonctionne aussi mal entre les corps de troupes qu'avec la France. Déjà madame de Vanssay le 5 janvier disait à mademoiselle de Borthon : « Sûrement mon Auguste n'a point reçu les lettres de monsieur de Borthon ; quand il a eu de ses nouvelles, il m'en a toujours parlé ».

Que désire donc le capitaine de voltigeurs de l'officier de dragons ? Lui-même va nous le dire.

Torréquémada, 26 mars 1810.

« Devansay ne m'écrit point... »

« Tu devrais bien prier madame Devansay de vouloir

bien avoir la bonté de demander à monsieur son fils l'adresse de son hôte de Madrid, dans la maison duquel j'ai déposé mon porte-manteau à l'époque de notre départ précipité de cette capitale, pour commencer une retraite aussi pénible que honteuse. On n'avait point de moyens de transport pour les équipages des régiments... Monsieur Auguste me proposa de laisser tous mes effets dans son logement ; il me répondait de la probité de son hôte. J'y consentis et croyant, d'après les protestations d'amitié qu'il m'avait faites, qu'il entretiendrait avec moi un commerce épistolaire, je ne lui en demandai point l'adresse ».

Notre fantassin a perdu tout son bien dans la débâcle de Madrid de l'été 1808. D'où sa mauvaise humeur et son insistance. Ce porte-manteau est bel et bien perdu. Le propriétaire en demandera le remboursement à l'administration. Nous aimerions apprendre qu'il eut gain de cause.

D'Auguste, il sera moins question. S'il est encore en Espagne en 1811, il a dû quitter alors « ce malheureux pays » car fin 1811, Adèle laisse éclater sa joie.

« Voilà enfin Auguste tiré d'affaire ; l'Empereur a signé la réforme. Ainsi le voilà dédragonné sans retour. Vous pensez bien, chère amie, combien cette nouvelle nous a fait éprouver de plaisir ».

Mais comme elle est sensible, elle s'empresse d'enchaîner songeant à l'amertume qui va empoisonner la joie de son amie : « Recevez-vous des nouvelles de monsieur votre frère ? Vous ne pouvez douter de l'intérêt que nous portons à ce qui vous intéresse si justement ».

Dédragonné ! » La jolie trouvaille. Et un bonheur en amenant un autre, Osmane de Musset est la messagère de cette bonne nouvelle.

Cogners, le 5 janvier 1812.

« Vous avez fait connaissance avec madame Auguste de Vanssay et vous devez vous applaudir d'avoir satisfait votre envie à ce sujet car tout le monde s'accorde à dire qu'elle est une aimable femme. Ses sœurs et sa belle-mère auxquelles nous avons été souhaiter une bonne année en étaient enchantées... »

La permission de Monsieur de Borthon.

L'année 1812 passe bien tristement pour mademoiselle de Borthon. Pas de nouvelles de l'absent ou si peu. Son cher capitaine a daté ses lettres des 1^{er} janvier, 6 avril, 1^{er} septembre. Rien d'autre n'est parvenu à Sargé. Lui-même accuse trois mois et demi sans courrier. La sollicitude des amis ne peut plus chasser l'angoisse qui s'est installée au foyer de la petite maison de la ruelle Saint-Martin.

Et voilà que le messenger frappe à la porte le 10 octobre. Des doigts tremblent et déjà, de nouveau l'angoisse le dispute au bonheur.

Valladolid, 1^{er} septembre 1812.

« Je t'annonce en toute hâte, ma bonne sœur, que le 22 juillet, nous avons eu, près de Salamanque une bataille terrible, dont je ne puis t'apprendre les résultats que dans ma première lettre ; qu'il te suffise de savoir, dans ce moment, que les hasards de la guerre m'ont respecté, que je t'aime et me porte toujours bien... »

La chère nouvelle court les salons amis. Odile et Osmane de Musset écrivent deux fort longues épîtres à leur correspondante. Lisons le début de la page d'Odile.

Cogners, 25 octobre 1812.

« Je suis fort reconnaissante, ma chère amie, de la justice que vous voulez bien me rendre, en étant persuadée du plaisir que j'ai éprouvé en apprenant que vous aviez enfin reçu une lettre de monsieur de Borthon. Je vous remercie non seulement en mon nom mais encore en celui de tous les habitants de Cogners qui partagent sincèrement votre joie, de l'aimable exactitude que vous avez mise à m'instruire de cette bonne nouvelle. Je vous avoue que le grand silence que vous gardiez sur le compte de monsieur votre frère m'affligeait et me faisait juger de toute votre inquiétude ; car enfin je la connais assez cette bonne petite Stéphanie pour savoir que lorsque quelque chose la tourmente elle se garde bien d'en parler. Et j'étais d'autant plus disposée à prendre part à votre inquiétude que je la regardais bien fondée sachant qu'Auguste de Saint-Remy et son général étaient revenus blessés et que madame de Beaumont

avait chez elle son fils arrivant aussi d'Espagne marchant à l'aide d'une béquille à cause d'une blessure au genou.

Cette fatale guerre est un vrai fléau. Heureusement les nouvelles que vous avez sont fraîches. Oh ! puissiez-vous toujours conserver un être qui vous est si précieux ! ».

Et subitement, de Paris, du 20 octobre, arrive l'inattendu... « Apprends, ma sœur, apprends que je suis à Paris et que dans quinze jours je serai près de toi !... Après sept ans d'absence et de dangers toujours renaissants, je vais donc te revoir, t'embrasser, te presser sur mon sein !... »

C'est alors une folle attente. Comment va-t-on le retrouver ? Ses blessures sont-elles guéries ? Dans quelle mesure peut-il encore se servir de son bras droit ?

Cogners presque chaque jour interroge.

« Monsieur votre frère est-il avec vous, ma chère amie ? Je sens bien le plaisir que vous aurez à l'embrasser et je tremble pour vous qu'il ne soit ce malheureux officier blessé qui a mis votre lettre à la poste de Bayonne. Je souhaite sincèrement que la crainte que vous en avez soit mal fondée. Vous ne pouvez douter, ma chère Stéphanie, du tendre intérêt que vous portent tous les habitants de Cogners. Nous serons bien aises de savoir de vos nouvelles et nous sommes toujours disposés à partager les événements qui vous peuvent arriver de quelque nature qu'ils soient ». (7 novembre 1812).

Mademoiselle de Borthon n'aura bientôt plus à répondre et n'en aura plus le loisir. Le frère et la sœur sont réunis pour lire ces lignes de Pascalitte de Vanssay : « Ma chère amie, que de jolis moments vous allez passer : plus de craintes, plus d'inquiétudes sur le sort de ce cher frère... »

D'aussi « jolis moments » n'ont pas d'histoire.

CINQUIEME PARTIE

NAPOLEON VU PAR PIERRE DE BORTHON

Arrivé, comme une bombe, en permission, — c'était ainsi en ces temps héroïques, — le capitaine de Borthon s'arrache avant le terme à sa sœur et à ses amis afin d'être présent à Paris au moment de la réorganisation de l'armée décimée par la campagne de Russie. Garçon à la tête froide et à la volonté réfléchie il va préparer ses batteries.

Cela nous vaut quelques lignes remarquables sur la famille impériale.

Paris, Vendredi 1er janvier 1813.

« ...Nous venons de faire, en grande cérémonie, notre visite d'usage à nos augustes souverains. J'ai vu la pompe de la cour et ne m'en suis point laissé éblouir. Ce luxe inexprimable, cette étiquette sévère, ce cérémonial outré, cette gêne, cette contrainte m'ont paru insupportables. Les dames étaient écrasées sous le poids de leurs riches atours, sous les apprêts de l'art et de l'afféterie. L'Empereur, inaccessible aux coups du sort, aux impressions humaines, est d'un embonpoint inconcevable. Les désastres de l'armée du Nord, dont il a été plus que le témoin, bien loin d'avoir ébranlé sa grande âme, ne paraissent pas même l'avoir effleurée. L'Impératrice, dont tous les traits respirent la douceur et la bonté, m'a semblé pensive et soucieuse. Le Roi de Rome, très gros, très potelé, très fort pour son âge, a l'œil vif, une figure gracieuse ; il est gentil, un peu mutin, et d'une petite gaieté fort aimable. Mais laissons-là

la cour, sa pompe, son éclat, sa grandeur et parlons de toi... »

Il nous en reparle cependant presque de suite de cette cour guindée et raide et froide, y étant retourné le dimanche 3 janvier 1813.

« ...Nous avons été hier en corps au Palais des Tuileries, pour présenter nos vœux et nos hommages à notre aimable Impératrice. Comme elle a passé deux fois au milieu de nous, j'ai pu l'observer tout à mon aise. Elle est d'une taille ordinaire, mais svelte et bien prise ; sa gorge, qui, dit-on, a été prodigieuse, m'a paru médiocre et d'une blancheur éblouissante. Sa physionomie, qui respire la douceur et la bonté, n'a point de régularité et n'est ni belle ni jolie ; elle a cependant quelque agrément. Ses yeux sont d'un bleu tendre mais peu expressifs ; son sourire, quoiqu'il laisse apercevoir des dents noirâtres et mal rangées, a quelque chose de gracieux. On voit sur sa figure les ravages de la petite vérole, et un coloris, mal distribué par la nature, rend son teint tout à fait désagréable. Elle porte sa tête assez mal et sa contenance est timide, embarrassée ; sa démarche n'a ni grâce, ni noblesse. Cependant, l'ensemble de sa personne, malgré toutes ces imperfections, offre quelque chose d'aimable et d'attrayant... »

Que voilà une bonne plume et un observateur pénétrant. Les contemporains ont surtout brocardé la gretchen bien portante. Le capitaine de Borthon, lui s'égale aux meilleurs historiens brochant le portrait de l'Impératrice.

Quelques jours passent. C'est au cours d'une revue qu'officiers et soldats peuvent présenter leur requête. Voici l'occasion :

« ...Avant-hier, (10 janvier, dimanche) dans la cour des Tuileries, nous avons défilé la parade devant l'Empereur. Sa Majesté était d'une humeur sombre et farouche ; elle portait sur tous ses traits l'empreinte du mécontentement. Elle n'a voulu recevoir aucune pétition, et n'a adressé la parole à personne ; elle n'a pas même passé les troupes en revue et tous les régiments n'ont fait que défiler successivement devant elle. Jamais parade n'a été aussi triste, et n'a excité autant de murmures. Aujourd'hui, sans doute par « résipiscence », l'Empereur a ordonné une distribution de vin aux troupes de la garnison de Paris ».

La retraite de Russie a pris fin un mois plus tôt. Dès ce même mois de décembre, la Prusse, la Russie puis la Suède,

l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre forment la sixième coalition. Dans cette perspective, « Sa Majesté peut bien être d'une humeur sombre et farouche ».

Les dimanches passent et se passent les revues de l'Empereur. Sans résultat ; mais patience.

« La Grande Armée a perdu une quantité prodigieuse d'officiers supérieurs et on ne les remplace point. Tout est en stagnation au ministère de la guerre et le ministre est presque toujours avec l'Empereur. Je serais tenté de croire qu'il se fait secrètement un travail général pour l'avancement dont nous connaissons très incessamment les résultats. Cette présomption est consolante ; elle nourrit mes espérances ».

Enfin, le 7 février, l'Empereur a retrouvé son sourire...
« Apprends, ma bien-aimée, que je suis chef de bataillon ! L'Empereur a passé la revue hier. Je me suis présenté à Sa Majesté qui a daigné m'écouter avec bonté et m'a accordé le grade de chef de bataillon... »

Un mot, un regard de l'Empereur et l'on va à la gloire... ou à la mort.

SIXIEME PARTIE

EN VOYAGE SOUS L'EMPIRE

Si l'on en croit les historiens, les voyages sous l'Empire étaient fort lents, coûteux, inconfortables, pimentés de mille mésaventures quand ils ne se terminaient pas dans quelque guet-apens. Nos provinciaux, dans ces conditions seraient peu sortis de leur province.

La lecture de la correspondance conservée par mademoiselle de Borthon laisserait plutôt l'impression contraire. Il y est fréquemment question de déplacements, de voyages, ceux-ci parfois fort importants.

Au cours de l'été 1812, les habitantes de la Barre effectuent un séjour de plusieurs mois à Pau auprès semble-t-il du fils aîné de la marquise. Cela nous vaut quelques trop rares détails sur le voyage de Saint-Calais aux Pyrénées mais aussi quelques impressions « touristiques » divertissantes.

« Je veux pourtant vous dire deux mots de notre voyage, qui eut été des plus heureux si l'essieu de la voiture ne se fut pas brisé, écrit Adèle de Vanssay à sa bonne Stéphanie le 30 juillet 1812. Maman a soutenu à merveille la route surtout jusqu'à Bordeaux où le passage des rivières lui a fait un mal quoiqu'elle se soit cependant décidée à faire dix lieues sur la Garonne et la Dordogne ; le passage de ce fameux Bec d'Embesse ne laisse pas d'être effrayant pour des débutantes dans la navigation. La mer qui se fait sentir avec force dans cet endroit occasionne un roulis fatigant et effrayant. Enfin, ma chère amie, nous sommes arrivées à fort bon port ici — (à Pau) — bien contentes d'avoir trouvé enfin où nous reposer... »

Ces quelques lignes cachent bien des fatigues et bien des émotions. Au passage, on a profité de la halte de Bordeaux.

« ...J'ai été enchantée de cette belle ville de Bordeaux où j'ai passé deux jours. J'ai été, je n'ose trop vous le dire, mais, ma petite, c'était si beau qu'en vérité si la curiosité n'est pas permise, elle doit être au moins tolérée. Vous devinez que je veux parler du spectacle qui était très bon ce jour-là. Je me suis bien amusée. Combien j'ai regretté que cela ne fût pas un amusement permis ; il n'y en a point à Pau dans ce moment. Ainsi en voilà pour longtemps... »

Gageons que si on soupire ce ne peut être que du regret de constater « qu'il n'y en a point à Pau ».

C'est l'été ; on excursionne : « Nous fîmes à Bétharam... C'est un lieu fameux dans ce pays par les miracles qui, dit-on, s'y font en grand nombre. Ce sont des petites chapelles placées de distance en distance sur le penchant du coteau car on ne peut appeler montagne dans ce pays ce coteau qui en serait pour nous une fort élevée. C'est après avoir visité toutes ces petites montagnes que nous sommes arrivés à un endroit planté de très beaux arbres et fort élevé. Les montagnes auxquelles on semble toucher quoique à une lieue, des prairies magnifiques arrosées par le Gave qui se sépare en beaucoup de branches, des coteaux fertiles, de jolies maisons, tout enchante. C'est là où est le calvaire dont il ne reste plus qu'une croix avec le bon larron. Combien j'ai pensé à vous, ma petite, que vous auriez eu du plaisir à courir sur ces coteaux, que j'en aurais eu à les parcourir avec vous, mais, hélas ! deux cents lieues nous séparent et pour combien de temps ?... »

On s'attendrit. Ressaisissons-nous promptement et d'ajouter : « ...Tenez, ma petite, ce pays tant vanté ne vaut pas le nôtre. Des pluies, des orages continuels, voilà le temps que nous avons presque tous les jours depuis notre arrivée ». En somme, de quoi se mettre à dos tous les Béarnais qui nous liront.

Le mauvais temps a vite fui ; promenades et excursions continuent.

« Il faut que je vous rende compte d'une partie que nous avons faite, où à mon grand regret, ma bonne mère n'était pas, étant ce jour-là un peu souffrante. C'est à des forges situées dans une gorge des Pyrénées appartenantes à Monsieur D..., préfet des Landes. Nous avons été avec son

frère qui est sous-préfet de Pau. Rien de plus délicieux que cette habitation ; l'aspect des montagnes qui l'entourent donne au paysage un air sauvage qui n'a cependant rien de triste ; de jolis hameaux, des prairies arrosées, de jolis ruisseaux entourent le pied des montagnes.

Le soir nous montâmes, Achille, la sœur de Madame de Vanssay et moi sur le penchant d'une montagne assez haute espérant gagner le sommet. Nous marchâmes près de deux heures assez haut enfin pour ne pouvoir plus reconnaître les personnes que nous avions laissées en bas ; mais ayant perdu le sentier nous avons été forcés de descendre à mon grand regret. C'est alors que les difficultés ont augmenté. Ne suivant plus de route tracée, nous étions obligés de nous suspendre aux buis qui couvrent les montagnes, jusqu'au plus petit buisson qui devenait à son tour notre soutien. L'éboulement des rochers était ce qui nous donnait le plus de peine. Le buis ne croissant point dans ces endroits remplis de pierres, il fallait en tâtonnant se faire un point d'appui ce qui n'était pas très facile. Enfin après bien des difficultés et un peu de fatigue, nous avons regagné la maison, moi, en mon particulier me promettant bien de ne plus remonter sur les montagnes sans guide.. »

Tout est bien qui finit bien. Adèle est sauvée. Elle ira aux Eaux-Bonnes. On excursionnera encore, la marquise de Vanssay cette fois « grimpant comme les autres » et, fait mémorable, toute la compagnie s'aventurant jusqu'à « six lieues de l'Espagne ! »

Le retour vers nos pays se fera en novembre par Bayonne du 11 au 17 ce qui semble très convenable.

Monsieur de Borthon à la même époque établit son voyage de Paris à Sargé comme suit : « Je partirai de Paris dimanche prochain et j'arriverai à Vendôme le lendemain lundi 9 novembre, au déclin du jour... Je partirai de Vendôme mardi, à six heures du matin, et à midi, au plus tard, je serai à Sargé... »

Heureuse époque où l'on avait du temps pour tout et peut-être du temps à perdre.

Le voyage à Tours.

Pour Osmane de Musset, du château de Cogners, la deuxième fille de celui que l'histoire appelle le marquis de Cogners, 1812 est l'année de son premier voyage à Tours ; elle a vingt-six ans. Accompagnons-la :

« Cogners, ce jeudi 27 août 1812.

Je gage, ma chère amie, que vous ne vous doutez pas de toutes les courses que j'ai faites depuis que nous nous sommes quittées. Imaginez-vous que le dimanche 6, papa d'un air mystérieux me proposa de l'accompagner dans un petit voyage qu'il avait à faire et dont il me défendit de lui demander le but, assurant que cela était inutile ; tout ce que je pus savoir sur ce voyage, c'était que le jour du départ était fixé au mardi. Ainsi donc, le mardi matin nous nous embarquâmes ; on prit la route de Saint-Georges et on arriva au bout de quatre heures de marche à la porte de monsieur de la Pomerie qui ne se trouva point chez lui par parenthèse. Si j'avais bien du temps à perdre ce matin, je vous dirais comme quoi une gentille soubrette m'a prise pour mademoiselle de Veaugireau mais j'aime mieux vous dire que nous poursuivîmes notre route jusqu'à Poillé et que j'eus le plaisir de jaser avec ma chère Pauline jusqu'à 11 heures ou minuit. Chacun parla de ses amies. Stéphanie sait s'il fut question d'elle. Cependant le mercredi dès cinq heures du matin, il fit jour chez papa et chez votre petite servante. On se remit en cage et nous voilà de trotter ; au bout d'une heure, je connus clairement que nous étions sur la grande route du Mans à Tours. Je vous assure que je fus fort aise lorsqu'après avoir bien avalé de la poussière, j'aperçus les clochers de cette ville de Tours que je souhaitais voir depuis bien des années. Je ne peux vous dire, ma bonne amie, combien l'entrée de cette cité m'a semblé jolie ; la ville était plus vivante que de coutume à cause de la foire. J'y ai passé à peu près 24 heures et ai mis mon temps à profit. J'ai couru toute la ville et les faux bourgs. Je suis allée sur la route d'Espagne sur mes petits patots jusqu'au pont construit sur le Cher. Là nous avons parlé de nos deux habitants de Pau. Certainement si tout le pays qui nous sépare était aussi agréable à parcourir que cette demi-lieue, je ne les plaindrais pas trop d'avoir deux cents lieues à faire. Nous avons fait la visite de quatre ou cinq jardins tous plus jolis les uns que les autres, puis nous sommes revenus faire une visite à la foire ; mais j'y étais allée dès la veille et selon l'ordre de maman qui m'avait chargée de diverses commissions avant mon départ me disant que peut-être je trouverais quelques villes sur mon passage, j'avais choisi entre autre chose trois soie et coton. Comme tout mon voyage était un perpétuel mystère, je n'ai su que de retour chez mes parents que ces robes étaient pour les trois filles

de maman. Vous savez, ma bonne petite, combien cette bonne mère aime à les voir toutes trois pareilles ses filles ; aussi on ne m'avait fait d'autre recommandation que de prendre tout semblable ; si j'eusse mieux su la destination des dites robes, j'aurais pu prendre une étoffe plus agréable car celle que j'ai choisie n'est qu'une véritable drogue. Ces trois petites pourritures de robes emballées, deux châles, l'un pour Odile et l'autre pour Osmane (qui ne sont pas trop chiens, je m'en vante) mais dont vous ne saurez la couleur que quand vous les verrez, nous nous sommes remis en route pour Cogners ; mais afin de faire la procession entière, nous avons pris notre route par Vendôme, mais comme il était trop tard, il nous a fallu coucher à Château Renau. Oh ! la charmante ville ! Comme on y respire un air balsamique. Je ne doute pas que si parfois l'âme du sieur Renau s'est avisée de reparaître dans ces lieux, elle n'en ait été promptement chassée par la maudite odeur qui s'y fait sentir de toutes parts. Plaignez-moi, ma petite Stéphanie. Je suis arrivée à Vendôme à neuf heures du matin et ma Pascalitte avait quitté cette ville à cinq heures pour aller en Anjou. N'est-ce pas jouer de malheur ? Vous pensez peut-être que nous nous sommes reposés à Vendôme. Nous ne sommes pas gens à cela. A peine les chevaux ont-ils eu soufflé que nous avons été visité les sapins d'Huchigny. Si vous étiez là, ma bonne amie, vous croiriez être sur le mont Liban ; les cèdres de la forêt ont depuis un pouce jusqu'à six. A notre retour au soleil, devant nous avons trouvé le Musset des Mussets et sommes revenus tous trois dîner ici le samedi : ainsi ont fini nos voyages... »

Profitons-en pour revenir à Vendôme.

SEPTIEME PARTIE

LA VIE A VENDOME EN 1812

En 1812, madame de Vanssay a loué logis à Vendôme.

Adèle le vient visiter. « C'est un vrai nid à rat. J'espère que si on peut trouver mieux dans la grande ville, nous n'y serons pas longtemps... »

Ce qui est vite fait. « Nous étions si mal dans les appartements de mademoiselle Hubert, qui sont de véritables glacières, nous apprend madame de Vanssay, qu'il a fallu en changer ; nous avons eu ce plaisir cinq jours après notre arrivée à Vendôme ».

Nous sommes au cœur de l'hiver : ces emménagements successifs furent certainement accueillis comme vous pouvez le penser.

Mais poursuivons : « Je serai bien aise de voir monsieur Alphonse (Etienne de Montmarin). Je voudrais bien avoir un appartement à lui offrir. Nous sommes à l'étroit mais nos petits appartements ne sont pas très froids et sont plus près de l'église ».

Regrettons de ne pouvoir mieux situer nos nouvelles Vendômoises et écoutons la marquise parler des Vendômois : « Nous recevons ici beaucoup d'honnêteté de toutes les personnes qui composent la société ; elle est nombreuse. Nous avons été dans la première société et nous avons fait plus de soixante visites. On dit que dans la seconde, il y a plus de luxe et qu'elle est encore plus nombreuse. Il y a ici un petit nombre de personnes qui paraissent bien pieuses. Nous avons à notre paroisse de la Trinité un salut tous les dimanches et tous les jeudis. Nous y sommes aménagées dans des places qui nous conviennent. J'ai pris des chaises à l'année. Je n'aime point à être tourmentée par des loueuses de chaises pendant la messe ou au salut ».

« Le silence sinistre et profond qui règne sur l'état du malade qui intéresse si vivement vous et moi fait craindre que sa santé ne soit pas dans une situation moins allarmante. Ma chère Stéphanie prions Dieu de tout notre cœur pour cet objet de tant d'inquiétude et d'un attachement aussi profond... »

Voilà retrouvée Madame de Vanssay, ses scrupules, ses préjugés, ses opinions.

Quant aux Vendômois, la route d'Espagne leur amène d'autres nouvelles et, partant d'autres soucis : « On renouvelle en ce moment ce qu'on avait dit il y a longtemps qu'on marierait le prince des Asturies comme on le veut marier et qu'ensuite on le rendrait aux Espagnols et qu'on donnerait la Prusse ou la Suisse (car nous voulons donner un roi à ces bons Suisses parce que nous les aimons bien) au roi Joseph, notre cher frère. Voilà les nouvelles qui se disent à Vendôme et dont je ne garantis point la vérité. L'on fait revenir des troupes de l'Espagne ; on y en renvoie de nouvelles ce qui fait ici un passage continuuel ».

Et Adèle de Vanssay d'ajouter le 1^{er} février, soit une semaine après sa mère : « On parle beaucoup ici de la guerre avec la Russie ; il passe des troupes continuellement ; on assure qu'on se bat déjà en Allemagne ». Elle ne peut s'empêcher d'exprimer l'opinion qui lui tient à cœur : « que de victimes seront encore immolées à l'ambition d'un seul ».

Mais comment vit-on à Vendôme dans la première société ?

« Vous me demandez des détails, chère amie, sur notre genre de vie... Je ne vous les épargnerai pas.

Voilà donc notre petite vie : le matin nous allons à la messe de huit heures. Nous revenons déjeuner après quoi on travaille, on lit ou on écrit ; enfin la matinée se passe et deux heures viennent sans s'en douter. Nous dînons ; on va faire des visites ou on en reçoit. Les jours où il y a des sociétés, on y va sur les six à sept heures. On jase, on joue et on revient à neuf et demie. Les jours où on danse, la soirée se prolonge davantage. Nous sommes, bonne petite, souvent en querelle avec notre bonne mère. Les jours où l'on danse, elle ne veut jamais s'en aller avant onze heures et encore ne savons-nous l'heure qu'en la demandant car maman cache sa montre disant qu'il est encore de bonne heure. Vous reconnaîtrez bien là cette mère chérie qui ne vit que pour faire le bonheur de sa famille. Il n'y a eu encore que deux soirées dansantes car c'est ainsi qu'on nomme de fort jolis bals La misère est

si grande qu'on craint en s'amusant de révolter le peuple qui y semble assez disposé ».

Cette phrase, unique dans la correspondance qui a servi à cette étude mérite d'être soulignée et demanderait des recherches sur ce qui a pu se passer alors dans le petit peuple de Vendôme.

« Cependant on annonce encore deux soirées dansantes où vos deux amies iront sans doute tenir leur place comme les autres. La mise des femmes est ici comme partout c'est-à-dire qu'il y en a de fort élégantes et de fort simples et je n'ai pas besoin de vous dire que vos amies sont du nombre des dernières. Des rubans mis de différentes manières, des bouquets de tête et de côté, voilà ce qui fait nos parures de bal, le tout simple et de pas grand prix. A Vendôme comme à la Barre je ferai le moins de dépense possible pour ma mise ; tout ce qui ne satisfait point le cœur ne peut faire de plaisir.

Je veux maintenant vous parler des maisons que nous voyons les plus souvent et qui sont en petit nombre, ce temps-ci étant consacré aux grandes assemblées où il n'est guère possible de faire des connaissances particulières.. Nous avons vu déjà plusieurs fois la famille de Weis, autrement dit les barons. Il y a deux jeunes personnes qui ont l'air parfaitement élevées. Nous devons aller y passer une soirée d'ouvrage car ces dames sont comme nous, aimant beaucoup l'ouvrage ; elles sortent peu et reçoivent tous les jours et comme elles sont nos très proches voisines nous pourrions les voir souvent. Elles ont l'air si bonnes personnes que je regrette réellement qu'elles soient protestantes. Nous voyons aussi beaucoup Madame de Jouffrey, Mademoiselle de Chéry qui a épousé un Monsieur de la Bretonnerie et qui est une bien aimable petite femme. Je ne sais pourquoi je vous parle de ces personnes que vous ne connaissez nullement. Mais c'est qu'il me semble que je suis au coin de votre feu à faire la causette et cette illusion me fait tant de plaisir que je cherche à la prolonger le plus possible. Je vous dirai, ma petite amie, qu'on nous fait ici beaucoup d'honnêteté ; la société a un ton fort décent. Les petits jeux se jouent sans embarras et fort honnêtement. Enfin, ma chère amie, votre Adèle qui craignait tant ces assemblées ne s'y trouve point embarrassée et pas trop ennuyée... »

Le temps de remercier Adèle de son entretien sur les « plaisirs de la ville » et ses petits potins, nous quittons cette « commère » toute occupée déjà de son voyage à Pau et nous réfugions à Cogners.

HUITIEME PARTIE

EN ROUTE POUR COGNERS

On y attend mademoiselle de Borthon.

Onésiphore, benjamin des Musset-Cogners et héritier du nom, « vient de manéger l'âne » que la maîtresse de céans, Marie de Malherbe-Poillé destine pour monture à l'amie de ses deux filles, Odile, l'aînée, et Osmane.

« Maman pense, écrit Odile, que vous serez moins fatiguée à cheval qu'en carriole, vu nos chemins rembourrés de pierres ».

Mais on discute, on pèse. L'âne restera indigne de véhiculer mademoiselle de Borthon. Madame de Musset enverra Blanchette que Stéphanie a déjà montée et dont elle a été contente. Monsieur de Musset, pour cette occasion ne pouvant être chevalier servant il sera délégué vers Sargé ou Saint-Calais « l'homme de confiance de la maison », homme « sûr en voyage », disent les dernières instructions.

Voici enfin en chemin cette voyageuse tant demandée et si longuement puisqu'il « faut que les feuilles tombent, que la terre se couvre de neige, que les violettes fleurissent et les roses aussi » avant que les bonnes gens de Cogners puissent embrasser cette bonne et aimable Stéphanie.

C'est fait. Monsieur Louis Alexandre de Musset a présenté ses hommages à la gracieuse arrivante. Osmane et Odile se disputent les joues de leur amie après que leur mère a embrassé et serré dans ses bras celle qu'elle nomme sa troisième fille. N'oublions pas Onésiphore, lequel se prévalant d'un titre de cousin réclame sa part de caresses.

Le petit groupe s'éloigne. On n'entend plus que quelques phrases : « C'est pour nous une véritable joie... je

vous assure, de vous savoir enfin totalement débarrassée des fièvres... Nous sommes souvent occupées de vous ici... Nous avons bien du plaisir à vous y voir.. Je suis persuadée que le changement d'air ne vous fera pas de mal... « Et voilà que s'élève le bon rire d'Osmane et sa voix porte jusqu'à nous tout un bouquet charmant parce que peu attendu de cette grande jeune fille de vingt-trois ans mais où l'on découvre ce que nous retrouverons en d'autres temps : sa gaîté un peu espiègle et son bon cœur, sensible et fraternel. Prêtons l'oreille.

« Et puis voilà le temps qui j'imagine va être beau. Nous irons pêcher. J'arrangerai les lignes. Je mettrai les appâts. Je me chargerai de porter tous les ustensiles et ne vous ferai point mouiller les pieds ; enfin, je vous céderai avec grand plaisir l'honneur de lever toutes les lignes ». Soyez donc assurés qu'on a fait quelques bonnes parties de campagne en cet avril printanier de 1809.

Cette année est marquée d'une pierre blanche pour Odile. Elle s'en explique à son amie le 30 décembre 1809 :

« Je ne puis me décider à laisser finir l'année sans vous témoigner combien elle me laisse d'agréables souvenirs. Les jours que j'ai passés avec vous, ma chère Stéphanie, m'ont semblé bien courts. Vous m'avez permis de vous avouer que je désirais vous avoir pour amie. Vous m'avez promis de l'être et c'est de 1809 que datera désormais notre liaison ; cette année fera l'époque dans ma vie.

Chut ! Soyons discrets dans nos propos que les vents dispersent. Sinon, bientôt viendra la question redoutable. Les amies de mademoiselle de Borthon. Soit ! Mais quelle fut sa meilleure amie ? Déjà en 1809, Anne de Borthon devait user de diplomatie pour assurer son bonheur et celui de ses fidèles. Il s'en trouvait qui se plaignaient :

« Je crains bien que le séjour que vous avez fait auprès de ces aimables demoiselles n'ait fait oublier la pauvre Adèle. Hier soir j'étais tristement à mettre mes papillottes et je me disais : Odile est si aimable, si bonne que je suis bien persuadée qu'elle sera plus aimée que moi et cela, je vous l'avoue, me faisait un vrai chagrin. Cette Odile est bien aimable, mais croyez que personne ne vous aime comme moi, ma chère amie. Ne montrez ma lettre à personne car, il me semble, je montre mon caractère jaloux tout à découvert... »

Mais tout cela est sans arrière-pensée et après avoir affirmé qu'en amitié la jalousie est très permise, Adèle

sachant aussi que les petits cadeaux entretiennent l'amitié ajoute cet alléchant post-scriptum : « Je rajoute ce petit chiffon, ma bonne chatte, pous vous dire qu'ayant trouvé que les fromages de Vendôme étaient bons et vous sachant amateur des dits fromages je vous en envoie deux... ». La paix est faite !

Une soirée à Cogners en novembre 1812.

Dans l'immense salon de Cogners, la famille de Musset est réunie pour la veillée. Assis dans son fauteuil, le marquis est d'humeur morose. Un furoncle à la cuisse le tenaille. « Nous nous asseyons mais nous ne pouvons marcher », écrit sa fille. Que sera-ce quand il devra garder le lit quelques jours plus tard et s'en remettre aux bons soins du docteur Lussault ?

Heureusement que les affaires du cousin Adolphe de Musset-Signac sont à peu près terminées. Celui-ci va devenir « le Musset des Mussets » ainsi l'appellera-t-on puisqu'il se rend acquéreur à Busloup de la propriété des demoiselles de Levis. Depuis un temps on ne voyait plus que lui et moi sur les routes ce qui permettait d'aller au hasard de l'heure déjeuner à Montmarin ou prendre nouvelles auprès de l'aimable habitante de la rue Saint-Martin. Mais nous voilà cloué ! Ainsi songe le marquis.

Odile et Osmane laissant leurs parents au coin du feu se sont installées pour écrire à leur amie. Décidément il va falloir prendre les quartiers d'hiver. « Cogners sera bientôt un hôpital. Notre pauvre Louis est tout malade... Adieu voyages mais non projets. Nous en avons bien fait qui nous conduisaient de vos côtés mais nous ne sommes pas sortis de notre coin où il commence à faire froid ».

Où pensait donc se rendre cette bonne Osmane ? Justement, madame de Musset rappelle à ses filles : « N'oubliez pas de demander des nouvelles de Montmarin ! J'avais formé le projet d'y aller mais voilà encore ce joli projet dérangé. Louis est malade et faute de lui il faut garder la maison ».

Madame de Montmarin est à la veille comme dit Odile « de se débarrasser de son paquet ». Aussi comptons-nous bien que vous serez assez bonne pour nous donner de ses nouvelles quand sa grande besogne sera faite. Je ne souhaite pas pour elle ce qui est arrivé hier à une femme du village qui a été mère de deux garçons ».

Et cette espiègle Osmane d'ajouter : « J'espère que nous aurons tous à la féliciter d'avoir une petite fille. Je pense que vous mangerez joliment de bonbons et meilleurs que deux dragées que je viens de croquer qui se sentent de n'être pas faites d'hier ».

Dans quelques jours, désenchantement. « Voilà donc encore madame de Montmarin mère d'un garçon ? Nous voudrions pouvoir métamorphoser ce gros garçon en une gentille petite fille et je gage que monsieur Alphonse nous dirait de bon cœur un grand merci. Mais hélas, nous ne pouvons ; aussi nous bornons-nous à faire des vœux pour le prompt rétablissement de la maman, pour que le dernier venu mérite autant d'être aimé que les premiers venus et pour que le cinquième soit une fille. « Ce gros garçon, né le 4 novembre 1812 et prénommé Louis Palamède, sera enseigne de vaisseau, propriétaire à Sargé de la villa dite « Le Pavillon ». La gentille petite fille tellement désirée naîtra enfin en 1819. Elle sera l'aïeule de Monsieur Du Vigneau, propriétaire des Radrets auquel nous devons de connaître ce soir « Mademoiselle de Borthon et ses amies ».

Mais revenons au coin de notre feu. Odile a profité de notre digression pour parler de monsieur de Borthon à Anne toujours inquiète de son cher capitaine. Nous l'entendons soupirer : « Cette fatale guerre est un vrai fléau ». Ce qui pousse l'optimiste Osmane à enchaîner : « Vous avez donc eu le bonheur de recevoir des nouvelles de votre frère. Vous savez qu'il est en bonne santé ; cela vous aura fait grand bien. Quoique vos amies de Cogners ne connaissent pas monsieur de Borthon, je vous assure que tous ont bien partagé votre joie ».

Pauvre sourire déjà effacé : les soldats sont tant et tant de par l'Europe. « Mon oncle, reprend Odile, a aussi reçu indirectement à la vérité des nouvelles de son fils ; il est probablement à Moscou ; le pauvre garçon va avoir bien froid ». Pour nous qui savons ce que fut la retraite, combien cette dernière petite phrase est cruelle dans son innocente simplicité ».

Madame de Musset interrompt ces tristes pensées :

« Nous aurions bien besoin de Stéphanie pour mettre à exécution sa recette d'angélique. Veuillez lui écrire, Odile, ce qui suit : « Dites-moi, s'il vous plaît, combien doit-on tirer d'esprit des trois pintes et chopine d'eau-de-vie mises dans l'alambic ? ou retirez-vous toute votre eau-de-vie ? Et

à combien faites-vous réduire les trois pintes d'eau que vous employez pour faire votre sirop ? ».

Et la maîtresse de maison d'ajouter à part soi : « J'ai bien la crainte de ne pas réussir ! Si nous avions cette petite...

Mais il est dix heures et demie. Vite, terminons ces bavardages ». Lis qui peut. On dirait que j'ai pris la patte du chat pour écrire cette lettre, s'exclame Odile... Il faut songer à se coucher... Je trouverai mon lit avec plaisir ce soir... Papa vous présente ses hommages. Maman vous dit les choses les plus aimables. Osmane vous dit sans doute comme moi : Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu ma chère Stéphanie ! ».

Des vers de mirliton.

Napoléon s'est toujours irrité de la pauvreté de la littérature durant son règne, allant jusqu'à écrire cette phrase effarante : « On se plaint que nous n'avons pas de littérature, c'est la faute du ministre de l'Intérieur ».

La correspondance de ces demoiselles prouvent que l'on écrivait encore et beaucoup au temps de Napoléon et mon Dieu pas si mal. Il est vrai que le Claude de Borthon que nous avons connu maniait déjà fort bien la plume et pour ce qui est des Musset, il faudrait chercher celui qui n'écrivit point.

Napoléon a vu juste. La crainte du cabinet noir contraind les correspondances particulières comme les tentatives d'obtenir une littérature aux ordres annihile tout espoir de voir surgir en France une seule œuvre valable.

Ceci dit reconnaissons qu'on écrit d'une manière prolixie que d'aucuns reconnaissent d'ailleurs de bonne grâce, ainsi madame de Vanssay : « Ma petite qu'allez-vous dire de cet in-folio ? C'est que je ne sais rendre mes pensées qu'avec grand nombre de paroles. cette fatale facilité de faire de méchante prose est véritablement effrayante pour ceux qui reçoivent mes lettres... »

On a aussi à cette époque toute cliquetante d'éperons et de sabres le besoin immodéré de faire des vers. Toutes les occasions sont bonnes pour lire quelque poème, quelque compliment de circonstance.

« Vous ne me dites point s'il y a quelques couplets pour la fête du bon papa », questionne Anne de Borthon au moment de l'anniversaire de M. Javary. Nous n'avons pas

eu le bonheur de les retrouver mais à titre de compensation et d'exemple nous vous livrerons les suivants absolument anonymes.

Pour Madeleine
Ce jour demande un compliment
Amitié, mets-nous en haleine
Inspire-nous de doux accens
Pour Madeleine

Dans sa jeunesse
C'est vraiment un petit Caton
On voit bien que de la sagesse
Elle suit les bonnes leçons
Dans sa jeunesse

De la nature
Offrons-lui les simples présens
Simbole de l'amitié pure
Qui régnait dans les premiers tems
De la nature.

Dans cet azile
Des vertus et du sentiment
On goûte bien mieux qu'à la ville
Les plaisirs de ce bon vieux tems
Dans cet azile.

Le capitaine de Borthon, lui aussi, compose. Il faut, dans cette tragédie sans fin qu'est la guerre d'Espagne meubler les longs jours mornes entre les combats. C'est une épître en vers adressée à son colonel pour se faire pardonner de ne pas lui avoir présenté ses souhaits au jour de l'an ; c'est sur « l'air de Zélie » des adieux au vin à la veille de retraiter à travers le Portugal ruiné. Écoutons « les rimes de sa faible muse » nous parvenir du fond de l'Espagne en un hiver où, dit-il encore, les heures semblent se trainer ».

« Plusieurs de nos vieux camarades, éloignés du régiment depuis longtemps, nous ayant rejoint ici, où les premiers besoins peuvent à peine être satisfaits, j'ai composé, sur la triste réception que nous leur fîmes, quelques couplets que je crois devoir placer ici, parce qu'ils peignent fidèlement notre cruelle position.

AIR DE MA GUSTINE.

Vieux compagnons de notre gloire,
Quel bonheur vous rend à nos vœux ?
À rire, à chanter, à bien boire,
Consacrons ces moments heureux
Courons, volons à la bouteille ;
Mais, halte ! Je reste éperdu...
Sachez que le jus de la treille
Est ici le fruit défendu.

Votre front devient plus sévère,
Votre regard est attristé ;
Allons, le dîner, je l'espère,
Ramènera notre gaieté :
Mais le cuisinier peste, enrage,
Dit que tout manque à la maison :
Amis, pardon ; dans ce village
On est au quart de ration.

Vous croyez, en quittant la table,
Où jusqu'au sommeil vous poursuit,
Dans ce taudis abominable
Trouver au moins un mauvais lit :
Mais voyez l'horrible misère,
Amis, qui va vous assaillir ;
Nous n'avons dans chaque chaumière
Qu'un peu de chaume pour dormir.

C'est ainsi que je m'y prends pour endormir mes besoins et éloigner mes tristes souvenirs.. »

Nous avons assez donné d'extraits de la prose du chevalier de Borthon pour connaître sa meilleure encre ; et il ne pouvait savoir qu'un enfant de génie venait de naître chez les Musset, le Prince Charmant du romantisme lequel en écrirait d'immortels.

Plaisir de lire.

Lire, est, avec écrire, une des occupations privilégiées de ces demoiselles. Mademoiselle de Borthon a des talents de lectrice ce qui fait dire à Pascalitte de Vanssay : « Depuis que notre aimable lectrice nous a abandonnés, je n'ai pas ouvert le livre où sont écrits les hauts faits des incompa-

rables chevaliers Don Quichotte et Sancho Pança. J'attends pour finir cette intéressante lecture celle qui l'avait si bien commencée... »

Moins agréable doit être la lecture des lettres de madame de Maintenon pour Adèle de Vanssay : « Nous abrégons fort cette lecture dont la fin n'est pas plus amusante que le commencement ».

Lectures sérieuses, lectures studieuses ; Madame de Vanssay y ajoute les lectures pieuses et fait remercier le curé de Sargé. Dites-lui « que nous lisons ses livres, que nous en avons grand soin ».

Mais plus passionnants paraissent être les romans contemporains surtout lorsqu'ils sont le fait d'une femme auteur : jugez-en :

« Je vous avais promis de vous dire comment finissait la nouvelle de madame de Montaulieu intitulée Amélie ou la Surprise ! Et bien, ma chère Amie, nous avons laissé Amélie chez le pasteur luthérien attendant que son cher Lindau eût terminé l'affaire de son divorce tandis qu'Amélie par son amabilité faisait le charme de la société où elle vivait. Sa paisible retraite fut troublée par l'arrivée d'une femme qui lui était inconnue. Cette femme avait, avec elle, un jeune enfant et c'était Joséphine épouse de Lindau. Joséphine se fait connaître ; jugez de l'étonnement d'Amélie ; elle raconte à celle-ci le sujet de son voyage et lui dit que sachant que Lindau désirait l'épouser elle ne venait point lui enlever son cœur, mais qu'elle la supplie seulement d'obtenir de Lindau un état pour l'enfant qui lui devait l'existence. Amélie qui ignorait tous les sujets de plainte que Lindau pouvait avoir contre Joséphine la prie de lui donner quelques détails et elle apprend que Lindau ayant été gravement blessé à la chasse avait été rapporté chez le père de Joséphine, pasteur de je ne sais quelle église ; qu'ayant été longtemps malade cette jeune personne lui avait prodigué des soins, que Lindau lui avait plu, que l'amour, sentiment qui jusqu'alors lui avait été inconnu s'était emparé de son cœur, que Lindau avait un neveu nommé Dornek, qu'étant venu voir son oncle, Dornek avait cherché mais inutilement à plaire à Joséphine qui s'était aperçue que Dornek était plus attaché à la fortune de son oncle qu'à lui-même. Enfin Lindau étant rétabli songe à retourner dans ses terres. Le père de Joséphine connaissant l'attachement qu'elle avait pour son hôte et sachant que l'état de sa fille

était trop disproportionné avec celui du baron de Lindau pour songer à un établissement, l'engage à s'éloigner et à perdre le souvenir d'un être qui lui était si cher. Joséphine suit le conseil de son père ; mais quelle fut sa joie lorsque ce vieillard vint la chercher chez l'ami où elle s'était retirée et lui annonça que le baron lui offrait sa main et sa fortune ! Si la joie de Joséphine fut grande le mécontentement de Dornek fut à son comble et quoique son oncle lui assurât une partie des biens auxquels il eût pu prétendre sans son mariage il se voyait enlever avec peine l'autre partie et la main de Joséphine. Quoi qu'il en soit les nouveaux époux jouirent pendant quelques années d'un bonheur sans nuages et ils n'eussent eu rien à désirer si Joséphine eût été mère. Un jour le baron reçoit une lettre. Il tombe dans une tristesse mortelle. Il refuse à sa femme la connaissance de ce qui l'occupe si vivement et part. Une nuit qu'accablée d'inquiétudes et de fatigues Joséphine s'était livrée au sommeil, elle est réveillée par le bruit d'un coup d'arme à feu et elle aperçoit dans un coin de son appartement le garde-chasse du baron. Elle demande des éclaircissements. On lui en donne à peine. Elle sait seulement que le coup a été tiré sur le garde-chasse par Lindau qui était arrivé à l'improviste et reparti de même et le lendemain matin lui venait un billet du baron qui lui donne ordre de monter en voiture et de retourner chez son père. Elle obéit. Son père, avait reçu des lettres de Lindau qui lui faisant connaître l'infidélité de sa fille le priaient de la recevoir. Le vieillard ne peut croire sa fille coupable. Il lui donne des consolations et lui apprend à souffrir patiemment la calomnie des méchants. Lindau poursuit sa séparation, fait offrir à sa femme si elle veut y consentir et se reconnaître coupable des crimes dont elle est convaincue une somme considérable. Celle-ci répond qu'elle est enceinte et qu'elle ne s'avouera jamais coupable d'une chose fausse. Le baron refuse de reconnaître l'enfant dont Joséphine devient mère pour son fils. Le procès se poursuit. On montre des pièces fausses fabriquées avec art. Joséphine ne peut éviter le divorce ; mais elle sait à n'en pouvoir douter que cette horrible intrigue a été conduite par Dornek ; elle fait des vœux pour le bonheur de Lindau qu'elle ne regarde coupable que de trop de crédulité ; elle demande seulement un état pour le jeune Edouard ; et désabusée de toutes les choses de la terre qu'elle désire bientôt quitter elle soupire après le bonheur des justes ; elle espère le mériter par sa patience et sa résignation et compte partager cette parfaite félicité avec son cher Lindau. Amélie balancée entre

l'amour et le devoir dit à Joséphine qu'elle renonce au cœur du baron et que puisqu'elle est innocente non seulement son fils retrouvera un père mais qu'elle aussi retrouvera un époux. A cet instant, o surprise ! Lindau ouvre la porte du cabinet d'Amélie, se jette dans les bras de Joséphine, avoue ses torts, lui demande pardon et se livre à la joie d'avoir retrouvé une épouse fidèle et d'avoir dans Amélie une amie douée de si jolies qualités. Le baron étant arrivé chez Amélie pour lui annoncer que bientôt il serait libre, avait su qu'elle avait du monde et était passé dans son cabinet ; il avait reconnu la voix de Joséphine et avait écouté son entretien. Dornek, le garde-chasse et la femme de chambre de la baronne sont convaincus de leur crime. Le premier est forcé par son oncle de passer en Amérique et les deux autres sont chassés. Lindau, Joséphine et Amélie passent des jours heureux dans le château du baron. Amélie au lieu d'un époux a trouvé deux amis et madame de Montaulieu des lecteurs dont les uns probablement la critiquent et les autres la louent. Dans les deux articles desquels je vous donne un aperçu comme dans celui que nous avons lu ensemble il y a je pense de jolis détails de situation mais bien du romanesque et peut-être des choses invraisemblables... »

Je crois que si Alfred de Musset était plus âgé — à l'époque, il a deux ans — c'est à sa cousine qu'il aurait dit :

« Vive le mélodrame où Margot a pleuré ».

Si l'on en croit certains, le marquis de Musset contait fort bien l'anecdote. J'aime à croire qu'il a dû, plus d'une fois, lire à ses invités la savoureuse épître qu'Odile a un jour recopiée à l'intention d'Anne avec mission tacite, n'en doutons pas, de la colporter. Mais je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps :

Monseigneur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire relativement à la contestation qui s'est élevée à Strasbourg entre les officiers d'Etat-Major et le commandant de la place par rapport au produit des latrines.

Je ne sais, Monseigneur, jusqu'où je dois être flatté que vous me jugiez propre à démêler ces sortes de cas et à mettre le nez dans l'affaire dont il s'agit ; mais puisque

vous l'ordonnez je vais tâcher de vous faire sentir la chose, trop heureux si je puis vous la faire toucher du bout du doigt et traiter la matière suivant votre goût.

Pour bien comprendre cette affaire, je dois la diviser en deux classes ; l'une en matière première ou grossière ; l'autre en matière seconde ou plus fine.

La matière première ou grossière étant restée adhérente aux contrescarpes se trouve incontestablement comprise dans les émoluments dont Sa Majesté gratifie les Majors et Aides-Majors et il n'est personne assez avide pour la leur disputer.

La matière seconde ou plus fine échappée postérieurement à sa destination a gagné le fossé d'un ouvrage extérieur en sortant de sa boîte et M. le Commandant (je ne dirai point par l'odeur alléché) est arrivé au moment où MM. les Majors allaient la faire enlever mollement. Il s'y est opposé en réclamant le proverbe « tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat ».

Il est certain que si MM. les Majors au lieu de manger tout ce qui leur revient des latrines employaient une partie de leur argent à les rendre étanches, tout leur serait resté et M. le Commandant n'aurait rien à répéter.

Vous sentez, Monseigneur, aussi bien que moi, ce dont il est question et il n'est pas besoin de vous faire approfondir davantage cette matière. La première doit appartenir à MM. les Majors et la seconde à M. le Commandant et il doit être permis à chacun d'eux d'en faire l'usage qu'il jugera convenable.

J'ose me flatter, Monseigneur, que quand bien même vous ne croiriez pas devoir tenir la main à l'exécution de cette décision, vous n'en approuverez pas moins mon zèle pour le service et j'espère que cette affaire ne me mettra pas en mauvaise odeur auprès de vous.

Je suis, Monseigneur, etc...»

Les murs de Cogners ont dû retentir plus d'une fois du bon rire du marquis de Musset. Sa fille nous apprend que ce texte provient des archives du génie militaire et qu'il est la copie d'une lettre écrite par monsieur le Colonel de génie Beaudoin directeur du fort de Strasbourg à Monseigneur le Comte d'Argenson concernant une contestation élevée au sujet du produit des latrines. J'ignore qui sont

ces messieurs, comment cette lettre a pu être connue à Cogners mais je sais fort bien que si monsieur le Colonel Beaudoin maniait le sabre comme il maniait la plume ce devait être un bretteur admirable.

Et, sachant que Sa Majesté a créé de magnifiques prix pour récompenser le talent ; qu'elle « était en droit d'attendre, selon son ministre de l'Intérieur, que, devant cet encouragement, le génie français enfanterait des chefs-d'œuvre », il est regrettable que Sa Majesté n'ait pas été informée du talent de ses officiers du « génie militaire ».

Il faut conclure... Mais que conclure ?

Simplement que je suis navré de quitter les amis que je me suis faits cette dernière année.

Il n'y a pas plus émouvant roman qu'une biographie, plus prenante nouvelle qu'une chronique.

Si Dumas père a enthousiasmé tant et tant de lecteurs, c'est par ses emprunts à l'histoire et non par ce qu'il a ajouté au réel.

Avant de s'intéresser aux événements, l'amateur d'histoire se passionne d'abord pour les individus. Plus. Chacun s'identifie aux personnages qu'il rencontre. Qu'ils sont pittoresques, sympathiques, attachants, émouvants, ces nouveaux compagnons. Et, bien qu'ils ne nous donnent des faits qu'un éclairage partial et partiel, comme nous évitons de les juger, ayant à la fois souci de charité envers eux et soif de cette poésie de l'histoire qu'on nomme épopée. Comme on les comprend !

Et comme on les aime !

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

— Bulletins de la Société , depuis 1862, prix selon l'année.	
— Tables méthodiques du Bulletin (1862-1911 et 1912-1926), ensemble	5 F
— Etude Biographique sur M. Hte de la Porte , par M. Richard de la Hautière, Vendôme 1868	2 F
— Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614 , Vendôme 1872	2 F
— Chartes Vendômoises , publiées par l'abbé Métais, Vendôme 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture)	30 F
— Cartulaire de Marmoutiers pour le Vendômois , Par M. de Trémault, Vendôme 1893 (en cahiers non broché, sans couverture)	35 F
— Mémoires de Bellanger de Lespinay , Vendômois sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme 1875	Epuisé
— Catalogue raisonné des Basidiomycètes qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, Vendôme 1908	6 F
— Promenades aux bords du Loir , par J. Alexandre, 1910	1 F
— Quelques particularités sur la vie de Ronsard , par Rémy Fouquet, Saumur 1937	3 F
— Ronsard. Les Fêtes du IV^e Centenaire à Vendôme . Vendôme 1924	5 F
— Mémoires de Marie du Bois , sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, Vendôme 1936	15 F

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)